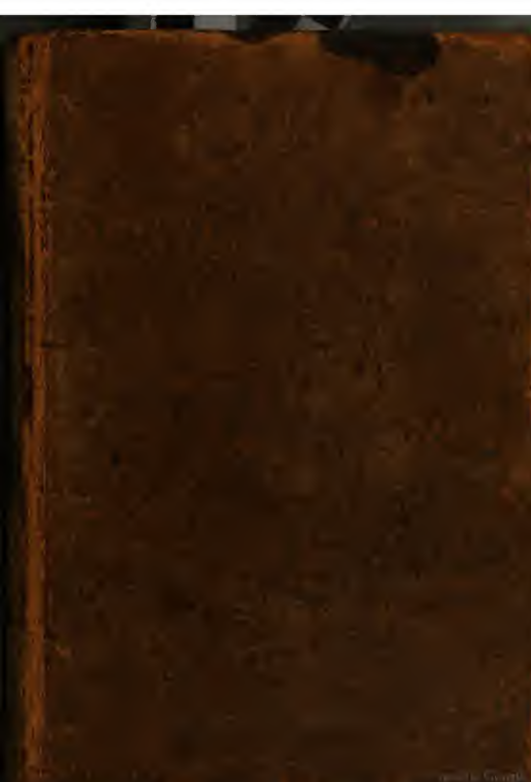






SHAKESPEARE.

TOME TROISIÈME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLOIS,

PAR M. LE TOURNEUR:

DÉDIÉ

AU ROI.

Homo sum : humani nihil à me alienum puto. Tér.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue de Tournon, hôtel de Valois.
MÉRIGOT Jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, maison neuve. }

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



NOMS

De MM. les Nouveaux Souscripteurs.

A.

M. ALEXANDRE DÉGRANGES, à Bordeaux.
Madame la Duchesse D'ANVILLE, rue de Seine.
M. EDMOND ARMSTRONG, Anglois.

B.

M. DE BAINVILLE, Trésorier général de l'Ordre de Saint-Lazare, rue du Pas de la Mule.
M. le Marquis DE BANDOL.
M. BARNEVALL.
M. BARON DU SOLEIL, Procureur Général, à Lyon.
Mademoiselle DE BEAUVOISIN.
M. DE BELSUNCE.
M. BICHOIS, Libraire.
M. DE BIGNON, Bibliothécaire du Roi.
M. BLONDEL, Avocat, à Dieppe.
M. BOESNIER DE LORMEL.
M. BOISARD.
M. BOISSY DAUGLAS.
Madame la Duchesse DE BOUFFLERS.
M. BONAFOUX, à Bordeaux.
M. DE BOUMOIS, Officier au Régiment du Roi, à Saumur en Anjou.

M. BOURBOULON, rue Neuve des Petits-Champs.

M. DE BOUSCAUT, rue Belle-Chaſſe.

M. BRUNET DE HAC, Officier de Cavalerie, en Bretagne.

C.

M. CAROILLON DE VAUDEUIL.

M. CHALUMEAU, Gentilhomme ſervant de Mgr le Comte d'Artois.

M. CHABAN, Comte de Lyon.

M. CHARPIS DE VILLECOUR.

M. COEFFEREL, Marchand de Livres.

M. COLARDEAU.

M. l'Abbé CORMILIOLE.

M. COULON.

D.

M. D'ARESTE, Receveur des Impoſitions Royales, à Lyon.

M. D'ASSIGNY, Capitaine en premier au Corps Royal du Génie.

M. DES BRIERES.

M. DES AIGUES DE SALLES, à Bordeaux.

Madame la veuve DESAINT, *pour quatre exemplaires.*

M. l'Abbé DESSERTINE, Secrétaire de l'Académie, à Villefranche en Beaujolois.

M. DESCHERNY, Conſeiller d'Etat du Roi de Pruſſe, & Chambellan.

M. DESCLAVELLES D'EPINAY.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. DE PRÉMION, Député des Etats de Bretagne.
Madame la Marquise DU BOURG, à Nevers.
Madame la Marquise DU DEFFANT, à S. Joseph, rue S. Dominique.
M. DU FAY.
Madame DUNBAR.
M. DU PORRAL, Maréchal de Camp.
Madame la Maréchale DU MUY.
M. DURAND, Libraire, *pour deux exemplaires*.
M. DUREAU, rue des Bernardins.

E.

M. EDINGTON.
M. EGERTON.
Madame la Duchesse D'ESTISSAC.

F.

M. FALCONET, à Pétersbourg.
M. le Marquis DE FAUDOUAS.
M. FLAMEN D'ASSIGNY, Conseiller Auditeur des Comptes, rue de la Verrerie.
M. Admiral FORBES, General of the Brittish marines.
Lady MARY FORBES.
M. FORMIER, rue des Jeûneurs.

G.

M. DE GARVILLE.
M. GAY, Banquier à Lyon.

MM. Gaude, père & fils, Libraires à Nîmes, *pour six exemplaires in-8°. & deux in-4°.*

M. Gerbier, Avocat.

M. de Germani, rue Vivienne.

M. Gibaudan, à Bordeaux.

M. Gibert.

M. Gilbaut, Directeur de l'Entrepôt du Tabac, à Lyon.

M. le Marquis de Grolier.

M. le Chevalier de Guéry, Officier au Régiment du Roi.

M. Guinot.

H.

M. Hardoin de la Reynerie, Avocat, rue du Foarre.

M. le Marquis de Hautefeuille.

M. Hautoy, Libraire à Saint-Quentin, *pour quatre exemplaires.*

Honorable M. Hyde.

M. Hochereau, Libraire.

J.

M. John Bell, Libraire à Londres, *pour six exemplaires.*

M. Josse, *pour deux exemplaires.*

L.

M. l'Abbé de la Galaiziere.

M. La Live, rue Comtesse-d'Artois.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. LAUROTA, Libraire à Arras.
M. LEROY, de l'Académie des Sciences.
Madame la Princesse DE LIGNE.
M. LISERING.
M. le Marquis DE LIVAROT.
M. DE LIVONIER, Libraire à Châlons.
M. DE LORME, Receveur Général des Finances.
M. DE LUZINES.

M.

M. DE MAGNENVILLE, au Garde-Meuble; rue Royale.
M. MANGEOT, à la Poste.
M. MARCHAND, *pour trois exemplaires.*
Mademoiselle DE LA MARCHE, *pour six exemplaires.*
M. l'Abbé MAUGER.
M. MAYNON.
M. le Marquis DE MEXIMIEUX, à Lyon.
M. DE MEULAN.
M. DE MICHELI, à Gênes.
Madame la Marquise DE MONTCONSEIL.
M. le Chevalier DE MONTHOREL, barrière de Vaugirard.
M. DE MONTLOUIS.
M. MOREL DE RAMBION, Négociant à Lyon.
M. MOUTARD, Libraire, *pour deux exemplaires.*
M. MARTIN MOUTARD.
M. MUIRON.

NOMS DE MM.

N.

Madame DE NICOLAÏ.
M. l'Abbé DE NICOLAÏ.

O.

M. ORDE.

P.

Lady PAJET.
Dom PATER.
M. PAVIE, Libraire à la Rochelle.
M. PECHELL, *pour deux exemplaires.*
M. PERARD.
M. le Comte DE PÉRIGORD.
M. PETIT.
M. PICQUET, Négociant à l'Orient.
M. le Marquis DE LA PLENOYE.
M. l'Abbé DE PRÉMIGNY.
M. DE PRESSIGNY, Fermier Général.
M. PRÉVILLE, Comédien & Penſionnaire du Roi.
M. le Marquis DE PRIÉ, à Turin.
M. PRISYE DE CHAZELLE, Conſeiller Auditeur en la Chambre des Comptes de Paris.

R.

M. RAULI DE BONNEFOND.
M. l'Abbé RINGARD.
M. ROBERT.

LES SOUSCRIPTEURS.

M. le Chevalier DES ROCHES.
M. DE LA ROCHE, Imprimeur à Lyon.
M. DE LA ROQUETTE, Négociant à Lyon.
M. ROSNEVET.
M. ROULIER.
M. ROUSSEAU, Receveur Général des Finances de Lorraine, rue neuve S. Thomas.

S.

M. SAVALETTE.
M. DE SAINT-JAMES, Tréforier des Colonies.
M. SAULO.
M. le Marquis DE SAINTE-MARIE.
M. le Préfident DE SALABERY, rue Ville-l'Evêque.
M. SANITON, Libraire à Troies, *pour trois exemplaires.*
M. DE SAINT-EXUPERY, Exempt des Gardes du Corps.
M. le Comte DE SHOUVALOFF, rue de Richelieu, hôtel de Piémont.
M. le Comte DE SIOUGEAT, à Hefdin.
M. le Comte DE SOURCHES, rue du Regard.
M. SUART, de l'Académie Françoife, rue de Louis-le-Grand.

T.

Madame TALON, *pour deux exemplaires.*
M. l'Abbé TERRISSE, Abbé de S. Victor, Vicaire-Général & Doyen de l'Eglife de Rouen.

M. THOMAS LEAR.

Révérend M. TRAYTON, à Londres.

M. TROCHEREAU DE LA BERLIERE, à Saint-Germain-en-Laye.

V.

M. DE VALLIER.

M. VARLET DE LA VALLÉE, chez M. Hangard, Employé aux Postes, rue des Fontaines.

M. VAUQUER-LAMBERT, Libraire à Tours.

M. VIALÉLE.

M. VIEUX-MAISONS, Conseiller Honoraire au Parlement.

M. l'Abbé DE VILLEDIEU.

W.

M. WILLEMAIN.

Y.

M. YORKE.



CORIOLAN.

PERSONNAGES.

CAIUS MARCIUS CORIOLAN, *Romain de l'Ordre des Patriciens, haï du Peuple.*

TITUS LARTIUS, } *Généraux de Rome dans la guerre contre les Volsques, & amis de Coriolan.*
COMINIUS,

MENENIUS AGRIPPA, *ami de Coriolan.*

SICINIUS VELUTUS, } *Tribuns du Peuple & ennemis de Coriolan.*
JUNIUS BRUTUS,

TULLUS AUFIDIUS, *Général des Volsques.*

UN LIEUTENANT *d'Aufidius.*

LE JEUNE MARCIUS, *fils de Coriolan.*

CONSPIRATEURS VOLSQUES, *ligués avec Aufidius.*

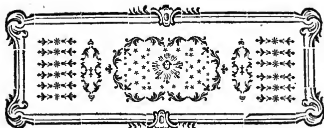
VOLUMNIE, *mère de Coriolan.*

VIRGILIE, *femme de Coriolan.*

VALERIE, *jeune Dame Romaine, amie de Virgilie.*

SENATEURS ROMAINS, SENATEURS VOLSQUES, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, *foule de* PLÉBÉIENS, ESCLAVES *d'Aufidius, &c.*

La Scène est tantôt dans Rome, tantôt dans le territoire des Volsques & des Antiates.



CORIOLAN.

ACTE PREMIER.

La Scène est dans une rue de Rome.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE TROUPE DE PLÉBÉIENS MUTINÉS paroît armée de bâtons, de massues, & autres armes.

PREMIER CITOYEN.

AVANT d'aller plus loin, écoutez-moi vous parler.

TOUS ENSEMBLE.

Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN.

Êtes-vous tous bien résolus à mourir, plutôt que de souffrir la faim?

TOUS.

Oui, résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN.

Hé bien; vous savez que Caïus Marcius est le plus grand ennemi du Peuple?

TOUS.

Nous le savons, nous le savons.

PREMIER CITOYEN.

Tuons-le; & nous aurons le bled au prix que nous voulons. Est-ce une chose arrêtée?

TOUS.

Oui; n'en parlons plus: courons l'exécuter.

SECOND CITOYEN, *moins emporté que le premier.*

Honnêtes Citoyens, un mot encore.

PREMIER CITOYEN.

Dites, *pauvres Citoyens;* voilà notre titre. Celui d'*honnêtes* n'appartient qu'aux Patriciens. Nos Tyrans regorgent d'un superflu qui nous soulageroit: en

nous cédant ce qu'ils ont de trop, tandis qu'il en feroit temps encore, nous pourrions faire honneur de ce fecours à leur humanité. Mais ils penfent que leur fuperflu eft encore trop pour nous. La maigreur qui nous défigure, le tableau de notre misère, font pour eux un fpectacle qui les flatte; ils y voient mieux leur opulence. Notre détreffe accroît à leurs yeux le prix de l'abondance où ils nagent.—Vengeons-nous : faifons fervir ces inftrumens de notre fureur, tandis qu'il nous refte encore des forces. Les Dieux le favent : c'eft la faim qui me fait parler ainfi ; ce n'eft pas du fang, c'eft du pain que je demande.

SECOND CITOYEN.

Voulez-vous commencer votre vengeance par Caïus Marcius?

TOUS.

Par lui, le premier : il eft le fléau du Peuple.

SECOND CITOYEN.

Mais fongez-vous, quels fervices il a rendus à fon pays?

PREMIER CITOYEN.

Nous le favons, & nous aurions du plaifir à lui en tenir bon compte : mais il s'eft payé par fes mains, en orgueil.

TOUS.

Allons, parlez fans fiel.

PREMIER CITOYEN.

Je vous dis, que tout ce qu'il a fait de glorieux, il l'a fait pour son orgueil. Il plaît à des ames bonnes & simples, de dire qu'il a tout fait pour la Patrie : je dis, moi, qu'il l'a fait d'abord pour plaire à sa mère, & puis pour accroître son orgueil. Oui, son orgueil est monté au niveau de sa valeur.

SECOND CITOYEN.

Vous lui reprochez, comme un crime, un défaut de nature qu'il n'a pu corriger : vous ne l'accuserez pas du moins de cupidité ?

PREMIER CITOYEN.

S'il est exempt de ce reproche, il m'en reste assez d'autres à lui faire : je me fatiguerois à détailler tous ses torts, avant que j'eusse tout dit. (*Des cris se font entendre dans l'intérieur du Théâtre*). D'où partent ces cris? Sans doute de l'autre partie de la Ville, qui se soulève aussi ; & nous, nous nous amusons ici à de vains discours : au Capitole!

TOUS.

Allons, marchons.

PREMIER CITOYEN.

Arrêtez. — Qui s'avance vers nous ?

SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, MENENIUS AGRIPPA.

SECOND CITOYEN.

Le vertueux Menenius Agrippa; un homme qui a toujours aimé le Peuple.

PREMIER CITOYEN.

Oui : c'eſt un fort honnête Romain : je voudrois que tous les Patriciens lui reſſemblaſſent.

MENENIUS.

Quel projet avez-vous donc en tête, mes Compatriotes? Où allez-vous? Des bâtons! des maſſues! hé pourquoi? —Dites, je vous prie, que prétendez-vous?

SECOND CITOYEN.

Ce que nous prétendons? Le Sénat ne l'ignore pas; depuis quinze jours il devine nos intentions. Il va les connoître mieux aujourd'hui par nos faits. Il dit que de pauvres ſolliciteurs ont ordinairement de bons poumons : il verra que nous avons de bons bras auſſi.

MENENIUS.

O mes bons amis, mes honnêtes Citoyens, voulez-vous donc vous perdre vous mêmes?

SECOND CITOYEN.

Nous ne le pouvons pas, digne Menenius; nous ſommes déja perdus.

MENENIUS.

Amis, je vous aſſure que les Patriciens vous aiment, que vous êtes l'objet de leurs plus tendres ſoins. — Le beſoin vous preſſe; vous ſouffrez dans cette diſette: mais vous feriez auſſi bien de menacer le Ciel de vos bâtons, que de les lever contre l'Etat Romain, dont les deſtins ſuivront leur cours, & briſeroient devant eux dix mille chaînes plus fortes que l'obſtacle que puiſſe jamais oppoſer votre réſiſtance. Quant à cette diſette, ce n'eſt pas le Sénat, ce ſont les Dieux qui en ſont les auteurs : c'eſt à genoux, avec des prières, & non avec des armes, qu'il faut demander leur ſecours. Hélas! vos malheurs vous entraînent à des malheurs plus grands. Vous inſultez ceux qui tiennent le gouvernail de l'Etat, & qui, tandis que vous les maudiſſez comme vos ennemis, ont pour vous des ſoins de pères!

SECOND CITOYEN.

Des ſoins de pères? Oui, vraiment. Jamais ils

n'ont pris de nous aucun ſoin. Nous laiſſer en proie à la famine, tandis que leurs magaſins ſont pleins juſqu'au comble ; faire des Edits ſur l'uſure pour ſoutenir les Uſuriers ; abroger chaque jour quelqu'une des Loix établies contre les riches, & porter les plus ſanglans décrets, pour enchaîner, pour aſſujettir de plus en plus le pauvre : voilà l'amour qu'ils ont pour nous. Si la guerre ne nous dévore pas, ce ſera le Sénat.

MENENIUS.

Votre malice eſt extrême : il faut que vous en conveniez ; ou bien ſouffrez qu'on vous taxe de folie. — Je veux vous raconter une fable fort ingénieuſe. Peut-être l'aurez-vous déja entendue : mais n'importe ; elle ſert à mon but ; & je vais eſſayer de vous en faire comprendre tout le ſens.

SECOND CITOYEN.

Je vous écouterai volontiers, noble Menenius : mais n'eſpérez pas tromper nos maux, en étouffer le ſentiment par le récit d'une fable ; mais, ſi cela vous fait plaiſir, voyons, dites.

MENENIUS.

« Un jour tous les membres du corps humain ſe » révoltèrent contre l'eſtomac. Voici leurs plaintes » contre lui : que lui ſeul ſe tenoit au centre du corps, » oiſif & tranquille, ſans ceſſe engloutiſſant, comme

» un gouffre, tous les alimens, sans jamais agir ni » travailler; tandis que tous les autres organes se » fatiguoient, l'un à voir, l'autre à entendre, l'autre » à parler, l'autre à marcher, l'autre à sentir; que » tous avoient leurs fonctions mutuelles, & servoient, » en ministres laborieux, les desirs & les vœux » communs du corps entier ». L'estomac répondit....

SECOND CITOYEN.

Ah! voyons, noble Menenius, ce que l'estomac répondit.

MENENIUS.

Chers Concitoyens, je vais vous le dire. « Il ré» pondit, avec un soûrire amer & dédaigneux (car si je fais parler l'estomac, je peux bien aussi le faire soûrire); « il répondit donc, avec dédain, aux » membres mutinés & mécontens, qui, parce qu'ils » le voyoient tout recevoir, lui portoient une envie » aussi raisonnable que celle qui vous anime contre » les Patriciens, vous, parce qu'ils ne sont pas dans » l'Etat ce que vous y êtes ».

SECOND CITOYEN.

La réponse de l'estomac! quelle fut sa réponse? — Ah! si la tête majestueuse & faite pour la couronne; si l'œil qui veille autour de nous; si le cœur qui tient les conseils; le bras, notre soldat qui nous défend;

la jambe, notre courſier qui nous porte; la langue, notre hérault & notre interprete; ſi tous les autres membres, & cette foule de menus organes qui ſoutiennent & conſervent notre machine; ſi tous....

MENENIUS.

Quoi donc! il me coupe la parole, cet Orateur inſolent. Explique toi. Hé bien, quoi?

SECOND CITOYEN.

Hé bien, ſi tous voyoient l'eſtomac, ce vautour inſatiable, le gouffre du corps humain, prétendre leur faire la loi.....

MENENIUS.

Hé bien! qu'arriveroit-il?

SECOND CITOYEN.

Si les plus nobles organes ſe plaignoient de l'eſtomac, qu'auroit-il à répondre?

MENENIUS.

Hé, je vous le dirai, ſi vous pouvez m'accorder un peu de ce qui vous manque, un peu de patience: vous la ſaurez, la réponſe de l'eſtomac.

SECOND CITOYEN.

Vous nous la faites bien attendre.

MENENIUS.

Remarquez bien, mon ami, que l'eſtomac étoit calme & réfléchi, autant que ſes accuſateurs étoient violens & inconſidérés. Voici donc ſa réponſe. « Il » eſt vrai, membres amis & aſſociés au même corps » que moi; je reçois d'abord toute la nourriture qui » vous fait vivre, & cela eſt juſte. Ne ſuis-je pas » l'économe & l'entrepôt du corps entier? N'ou- » bliez donc pas que je vous rends tout ce que je re- » çois : je le fais couler avec le ſang juſqu'au cœur, » la cour auguſte où l'ame tient ſes conſeils; de-là, » remonter au cerveau, & circuler dans une mul- » titude de canaux, pour les beſoins & les fonctions » de l'homme : pas un nerf qui ne me doive ſa force; » pas une veine, juſqu'aux plus petites, qui ne re- » çoive de moi la ſubſtance qui lui donne la vie : & » vous, membres amis, quoique vous ne puiſſiez pas » voir... » (Faites attention à ce que dit ici l'eſtomac).

SECOND CITOYEN.

Oui, oui.

MENENIUS.

« Quoique vous ne puiſſiez pas voir ce que je » diſtribue à chacun en particulier, je peux bien, pour » réſultat du compte que je vous rends, conclure » que vous recevez de moi la plus pure fleur de la

» farine, & qu'il ne me reste à moi que le son grossier ». — Est-ce là une réponse?

SECOND CITOYEN.

Oui, c'en est une : mais quelle application en ferez-vous?

MENENIUS.

L'estomac, cet organe précieux, c'est le Sénat de Rome; & vous, les membres révoltés. Voyez ses Conseils, & de quels soins il est occupé : examinez les choses avec impartialité; &, dans une juste balance, pesez les intérêts communs de l'État: vous verrez que tout le bien public, auquel vous avez part, vous vient du Sénat, & jamais de vous-mêmes. — Qu'en penses-tu, toi que je vois tenir dans cette assemblée la place du gros orteil dans le corps humain ?

SECOND CITOYEN.

Du gros orteil; moi! comment cela?

MENENIUS.

Parce qu'étant un des plus bas, des plus vils & des plus misérables partisans de cette belle révolte, tu vas le premier en avant. Malheureux, toi qui serois le premier à te sauver des coups, tu conduis les autres au désordre où tu penses trouver ton profit. — Allons, préparez vos bâtons menaçans & vos lourdes massues. Rome va combattre les insectes qui rongent ses murs. Un des deux partis s'en repentira.

SCÈNE III.

CAIUS MARCIUS *arrive : les Acteurs précédens.*

MENENIUS.

NOBLE Marcius, ſalut.

MARCIUS.

Salut, ami. — (*Au Peuple.*) Quels nouveaux troubles vous agitent, factieux Plébéiens, que vos prétentions inſenſées tourmentent ſans relâche, & qui ne faites qu'égratigner ſans ceſſe vos plaies honteuſes ?

SECOND CITOYEN.

Vous nous adreſſez toujours de douces paroles.

MARCIUS.

Celui qui t'adreſſeroit de douces paroles, ſeroit un flatteur qui m'inſpireroit un ſentiment au-deſſous de l'horreur. — Que demandez-vous, mépriſable eſpèce, que ni la guerre ni la paix ne contente ? La guerre vous fait peur, la paix nourrit votre inſolence. Qui peut ſe fier à vous ? On s'attend à trouver des lions, & vous n'êtes que des daims timides ; vous annoncez la fineſſe du renard, & vous êtes auſſi ſtupides que l'imbécille oiſeau dont il fait ſa proie. Un charbon de

feu ſur la glace qui l'éteint, ou la gréle que fond le ſoleil, voilà votre emblême ; vous n'êtes pas plus ſûrs, pas plus ſolides (1). Votre vertu conſiſte à ériger en homme vertueux celui que le crime s'eſt ſoumis, à blaſphêmer contre la juſtice qu'on lui rend. Quiconque mérite la gloire, eſt ſûr de votre haine. Vos affections reſſemblent aux goûts dépravés d'un malade, dont les déſirs ſe portent ſur tout ce qui peut augmenter ſon mal. S'appuyer ſur votre faveur, c'eſt s'expoſer ſur l'onde une pierre au col ; c'eſt vouloir trancher le chêne antique avec le roſeau des marais. Se fier à vous ? rebut des humains! Chaque minute vous voit changer de réſolution, prodiguer les titres de gloire à l'homme qui naguères étoit l'objet de votre haine, & les noms de l'infamie à celui que vous nommiez *votre couronne* ! — Quelle eſt donc la cauſe qui vous fait élever, des différens quartiers de la Ville, ces clameurs ſéditieuſes contre l'auguſte Sénat ? Oui, après les Dieux, c'eſt le Sénat qui vous impoſe, & qui ſeul vous contient : ſans lui, vous vous dévoreriez les uns les autres. (*A Menenius.*) Que veulent-ils?

MENENIUS.

Taxer à leur prix le bled, dont ils diſent que les magaſins de Rome ſont remplis.

MARCIUS.

Qu'ils périſſent! *Ils diſent!* Quoi ! du coin de leurs

foyers, ils osent lever les yeux sur ce qui se passe au Capitole; juger qui s'élève & prospère, ou qui tombe parmi nous ; arranger, suivant leurs conjectures, nos alliances & nos mariages; faire triompher, dans leurs idées, la faction qu'ils épousent, & abaisser jusques sous leurs pieds celle qui leur déplaît ! Ils disent que le bled ne manque pas!.... Que le Sénat mette enfin un terme à sa pitié, & qu'il laisse agir mon épée. J'immolerai ces esclaves par milliers; j'en entasserai, de leurs cadavres, jusqu'à la hauteur de ma lance.

MENENIUS.

Mais les voilà, je crois, calmes & tout-à-fait persuadés; & malgré la fougue de leur témérité, vous les voyez passer devant nous d'un air craintif & confus. — Que dit, je vous prie, l'autre troupe?

MARCIUS.

Elle est dispersée. — Je les écraserois. — Ils disoient que la faim les pressoit, & ils nous étourdissoient de proverbes : *la faim brise les pierres; il faut nourrir son chien; le pain est fait pour être mangé; les Dieux ne font pas croître le bled seulement pour les riches.* Tels étoient les lambeaux de phrases dans lesquels ils exhaloient leurs plaintes. On a daigné leur répondre. On a reçu leur requête; la plus étrange requête! capable de briser de dépit un cœur généreux, & de faire

faire trembler l'autorité la plus affermie ! Leur joie a éclaté ; ils faiſoient voler leurs bonnets juſqu'aux nues, & pouſſoient dans les airs les cris d'une allégreſſe ambitieuſe.

MENENIUS.

Quel étoit donc l'objet de cette requête?

MARCIUS.

D'avoir cinq Tribuns pour ſoutenir leur baſſe politique, tous de leur choix. Ils ont nommé Junius Brutus; Sicinius Velutus en eſt un autre : le reſte... m'eſt inconnu. — C'eſt un coup mortel pour le Sénat. La populace auroit renverſé toutes les maiſons de Rome, plutôt que d'obtenir de moi cette victoire. Avec le temps elle uſurpera le pouvoir ſuprême, & formera des projets plus vaſtes, pour légitimer ſes révoltes.

MENENIUS.

Etrange événement !

MARCIUS, *au Peuple.*

Allez vous cacher dans vos maiſons, vils reſtes de la ſédition.

Un MESSAGER *paroît.*

LE MESSAGER.

Où eſt Caïus Marcius?

MARCIUS.

Me voici. Que viens-tu m'annoncer?

LE MESSAGER.

Les Volſques ont pris les armes, illuſtre Marçius.

MARCIUS.

Heureuſe nouvelle! La guerre va purger l'Etat de ſes humeurs ſuperflues. — Voyez; voilà les plus reſpectables de nos Senateurs!

Voyant paroître Cominius, &c.

SCÈNE IV.

SICINIUS VELUTUS, JUNIUS BRUTUS, *Tribuns du Peuple :* COMINIUS, TITUS LARTIUS, & *autres Sénateurs, s'avancent vers* CAIUS MARCIUS & MENENIUS.

PREMIER SÉNATEUR.

Ce que vous nous avez annoncé dernièrement, étoit la vérité : Marcius, les Volſques ont pris les armes.

MARCIUS.

Ils ont un Général, Tullus Aufidius, qui vous embarrassera. J'avoue ma foiblesse; je suis jaloux de sa gloire; & si je n'étois pas ce que je suis, je ne voudrois être que Tullus.

COMINIUS.

Vous avez mesuré vos forces ensemble dans les combats?

MARCIUS.

Si la moitié de l'univers étoit en guerre avec l'autre, & qu'il fût de mon parti, je me révolterois pour n'avoir à combattre que lui : c'est un lion dont je suis fier d'être le chasseur.

PREMIER SENATEUR.

Brave Marcius, suivez donc Cominius à cette guerre.

COMINIUS.

C'est votre promesse.

MARCIUS.

Je m'en souviens, & je sais tenir ma parole. Oui, Titus Lartius; vous me verrez encore chercher la face de Tullus, pour y adresser mes coups. — Quoi! l'âge vous a-t-il glacé? Reculez-vous?

TITUS.

Non, Marcius : appuyé ſur une béquille, je combattrois avec l'autre, plutôt que de reſter ſpectateur oiſif de cette guerre.

MENENIUS.

Je reconnois Lartius.

PREMIER SÉNATEUR.

Accompagnez-nous au Capitole, où je ſais que nos meilleurs amis nous attendent.

TITUS.

Marchez à notre tête : ſuivez, Cominius ; & nous marcherons après vous. Vous méritez bien cet honneur.

COMINIUS, *paſſant le premier.*

Noble Lartius !

PREMIER SÉNATEUR, *au Peuple.*

Retournez à vos maiſons. Retirez-vous.

MARCIUS.

Non ; laiſſez-les nous ſuivre : les Volſques ont du bled en abondance : conduiſons à leurs greniers ces inſectes affamés ; ils dévoreront les proviſions de nos ennemis. (*Avec une ironie amère.*) Mutins dignes

de nos respects, votre bravoure se montre à propos : je vous en prie, suivez-nous.

Les Sénateurs sortent ; le Peuple se disperse & disparoît.

SCÈNE V.

SICINIUS & BRUTUS *restent seuls.*

SICINIUS.

FUT-IL jamais homme aussi superbe que ce Marcius ?

BRUTUS.

Il ne reconnoît point d'égal.

SICINIUS.

Quand le Peuple nous a choisis pour ses Tribuns . . . .

BRUTUS.

Avez-vous remarqué ses yeux, ses lèvres frémissantes ?

SICINIUS.

Non ; mais quelles railleries amères....

BRUTUS.

Dans sa colère, il insulteroit les Dieux mêmes.

SICINIUS.

Diane même, la chaſte Diane, il l'accableroit d'outrages.

BRUTUS.

Que cette guerre le dévore! Il eſt devenu trop vain de ſa valeur.

SICINIUS.

Un homme de ce caractère, enflé par les ſuccès, nous dédaigne comme l'ombre ſur laquelle il marche en plein midi. Mais je m'étonne qu'avec tant d'arrogance, il puiſſe ſouffrir d'être commandé par Cominius.

BRUTUS.

La gloire eſt tout ce qu'il ambitionne, & il en eſt déja couvert. Or pour la conſerver, ou l'accroître encore, le poſte le plus ſûr eſt le ſecond rang. Ses fautes ſeront toujours ſur le compte du Général, quand Cominius feroit tout ce qui eſt poſſible à l'homme ; & l'aveugle cenſure s'écriera toujours en le blâmant : « oh! ſi Marcius avoit conduit cette » entrepriſe! »

SICINIUS.

Et ſi nos armes proſpèrent, la prévention publique qui eſt entêtée de Marcius, en ravira tout le mérite à Cominius.

BRUTUS.

N'en doutez-pas : tous les honneurs de Cominius, Marcius les partagera ſans qu'il lui en coûte rien ; & toutes les fautes de ſon Général tourneront à ſa gloire.

SICINIUS.

Allons écouter le Sénat donner ſes ordres, & voyons dans quelle forme Marcius va marcher à cette guerre, & s'il pourra ſouffrir un collègue.

(Ils ſortent).

SCÈNE VI.

La Scène change, & repréſente la Ville de Corioles.

TULLUS AUFIDIUS, *& le Sénat de Corioles aſſemblé.*

PREMIER SÉNATEUR.

Vous penſez donc, Aufidius, que les Romains ont pénétré nos conſeils, & qu'ils ſont inſtruits de notre marche ?

AUFIDIUS.

Ne le penſez-vous pas comme moi ? A-t-on jamais

préparé dans cet Etat un coup de vigueur, que Rome n'ait prévenu? J'en ai reçu une lettre, il n'y a pas quatre jours; elle étoit conçue en ces termes: (*Il la cherche.*) — Je crois l'avoir ici, cette lettre. Oui, la voilà. (*Il lit.*) « Ils ont une armée toute » prête : mais sa destination est encore inconnue; » la disette est grande; le Peuple s'est soulevé. On » dit que Cominius, Marcius, votre ancien ennemi, » mais plus haï dans Rome qu'il ne l'est de vous, » & Titus Lartius, le plus vaillant des Romains, » marcheront tous trois à la tête de cette armée: » j'ignore où ils doivent la conduire: il est vraisem- » blable que c'est vous qu'elle menace. Tenez-vous » sur vos gardes ».

PREMIER SÉNATEUR.

Notre armée est en campagne. Nous n'avons jamais douté que Rome ne fût prête à nous répondre.

AUFIDIUS.

Et n'étoit-ce pas vous qui pensiez que c'étoit une folie de couvrir nos grands desseins, jusqu'au moment où l'exécution devoit nécessairement les dévoiler? Vous voyez que Rome semble avoir assisté à nos premières délibérations. — Nos projets ainsi découverts n'atteindront plus leur but, qui étoit de prendre plusieurs villes, avant même que Rome sût que nous étions sur pied.

SECOND SÉNATEUR.

Noble Aufidius, recevez votre commiſſion & volez à vos troupes. Laiſſez-nous ſeuls garder Corioles : ſi les Romains viennent camper ſous ſes murs, ramenez votre armée pour leur faire lever le ſiége : mais vous verrez, je crois, que ces grands préparatifs n'ont pas été faits contre nous.

AUFIDIUS.

Ne doutez pas de ce que je vous dis : je ſuis bien informé. Je vous dirai plus ; déja pluſieurs corps de l'armée Romaine ſont en campagne, & marchent droit ſur nous. — Auguſte Sénat, je prends congé de vous. Si nous venons à nous rencontrer, Marcius & moi, nous avons juré de combattre, juſqu'à ce que l'un de nous deux ſoit hors d'état de nuire.

TOUS LES SÉNATEURS.

Que les Dieux vous ſecondent !

AUFIDIUS.

Que les Dieux veillent ſur l'auguſte Sénat de Corioles !

PREMIER SENATEUR.

Adieu.

SECOND SÉNATEUR.

Adieu.

TOUS ENSEMBLE.

Adieu, Aufidius.

(Ils ſortent.)

SCÈNE VII.

La Scène revient à Rome, & repréſente la maiſon de C. Marcius.

VOLUMNIE & VIRGILIE; *elles ſont aſſiſes, & travaillent à des ouvrages de femme.*

VOLUMNIE.

Je vous prie, ma fille, chantez; ou du moins mettez plus de gaîté dans vos expreſſions. Si mon fils étoit mon époux, je ferois plus joyeuſe de cette abſence qui va lui rapporter de la gloire, que de recevoir entre ſes bras, ſur la couche nuptiale, les plus tendres careſſes de ſon amour. — Il ne faiſoit que de ſortir de l'enfance, il étoit l'unique fruit de mes entrailles, il entroit dans cet âge où les premières graces de la jeuneſſe fixoient ſur lui tous les regards;

& alors ſa mère n'auroit pas, pour jouir un jour entier des hommages d'un Roi, conſenti à ſe priver ſeulement une heure du plaiſir de le voir & de le contempler: mais moi, je conſidérai combien la gloire ajouteroit de charmes à ſa perſonne; je ſentois que ſans elle, il ne feroit guères plus cher à mes yeux qu'un de ces vains portraits dont nos murs ſont ornés; & mon plaiſir fut de l'envoyer chercher le danger par-tout où il pourroit trouver l'honneur: oui, je l'envoyai à une guerre ſanglante. Il en revint le front ceint de la couronne de chêne: je vous l'avoue, ma fille, non, je ne reſſentis pas plus de joie à ſa naiſſance, lorſqu'on me dît que j'avois un fils, que la première fois que je l'ai vu prouver qu'il étoit un homme.

VIRGILIE.

Et s'il eût été tué dans cette guerre, Madame?....

VOLUMNIE.

Alors j'euſſe à ſa place adopté ſa gloire, & ſon nom m'auroit tenu lieu de poſtérité. — Ecoutez-moi: voici mes ſentimens. Si j'avois eu douze fils, tous également partagés de ma tendreſſe, tous auſſi paſſionnément chéris, que nous chériſſons vous & moi notre cher Marcius; j'aurois mieux aimé en voir onze mourir généreuſement pour leur Pays, qu'un ſeul

éviter le champ de bataille, pour ſe plonger dans l'indolence des plaiſirs.

(*Une* SUIVANTE *ſe préſente.*)

LA SUIVANTE.

Madame, l'illuſtre Valerie vient vous faire une viſite.

VIRGILIE.

Permettez-moi de me retirer : je vous en conjure.

VOLUMNIE.

Non, ma fille, je ne vous le permettrai point. —(*Avec enthouſiaſme.*) Il me ſemble entendre d'ici la muſique guerrière qui accompagne les exploits de votre époux : je le vois traîner Aufidius par les cheveux dans la pouſſière, & les Volſques fuir effrayés comme des enfans pourſuivis par un Ours féroce : je le vois charger l'ennemi ; — je l'entends rallier les Romains. « Lâches, revenez, dit-il ; quoique » nés dans le ſein de Rome, vous fûtes engendrés » dans la peur ». Je vois mon fils eſſuyant de ſes mains couvertes de fer, le ſang qui coule de ſon front. Il marche en avant comme un moiſſonneur menacé de perdre ſon ſalaire, ſi un ſeul épi lui échappe.

VIRGILIE.

Le ſang ſur ſon front ! ô Jupiter, point de ſang.

VOLUMNIE.

Insensée, le sang sur le front d'un guerrier sied mieux que l'or sur les trophées ! Le sein d'Hécube allaitant Hector enfant, n'eut jamais tant d'attraits ni de graces, que le front d'Hector ensanglanté par les épées des Grecs luttans contre lui. (*A la Suivante.*) Dites à Valerie, que nous sommes prêtes à la recevoir.

SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens, VALERIE *entre*, *& une Suivante.*

VALERIE.

JE vous salue, Mesdames, & vous donne le bonjour à toutes deux.

VOLUMNIE.

Aimable Valerie !

VIRGILIE.

Je suis bien aise de vous voir, Madame.

VALERIE.

Comment vous portez-vous, toutes deux? — Mais

vous êtes d'excellentes ménagères : quel ouvrage faites-vous là? (*Elle s'approche.*) Un fort bel ouvrage en vérité ! Et votre jeune enfant, fa fanté ?

VIRGILIE.

Je vous rends graces, Madame, elle eft très-bonne.

VOLUMNIE.

Il aimeroit bien mieux voir des épées, & entendre les fons d'un inftrument de guerre ,que les leçons de fon Maître.

VALERIE.

Oh ! fur ma parole, il eft en tout le fils de Martius; je jure que c'eft un joli enfant. — En vérité, Mercredi dernier je pris plaifir à le regarder une demi-heure entière. — Il a une phyfionomie fi décidée! — Je m'amufois à le voir pourfuivre un papillon aux aîles dorées: il le prit, le lâcha, le reprit, fit mille tours, lui donna encore une fois la volée, & le rattrapa dans le moment. Il tomba ; & alors fa chûte, je crois, ou je ne fais quoi, le mit en fureur, lui fit grincer les dents, & déchirer le malheureux infecte. Ah, je vous le garantis, c'étoit quelque chofe d'étonnant que fa fureur.

VOLUMNIE.

Je reconnois en lui toutes les manières de fon père.

VALERIE.

Avouez, Madame, que ce n'eſt pas un enfant ordinaire.

VIRGILIE.

C'eſt un petit étourdi, Madame.

VALERIE.

Allons, quittez votre aiguille, Madame : il faut abſolument que vous veniez avec moi vous délaſſer cet après-midi des ſoins du ménage.

VIRGILIE.

Non, Madame, je ne ſortirai pas.

VALERIE.

Vous ne ſortirez pas?

VOLUMNIE.

Elle ſortira, elle ſortira.

VIRGILIE.

Non en vérité, ſi vous le permettez, je ne paſſerai pas le ſeuil, juſqu'à ce que mon époux ſoit revenu de la guerre.

VALERIE.

Quoi! vous reléguer ainſi dans votre maiſon! Cela n'eſt pas raiſonnable. — Venez faire une viſite à notre aimable amie qui eſt au lit.

VIRGILIE.

Je lui souhaite le prompt retour de ses forces, & je la visiterai dans mes prières aux Dieux : mais je ne puis aller la voir.

VALERIE.

Et pourquoi, je vous prie?

VIRGILIE.

Ce n'est de ma part ni paresse, ni indifférence pour elle.

VALERIE.

Vous voulez donc être une autre Pénélope? Mais on dit que toute la laine qu'elle fila pendant l'absence d'Ulysse, ne servit qu'à peupler Ithaque d'insectes malfaisans. Venez donc. Je voudrois que votre toile fût sensible comme votre doigt : par pitié, vous vous lasseriez de la piquer.

VIRGILIE.

Non, chère Valerie : excusez-moi; en vérité, je ne sortirai pas.

VALERIE.

En vérité, vous viendrez avec moi : je vous apprendrai d'heureuses nouvelles de votre époux.

VIRGILIE.

Oh! Madame, vous ne pouvez pas encore en avoir.

VALERIE.

VALERIE.

Je ne plaiſante pas: on en a reçu hier au ſoir.

VIRGILIE.

D'honneur, Madame?

VALERIE.

Sérieuſement: je ne vous trompe pas. Ce que je ſais, je le tiens d'un Sénateur: voici la nouvelle. Les Volſques ont une armée en campagne; le Général Cominius eſt allé l'attaquer avec une partie de nos forces. Votre époux & Titus Lartius ſont campés ſous les murs de Corioles: ils ne doutent pas du ſuccès de ce ſiége, qui terminera bientôt la guerre. Je vous dis la vérité, ſur mon honneur. — Venez donc avec nous, je vous en conjure.

VIRGILIE.

Excuſez-moi pour aujourd'hui, Madame, & dans la ſuite je ne vous refuſerai jamais rien.

VOLUMNIE.

Laiſſez-la ſeule, Madame: de l'humeur dont elle eſt, elle ne feroit que troubler nos amuſemens.

VALERIE.

Je le crois: adieu donc. — Ah! plutôt, venez, aimable & chère amie; venez avec nous, Virgilie;

daignez ſortir de votre auguſte mélancolie, & ſuivez-nous.

VIRGILIE.

Non, Madame; non, en un mot. Je ne dois pas ſortir. — Je vous ſouhaite beaucoup de plaiſir.

VALERIE.

Hé bien donc!... Adieu.

SCÈNE IX.

Le Théâtre repréſente les murs de Corioles, & un Camp des Romains.

MARCIUS, TITUS LARTIUS, CAPITAINES & SOLDATS.

Un COURIER *vient à eux.*

MARCIUS.

VOICI des nouvelles: je gage que les Généraux ſe ſont abouchés.

LARTIUS.

Je gage que non, mon cheval contre le vôtre.

MARCIUS.

J'accepte la gageure.

LARTIUS.

Je la tiendrai.

MARCIUS *au Messager.*

Dis-moi, notre Général a-t-il joint l'ennemi.

LE MESSAGER.

Les deux armées sont en présence : mais il n'y a point encore eu de pour-parler.

LARTIUS.

Ainsi votre superbe cheval est à moi.

MARCIUS.

Je veux le racheter de vous.

LARTIUS.

Moi, je ne veux ni vous le vendre, ni vous le donner, mais je vous le prête pour cinquante ans. (*Aux Trompettes.*) Sommez la Ville.

MARCIUS.

A quelle distance de nous sont les deux armées?

LE MESSAGER.

A un mille & demi.

MARCIUS.

Nous pourrons donc entendre leurs cris de guerre, & eux les nôtres? — C'est dans ce moment, ô Mars,

que je te conjure de hâter ici notre ouvrage, afin que nous puiſſions voler des murs de Corioles ſoumiſe, au ſecours de nos amis en bataille, nos épées déjà fumantes du ſang des Volſques. — Allons, ſommez la Ville.

Le ſon de la trompette appelle les ennemis à une conférence.

Deux Sénateurs Volſques paroiſſent ſur les murs au milieu des Soldats.

MARCIUS.

Tullus Aufidius eſt-il dans la Ville?

PREMIER SÉNATEUR.

Non : mais il n'y a pas un homme ici, qui, comme lui, ne vous brave, ſans la moindre peur. —Entendez-vous raiſonner nos inſtrumens de guerre, qui raſſemblent notre Jeuneſſe? Nous renverſerons nos murs, plutôt que de nous y laiſſer empriſonner : nos portes, qui vous ſemblent fermées, n'ont pour barrière que de foibles roſeaux ; elles vont s'ouvrir d'elles-mêmes. Entendez-vous ces cris dans l'éloignement? (*On entend au loin le bruit des inſtrumens militaires & les cris des combattans*). C'eſt le brave Aufidius : c'eſt la voix de la victoire qui le couronne ſur les débris de votre armée.

MARCIUS.

Oh! ils ſont aux priſes.

LARTIUS.

Que leurs cris nous servent de leçon : vîte, des échelles.

(Les Volsques font une sortie).

MARCIUS.

Ils ne nous craignent pas! Ils osent sortir de leur Ville! — Allons, Soldats, serrez vos boucliers contre votre cœur, ou plutôt combattez avec un cœur plus ferme que vos boucliers. Avancez, vaillant Titus. L'eussions-nous pensé, qu'ils nous braveroient à ce point? Mon indignation fait échapper la sueur par tous mes pores. — Venez, braves Compagnons. Celui de vous qui recule, je le traiterai comme un Volsque. Il périra sous mon glaive.

Les deux partis poussent un cri, signal de l'alarme.

Les Romains sont battus & repoussés jusques dans leurs retranchemens.

MARCIUS *en sort, les rallie & les ramene.*

Que la peste & tous les fléaux contagieux du midi, fondent sur vous, vous, la honte de Rome! Que la foule des maladies incurables vous dévorent & vous couvrent de plaies honteuses! Que la corruption vous gagne de l'un à l'autre, & répande au loin sur les vents un air infecté, qui vous rende des

objets d'horreur, avant même qu'on vous ait apperçus! Lâches, vous n'avez point le cœur de l'homme; vous n'en portez que la figure. Comment pouvez-vous fuir devant des esclaves, que battroit une armée de Pygmées? O Pluton! ouvre moi les enfers, plutôt que de me laisser voir ici mes Concitoyens ignominieusement frappés parderrière, le dos rougi de leur sang & le front blême, fuyans & transis de peur. — Réparez votre faute, chargez de nouveau; ou, par les feux du Ciel, je laisse là l'ennemi, & tourne mes armes contre vous; je vous en avertis. Allons, avancez. Si vous voulez tenir ferme, nous allons les pousser jusques dans les bras de leurs femmes, comme ils nous ont poursuivis jusques dans nos retranchemens.

Les clameurs guerrières recommencent : Marcius charge l'ennemi, & le chasse jusqu'aux portes de la Ville.

Bon! les portes s'ouvrent: secondez-moi en braves. C'est pour les vainqueurs que la fortune élargit l'entrée de la Ville, & non pour les fuyards : regardez-moi, imitez-moi. (*Il passe les portes*).

UN SOLDAT.

Quelle audace insensée! Je ne le suivrai pas.

UN AUTRE SOLDAT.

Ni moi.

PREMIER SOLDAT.

Vois, les portes ſe referment ſur lui. (*Les cris continuent*).

SECOND SOLDAT.

Je réponds qu'ils ne lui feront point de quartier. (*Marcius eſt enfermé dans Corioles*).

TITUS LARTIUS *paroît.*

Marcius! qu'eſt il devenu?

TOUS ENSEMBLE.

Il eſt mort, Seigneur; il n'en faut pas douter.

PREMIER SOLDAT.

Il pourſuivoit les fuyards de ſi près, qu'il eſt entré dans la Ville avec eux. Auſſi-tôt les portes ſe ſont refermées; & il eſt dans Corioles, ſeul contre tous ſes habitans.

LARTIUS.

O mon brave Compagnon! plus brave que l'inſenſible acier de ſon épée; quand elle mollit, lui s'oppoſe & triomphe. Ils n'ont pas oſé te ſuivre, Marcius! — Un diamant de ta groſſeur feroit moins précieux que toi pour Rome. Tu étois un guerrier accompli,

égal aux vœux (†) de Caton même. Ce n'eſt pas ſeulement dans les coups que tu frappes, que tu es redoutable & terrible ; ton ſeul regard, & le tonnerre de ta voix menaçante, foudroyent les ennemis : ils friſſonnent, comme s'ils ſentoient la terre ébranlée trembler ſous leurs pieds.

(Marcius paroît ſanglant, & pourſuivi par l'ennemi).

PREMIER SOLDAT.

Voyez, Seigneur.

LARTIUS.

Oh! c'eſt Marcius : courons le ſauver, ou périr tous avec lui.

(Ils combattent & entrent tous dans la Ville).—
(Quelques Romains en reviennent chargés de butin).

PREMIER ROMAIN.

Je porterai ces dépouilles à Rome.

SECOND ROMAIN.

Et moi, celles-ci.

(†) Plutarque rapporte que Caton l'Ancien vouloit qu'un grand guerrier eût un regard & un ſon de voix terribles. Shakeſpeare, en ſuivant ici Plutarque, eſt tombé dans un anachroniſme,

TROISIÈME ROMAIN.

Fatale méprife! j'avois pris ce vil métal pour de l'or.

(*On entend toujours dans l'éloignement les cris des combattans*).

(*Marcius & Titus Lartius s'avancent, précédés d'un Héraut*).

MARCIUS.

Voyez ces maraudeurs! A quel indigne prix ils mettent leur honneur! De vils uftenfiles de fer & de plomb, des meubles ufés, de miférables dépouilles que des bourreaux (†) dédaigneroient; ces bas efclaves! voilà le butin dont ils fe chargent, avant que le combat foit fini. Tombons fur eux. — Mais écoutez, quel fracas autour du Général ennemi? — Volons à lui! — C'eft là qu'eft l'homme que mon cœur hait; c'eft Aufidius, qui enfonce nos Romains. Allons, vaillant Titus, prenez un nombre de Soldats fuffifant pour garder la Ville; tandis que moi, avec ceux qui ont du cœur, je vole au fecours de Cominius.

LARTIUS.

Digne Romain, ton fang coule : tu as trop fati-

(†) Allufion à la dépouille des malfaiteurs, dont profite le Bourreau.

gué dans ce premier choc, pour entreprendre un second combat.

MARCIUS.

Ne me louez point, ami; l'ouvrage que j'ai fait ne m'a pas encore échauffé. Je vous quitte. Ce sang que je perds, me soulage, au lieu de m'affoiblir. C'est dans cet état que je veux paroître devant Aufidius, & le combattre.

LARTIUS.

O brillante Déesse, Fortune, si tu chéris les braves, prodigue donc ton amour à ce Héros, & que tes charmes puissans aveuglent l'épée de ses ennemis! Cœur intrépide! que la prospérité soit ta compagne fidèle!

MARCIUS, *en lui donnant la main.*

Ton ami, aussi tendre que ceux qu'elle a placés au plus haut rang! Cher Lartius, adieu.

LARTIUS. (*Au Héraut*).

Adieu, le plus brave des Romains. — Vous, allez; rassemblez sur la place, au son de la trompette, tous les Officiers de la Ville: c'est-là que je leur ferai connoître mes intentions. Partez.

(*Ils sortent*).



SCÈNE X.

L'autre Camp des Romains à un mille & demi de diſtance.

COMINIUS *faiſant retraite, avec un nombre de ſoldats.*

COMINIUS.

RESPIREZ, mes amis; bien combattu! Nous quittons le champ de bataille en vrais Romains, ſans folle témérité dans notre réſiſtance, ſans lâcheté dans notre retraite. — Croyez-moi, mes amis, nous ſerons encore attaqués. — Dans la chaleur de l'action, nous avons entendu par intervalles les clameurs de nos amis apportées par les vents: ils combattoient de leur côté. Dieux de Rome, accordez-leur le ſuccès que nous déſirons pour nous-mêmes! Faites que nos deux armées ſe rejoignent, le foûrire de la victoire ſur le front, & puiſſent vous offrir enſemble un ſacrifice d'actions de graces!

Un MESSAGER paroît.

Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Les habitans de Corioles ont fait une ſortie & livré bataille à Lartius & Marcius. J'ai vu nos troupes

repoussées jusques dans leurs retranchemens, & aussitôt je suis parti.

COMINIUS.

Quand tu dirois la vérité, ton récit, ce me semble, seroit suspect. Combien y a-t-il que tu es parti?

LE MESSAGER.

Plus d'une heure, Seigneur.

COMINIUS.

Quoi! il n'y a pas un mille de distance. Dans l'instant, nous entendions encore leur musique militaire. Comment as-tu pu employer une heure à parcourir un mille, & m'apporter des nouvelles si tardives?

LE MESSAGER.

Les espions des Volsques m'ont donné la chasse; & j'ai été forcé de m'écarter de trois ou quatre milles environ de ma route : sans cela, Seigneur, vous m'auriez vu une demi-heure plutôt vous apporter cette nouvelle.

(*Marcius arrive.*)

COMINIUS *l'appercevant.*

Quel est ce guerrier là-bas, qui s'avance tout couvert de sang? O Dieux! il a la contenance & la physionomie de Marcius; & ce n'est pas la première fois que je l'ai vu dans cet état!

MARCIUS *accourant, & de loin.*

Suis-je venu trop tard?

COMINIUS.

Le berger ne diſtingue pas mieux les roulemens ſourds du tonnerre de tout autre bruit lointain, que moi, le ſon formidable de la voix de Marcius de celle de tout homme vulgaire.

MARCIUS.

Suis-je venu trop tard?

COMINIUS.

Oui, ſi vous ne revenez pas couvert du ſang des ennemis, mais du vôtre.

MARCIUS.

Oh! laiſſez-moi vous ſerrer dans mes bras auſſi tendrement, que lorſque je faiſois l'amour à mon épouſe; vous preſſer contre mon cœur auſſi joyeux, que le premier ſoir de mes noces, lorſque les flambeaux de l'hymen brûloient près de ma couche nuptiale.

COMINIUS.

Fleur des guerriers, que fait Titus Lartius?

MARCIUS.

Il eſt occupé à porter des décrets : il condamne

les uns à mort, les autres à l'exil ; rançonne l'un, fait grace à l'autre ; épouvante le reste par ses menaces : il régit Corioles au nom de Rome, & la gouverne comme une meute docile, qui caresse la main maîtresse de sa liberté.

COMINIUS.

Où est ce malheureux qui est venu m'annoncer que les Volsques vous avoient repoussés jusques dans vos retranchemens? Où est-il? Qu'on le fasse venir.

MARCIUS.

Laissez le en paix; il vous a dit la vérité. Mais pour nos seigneurs les Plébéiens..., il leur faut des Tribuns!... La peste pour eux! Non, la craintive souris n'a jamais fui la présence du chat perfide, comme ils fuyoient devant une populace Volsque, plus méprisable qu'eux encore.

COMINIUS.

Mais comment avez-vous fait pour triompher?

MARCIUS.

Ce temps est-il fait pour l'employer en récits? Je ne crois pas.... Où est l'ennemi? Etes-vous maîtres du champ de bataille? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi rester dans l'inaction, avant que vous le soyez devenus?

COMINIUS.

Marcius, nous avons combattu avec désavantage; & nous avons fait une retraite prudente, pour assûrer l'exécution de nos desseins.

MARCIUS.

Quel est leur ordre de bataille? Savez-vous de quel côté sont placées leurs troupes d'élite?

COMINIUS.

Suivant mes conjectures, leur avant-garde est formée des Antiates, qui sont leurs meilleurs Soldats: à leur tête est Aufidius, le centre de toutes leurs espérances.

MARCIUS.

Je vous conjure, au nom de toutes les batailles où nous avons combattu, de tout le sang que nous avons versé ensemble, au nom des vœux que nous avons faits de rester toujours amis, envoyez-moi sur le champ contre Aufidius & ses Antiates, & ne perdons pas l'occasion dans les délais. Remplissons l'air de traits & d'épées nues: tentons à cette heure même....

COMINIUS.

J'aimerois mieux vous voir conduire à un bain salutaire, & panser vos blessures: mais jamais je n'ose vous refuser ce que vous demandez. Choisissez

vous-même parmi ces Soldats, ceux qui peuvent le mieux seconder votre entreprise.

MARCIUS.

Je choisis ceux qui voudront me suivre. (*Elevant la voix & regardant les Soldats.*) S'il en est parmi vous quelqu'un (& ce seroit un crime d'en douter), qui aime sur son visage le fard dont il voit le mien coloré, qui craigne moins pour ses jours que pour son honneur, qui pense qu'une belle mort est préférable à une vie honteuse, & qui aime plus sa patrie que lui même; que ce brave Soldat seul, ou d'autres avec lui, s'il en est plusieurs qui partagent ses sentimens, brandisse comme moi son épée en témoignage de ses dispositions, & suive Marcius.

Tous ensemble poussent un cri, agitent leurs épées, élèvent Marcius sur leurs bras, & font voler leurs bonnets en l'air.

Oh! moi seul pour arme : je vous suffirai : faites de moi un glaive dans vos mains. Si ces démonstrations ne sont pas une vaine apparence, qui de vous ne vaut pas quatre Volsques? Pas un de vous qui ne puisse opposer au vaillant Aufidius un bouclier aussi ferme que le sien. Je vous rends graces à tous : mais je n'en dois choisir qu'un certain nombre. Les autres réserveront leur courage pour quelqu'autre combat que l'occasion amenera. Allons, voulez-vous ?

voulez-vous ? Marchons. Quatre des plus allègres recevront immédiatement mes ordres.

COMINIUS.

Marchez, mes braves compagnons : tenez tout ce que promet cette montre de valeur ; & vous partagerez avec nous tous les fruits de la guerre.

(Ils sortent & suivent Coriolan.)

SCÈNE XI.

La Ville de Corioles.

TITUS LARTIUS, *ayant laissé une garnison dans Corioles, marche, accompagné d'une musique militaire, vers* COMINIUS & MARCIUS : UN LIEUTENANT, DES SOLDATS, UN ESPION.

LARTIUS, *à la Garnison.*

VEILLEZ à la garde des portes : suivez mes ordres, chacun dans le poste que je vous ai assigné. A mon premier avis, envoyez ces Sentinelles à notre secours : le reste ne pourra servir qu'à faire

une courte résistance ; si nous ne pouvons tenir la la campagne, nous ne pouvons pas garder la Ville.

LE LIEUTENANT.

Reposez-vous sur nos soins, Seigneur.

LARTIUS.

Rentrez & fermez vos portes sur nous. Guide, marche; conduis-nous au camp des Romains.

(Ils sortent).

SCÈNE XII.

L'autre Camp des Romains.

On entend des cris de bataille; MARCIUS & AUFIDIUS *entrent par différentes portes, & se rencontrent.*

MARCIUS.

Je ne veux combattre que toi : je te hais plus que l'homme faux qui viole sa parole.

AUFIDIUS.

Ma haine égale la tienne : l'Afrique n'a point de monstre que j'abhorre plus que ta gloire; je ne puis la souffrir. Affermis ton pied.

MARCIUS.

Que le premier qui reculera, meure l'esclave de l'autre, & que les Dieux le punissent encore dans l'autre vie !

AUFIDIUS.

Si tu me vois fuir, Marcius, perce moi comme le daim timide qui fuit dans la plaine.

MARCIUS.

Tullus, pendant trois heures entières j'ai combattu seul dans les murs de Corioles, & je m'y suis satisfait à mon gré. Ce sang dont tu vois mon visage masqué, n'est pas le mien; pour te venger, appelle & déploie toutes tes forces.

AUFIDIUS.

Fusses-tu cet Hector, ce foudre de vos aïeux Troyens, tant vanté dans votre Rome, tu ne m'échapperois pas ici.

(Ils combattent sur la place : quelques Volsques viennent au secours d'Aufidius : Marcius combat contr'eux, jusqu'à ce qu'ils se retirent hors d'haleine).

AUFIDIUS, *en se retirant, aux Volsques.*

Plus officieux que braves, vous m'avez déshonoré en me secondant si lâchement.

(Acclamations ; cris de guerre. On donne le signal de la retraite. Cominius entre par une porte avec les Romains ; Marcius entre par l'autre, un bras en écharpe.

COMINIUS.

Si je te racontois en détail tous les exploits dont tu as rempli cette journée, tu ne croirois pas toi-même à tes propres actions. Mais je garde ce récit pour Rome : c'est-là que les Sénateurs, le sourire sur les lèvres, pleureront de joie ; que nos illustres Patriciens, attentifs & surpris, frémiront d'abord de ce qu'ils finiront par admirer ; que nos Dames Romaines trembleront d'effroi & de plaisir ; que ces imbécilles Tribuns, qui, ligués avec les vils Plébéïens, détestent ta gloire, seront forcés de s'écrier, en dépit de leurs cœurs : « Nous remercions les Dieux d'avoir accordé à Rome un tel guerrier ». Et pourtant, avant la fête de cette journée, dont tu es venu encore prendre ta part, tu étois déja rassasié de gloire.

Titus Lartius ramène ses troupes victorieuses, & lasses de poursuivre l'ennemi.

LARTIUS.

O mon Général ! (*Montrant Marcius.*) Voilà l'épée de Rome; nous n'en sommes que le fourreau. — Avez-vous vu?...

MARCIUS *l'interrompant.*

De grace, épargnez-moi: (2) ma mère, qui a le privilége de vanter son sang, quand elle me donne des louanges, me contriste. J'ai fait ce que vous avez fait, c'est-à-dire, tout ce que je peux; par le même motif qui vous anime, l'amour de ma Patrie. Quiconque a pu accomplir toute sa bonne volonté, a fait plus que moi.

COMINIUS.

Vous ne serez point le tombeau de votre mérite: il faut que Rome connoisse tout le prix d'un de ses enfans. Dérober à sa connoissance vos actions, seroit un crime plus grand que le vol, seroit un atroce & calomnieux silence. On peut les célébrer, les élever au comble de la louange, sans passer les bornes de la modération. Ainsi, je vous en conjure, il faut vous résoudre à m'entendre parler de vous devant toute l'armée: je ne prétends pas récompenser par-là tout ce que vous avez fait; mais simplement rendre témoignage à ce que vous êtes.

MARCIUS.

J'ai sur mon corps quelques blessures: leurs douleurs deviennent plus cuisantes, quand j'en entends parler.

COMINIUS.

N'en pas parler, seroit une ingratitude qui pour-

roit les envenimer & les rendre mortelles. — De tous les chevaux dont nous avons fait un ample butin, de tous les trésors que nous avons amassés dans Corioles & dans les champs, nous vous en offrons la dixième part : levez à votre choix ce tribut sur tout le butin, avant le partage général.

MARCIUS.

Mon Général, je vous rends graces : mais mon cœur ne peut consentir à recevoir aucun salaire pour payer mon épée ; je refuse votre offre, & ne veux qu'une part égale à celle de ceux qui m'ont vu combattre.

(*Fanfares : acclamations redoublées : tous s'écrient*, Marcius, vive Marcius ! *en jettant leurs bonnets en l'air, & agitant leurs lances. Cominius & Lartius ôtent leurs casques, & restent la tête découverte devant l'armée*).

MARCIUS.

Puissent ces nobles instrumens, que vous profanez, perdre à jamais leurs sons guerriers ! Ah ! si nos trompettes & nos clairons se changent en organes de la flatterie sur le champ de bataille, désormais que les camps dégénérés n'offrent donc plus, comme les cités, que l'appareil & les dehors perfides de l'adulation. Si le fer du Soldat se plie à la molle flatterie, comme la soie du Courtisan, qu'on prépare donc des

chants efféminés pour préluder aux combats. — C'eſt aſſez, vous dis-je. Parce que vous voyez ſur mon viſage quelques traces de ſang que je n'ai pas encore eu le temps de laver, parce que j'ai terraſſé quelques foibles ennemis, exploits qu'ont fait comme moi une foule d'autres Soldats qui ſont ici & qu'on ne remarque pas, vous m'accablez d'applaudiſſemens ſans fin & ſans meſure; comme ſi j'aimois que mon foible mérite fût alimenté par des louanges exagérées juſqu'au menſonge!

COMINIUS.

Vous avez trop de modeſtie, vous êtes trop ennemi de votre gloire, & trop peu reconnoiſſant envers nous, qui vous rendons un hommage ſincère. Si vous vous irritez ainſi contre vous-même, vous nous permettrez de vous enchaîner comme un furieux qui cherche à ſe détruire de ſes mains; & alors nous vous perſuaderons la raiſon. — (*Elevant la voix*). Que toute la terre ſache comme nous, que c'eſt Caïus Marcius qui remporte la palme de cette guerre : je lui en donne pour gage mon ſuperbe courſier, connu de tout le camp, avec tous ſes ornemens; & dès ce moment, en récompenſe de ce qu'il a fait devant Corioles, je le proclame au milieu des cris & des applaudiſſemens de toute l'armée, *Caïus Marcius Coriolanus*. (*A Coriolan.*) Jeune

Héros, portez toujours avec honneur ce furnom.

Acclamations. — Musique guerrière.

Toute l'armée répète: Caïus Marcius Coriolanus!

MARCIUS.

Je vais laver mon vifage; & alors vos yeux verront s'il eft vrai que je rougiffe ou non. — N'importe; je vous rends graces. Je veux monter votre courfier, & dans tous les temps je ferai tous mes efforts pour porter avec honneur le beau furnom dont vous me gratifiez.

COMINIUS.

Allons, entrons dans notre tente; avant de nous livrer au repos, il nous faut inftruire Rome de nos fuccès. Vous, Lartius, retournez à Corioles; & envoyez-nous à Rome le Citoyen le plus propre à recevoir le traité, qui convient aux intérêts des vainqueurs & des vaincus.

LARTIUS.

Je vais le faire, Seigneur.

MARCIUS.

La fortune commence à fe jouer de moi : moi, qui viens tout-à-l'heure de refufer les plus magni-

fiques préſens, je me vois obligé de demander une grace à mon Général.

COMINIUS.

Elle vous eſt accordée. Quelle eſt-elle?

MARCIUS.

J'ai paſſé quelque temps ici dans Corioles, chez un pauvre Citoyen qui m'a traité en ami. Il a pouſſé dans le combat un cri vers moi : je l'ai vu faire priſonnier. Mais alors Aufidius attachoit mes regards, & la fureur a étouffé la pitié. Je vous demande la liberté de mon malheureux hôte.

COMINIUS.

O requête digne de Marcius! Fût-il le meurtrier de mon fils, il ſera libre comme l'air. Titus, rendez-le à ſon libérateur.

LARTIUS.

Son nom, Marcius?

MARCIUS.

Par Jupiter! je l'ai oublié. — Je ſuccombe de fatigue; & ma mémoire en eſt troublée : n'avez-vous point de vin ici?

COMINIUS.

Entrons dans nos tentes : le ſang ſe fige ſur votre

visage; il est temps que vous preniez soin de vos blessures : allons.

SCÈNE XIII.

Le camp des Volsques.

Bruit d'instrumens militaires : TULLUS AUFIDIUS *paroît tout sanglant, avec deux ou trois* OFFICIERS.

AUFIDIUS.

La Ville est prise.

UN OFFICIER.

Elle sera rendue à des conditions recevables.

AUFIDIUS.

Des conditions ? Je voudrois être Romain.... car étant Volsque, je ne puis me montrer tel que je suis. Des conditions ! Eh ! y a-t-il des conditions honnêtes dans un traité pour le parti, qui est à la merci du vainqueur ? — (*Avec transport.*) Marcius, cinq fois j'ai combattu contre toi, & cinq fois tu m'as vaincu ; & tu me vaincrois toujours, je crois, quand nos combats se renouvelleroient aussi souvent que nos repas ! Mais, j'en jure par les élémens, si je me rencontre

encore une fois avec lui face à face, il ſera mon maître, ou je ſerai le ſien. Mon émulation renonce à l'honneur dont elle s'eſt piquée juſqu'ici; &, au lieu d'eſpérer, comme j'ai fait, de le terraſſer, en luttant en brave & fer contre fer, je lui tendrai quelque piège: il faut qu'il ſuccombe ou ſous ma fureur, ou ſous mon adreſſe.

L'OFFICIER.

C'eſt un démon!

AUFIDIUS.

Il a plus d'audace, mais moins de ruſe. Ma valeur, empoiſonnée par les affronts qu'elle a reçus de lui, abjure ſa noble & pure délicateſſe (3). Endormi dans l'enceinte d'un Temple, nud & déſarmé, ſain ou malade, dans le ſanctuaire des Dieux, dans le Capitole même, au milieu des prières des Prêtres, au moment même du Sacrifice, tous ces obſtacles n'arrêteront pas ma fureur; & ma haine pour Marcius foulera les coutumes les plus ſacrées, & les priviléges les plus reſpectés. Par-tout où je le trouverai, dans mes propres foyers, dans les bras de mon frère, là, violant les loix de l'hoſpitalité, je veux plonger & replonger à loiſir dans ſon cœur ma main enſanglantée. — Vous, allez à la Ville; voyez comment les Romains y commandent, quels ôtages ils ont demandés pour Rome.

L'OFFICIER.

N'y viendrez-vous pas vous-même?

AUFIDIUS.

On m'attend au bosquet de Cyprès, au midi des moulins de la Ville. Je vous prie, revenez m'apprendre en ce lieu quel cours suit la fortune, afin que je règle ma marche sur celle des événemens.

L'OFFICIER.

J'exécuterai vos ordres, Seigneur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Ville de Rome.

MENENIUS, SICINIUS & BRUTUS.

MENENIUS.

L'AUGURE m'a dit que, nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS.

Bonnes, ou mauvaises?

MENENIUS.

Peu favorables aux vœux du Peuple; car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS.

La Nature enseigne aux animaux mêmes à distinguer leurs amis.

MENENIUS.

Quel est, je vous prie, l'animal que le loup aime?

SICINIUS.

L'agneau.

MENENIUS.

Oui, pour le dévorer, comme vos Plébéiens, toujours affamés, voudroient dévorer le noble Marcius.

BRUTUS.

Marcius, un agneau? ſoit : mais qui a le cri féroce de l'ours.

MENENIUS.

Marcius, un ours? ſoit : mais qui vit & ſe conduit comme un agneau. Vous avez tous deux l'expérience de la vieilleſſe; répondez à une queſtion.

TOUS DEUX.

Voyons cette queſtion.

MENENIUS.

De quels vices offre-t-il une tache légère, & qu'on ne trouve pas en vous dans toute ſa noirceur?

BRUTUS.

Des taches légères? Oh! il eſt richement pourvu de tous les vices.

SICINIUS.

D'orgueil ſur-tout.

BRUTUS.

Son arrogance extrême ſurpaſſe tous ſes autres défauts.

MENENIUS.

Voilà qui eſt étrange ! Et vous, ſavez-vous tout le mal qu'on dit de vous deux dans la Ville? Je ſais ce que j'en dois penſer, moi : mais vous, le ſavez-vous?

BRUTUS.

Comment, quel mal peut-on dire de nous?

MENENIUS.

Puiſque vous parlez d'orgueil, m'écouterez-vous ſans humeur?

TOUS DEUX.

Oui : allons, voyons.

MENENIUS.

Au reſte, peu m'importe votre promeſſe ; car à la plus légère occaſion, toute votre patience vous échappe. — Suivez ſans frein votre penchant naturel, & prenez de l'humeur tant qu'il vous plaira, ſi c'eſt un plaiſir pour vous que de vous fâcher. Vous reprochez à Marcius de l'orgueil?

BRUTUS.

Nous ne ſommes pas ſeuls à lui faire ce reproche.

MENENIUS.

Oh! Je ſais que vous faites très-peu de choſes ſeuls. Vous avez abondance de ſecours : autrement vos actions ſeroient vraiment uniques, & ne reſſembleroient à rien. Vos talents ſont trop foibles & trop meſquins, pour faire beaucoup ſeuls. — Vous parlez d'orgueil? Ah! ſi vous pouviez tourner les yeux & vous voir parderrière ; ſi vous pouviez faire de votre perſonne & de votre ame une exacte revue ; ſi vous le pouviez....

BRUTUS.

Hé bien! qu'arriveroit-il?

MENENIUS.

Alors vous verriez deux Magiſtrats ſans mérite ; plus orgueilleux, plus violens, plus entêtés, plus inſenſés que jamais n'en ait eu Rome.

SICINIUS.

Menenius, on vous connoît bien auſſi.

MENENIUS.

On me connoît pour un Patricien d'humeur joviale; qui ne hait pas une bouteille d'excellent vin, ſans mélange d'une ſeule goutte du Tibre; qui a, dit-on, le défaut d'accueillir trop favorablement les premières plaintes du Peuple, de ſe laiſſer émouvoir

à ſon plus léger murmure, & de prendre feu pour lui. On peut dire encore, qu'il m'arrive plus ſouvent de voir la croupe noire de la Nuit que le front riant de l'Aurore. Mais tout ce que je penſe, je le dis; & toute ma méchanceté s'exhale en paroles. Lorſque je rencontre deux Hommes d'Etat tels que vous, il m'eſt impoſſible de les appeller des Lycurgues. Si votre entretien me choque, ſi la liqueur que vous me verſez m'affecte déſagréablement le palais, mon dégoût & mon humeur éclatent ſur mon viſage. Auguſtes Tribuns, je ne ſaurois applaudir à vos diſcours, quand je vois qu'un âne, doué de la parole, auroit le plus ſouvent parlé comme vous; & quoique je ſupporte ceux qui diſent que vous êtes de graves perſonnages dignes de nos reſpects, je ne peux m'empêcher de donner un démenti au flatteur qui oſera vous dire, que vous avez une phyſionomie heureuſe. Si c'eſt-là ce que vous voyez à l'inſpection de mon individu, s'enſuit-il qu'on me connoiſſe bien auſſi? Tribuns aveugles dans vos obſervations malignes, quels défauts avez-vous découverts dans un tel caractère? Vous dites qu'*on me connoît bien auſſi?*

BRUTUS.

Allez, allez : nous vous connoiſſons de reſte.

MENENIUS.

Non, vous ne me connoiſſez pas : vous ne vous

connoissez pas vous-mêmes, vous ne connoissez rien. Votre ambition est avide des saluts & des génuflexions d'une populace indigente : vous perdez la plus précieuse partie du jour à entendre le plaidoyer d'une Marchande de citrons avec un Marchand d'allumettes, & vous remettez à une seconde audience la décision de ce procès important. Quand vous êtes sur votre Tribunal, Juges entre deux Parties, si par malheur un léger sentiment de colique vient à vous pincer, vos visages deviennent de vrais masques, vous voilà hors de vous ; & perdant toute patience, vous renvoyez les deux Plaideurs plus acharnés l'un contre l'autre, & la cause plus embrouillée; & pour toute décision de votre belle justice, vous les traitez tous deux de fripons. Vous êtes un étrange couple !

BRUTUS.

Allez, allez; on sait que vous dites plus de bons mots à table, que vous n'ouvrez d'avis utiles au Capitole.

MENENIUS.

Nos Prêtres, les Ministres de la Religion même, perdroient leur gravité devant des objets aussi ridicules que vous ; votre meilleur raisonnement ne vaut pas un poil de votre barbe, qui toute entière ne vaut pas le crin de nos coussins, & la bourre de

nos ſelles : & vous oſez dire que Marcius a de l'orgueil! Marcius, qu'on dégraderoit, en aſſurant qu'il vaut tous vos ancêtres enſemble depuis Deucalion. Les plus illuſtres d'entr'eux ne vous ont tranſmis peut-être, avec leur profeſſion, qu'une infamie (4) héréditaire. Bon ſoir, auguſtes Tribuns; une converſation plus longue avec vous gâteroit ma raiſon. Aveugles chefs d'un vil troupeau de Plébéïens, vous me permettrez de prendre congé de vous (5).

(*Brutus & Sicinius ſe tiennent à l'écart*).

SCÈNE II.

Dans le moment où MENENIUS *va ſortir*, VOLUMNIE, VIRGILIE *&* VALERIE *paroiſſent.*

MENENIUS.

Vous en ce lieu, belles & nobles Dames? Oui, Diane, deſcendue ſur la terre, n'y brilleroit pas de plus d'attraits & de majeſté : Et que cherchent vos pas & vos regards empreſſés?

VOLUMNIE.

Vénérable Menenius, mon fils Marcius approche: par Junon, ne nous retardez pas.

MENENIUS.

Ah! Marcius revient dans sa Patrie?

VOLUMNIE.

Oui, noble Menenius, & avec le gage du succès le plus éclatant.

MENENIUS.

Tu recevras, ô Jupiter! ma coupe de vin sur tes Autels : & reçois déja mes actions de graces. Oh! Marcius revient dans sa Patrie?

VOLUMNIE & VIRGILIE.

Oui, rien de plus vrai.

VOLUMNIE.

Voyez : cette lettre est de sa main. Le Sénat en a reçu une autre, sa femme une autre, & il y en a une pour vous, je crois, à la maison.

MENENIUS.

Oh! je vais donner ce soir des fêtes à ébranler les voûtes : une lettre pour moi!

VIRGILIE.

Oui sûrement, il y a une lettre pour vous : je l'ai vue.

MENENIUS.

Elle m'aſſûre ſept ans de ſanté. Pendant ſept ans je me moquerai du Médecin. Le plus fameux aphorîſme de Galien n'eſt que charlataniſme en comparaiſon de cette lettre ſalutaire, & je n'en fais pas plus de cas que des recettes d'un Empyrique. — N'eſt-il point bleſſé? Il n'a pas coutume de revenir ſans bleſſures.

VIRGILIE, *avec émotion.*

Oh! Non, non, non!

VOLUMNIE.

Oh! il eſt bleſſé : moi, j'en rends graces aux Dieux.

MENENIUS.

Et moi auſſi, pourvu qu'il ne le ſoit pas dangereuſement. Les bleſſures ſont la parure qui lui ſied. Apporte-t-il dans ſes mains le gage d'une nouvelle victoire?

VOLUMNIE.

Il eſt ſur ſon front. Voilà la troiſième fois, Menenius, que mon fils revient couronné de la guirlande de chêne (6).

MENENIUS.

A-t-il ſévèrement châtié Aufidius?

VOLUMNIE.

Titus Lartius écrit qu'ils ont combattu l'un contre l'autre; mais qu'Aufidius a pris la fuite.

MENENIUS.

Oh! il étoit temps, je le lui garantis: s'il eût résisté encore, je n'aurois pas voulu être traité comme lui pour tous les trésors de Corioles. — Le Sénat est-il informé de la nouvelle?

VOLUMNIE *à Virgilie & Valerie.*

Allons, chères Dames. (*A Menenius.*) — Oui, oui, le Sénat a reçu des lettres du Général, où il donne à mon fils toute la gloire de cette guerre. Il a, dans cette action, surpassé de moitié l'honneur de ses premiers exploits.

VALERIE.

Il est vrai qu'on raconte de lui des prodiges.

MENENIUS.

Oui, des prodiges; & c'est moi qui vous l'assure: tout ce qu'on raconte, il l'a fait.

VIRGILIE.

Que les Dieux nous en confirment la vérité!

VOLUMNIE.

La vérité? Comment, en doutez-vous?

MENENIUS.

La vérité ? je vous le jure, moi; tous ces prodiges ſont vrais. — Où eſt-il bleſſé? — Marcius revient dans ſa Patrie! (*Aux Tribuns.*) Que les Dieux conſervent vos auguſtes Perſonnes! Il a de nouveaux ſujets d'avoir de l'orgueil. — Où eſt-il bleſſé?

VOLUMNIE.

A l'épaule & au bras gauche. — Là reſteront de larges cicatrices qu'il pourra montrer au Peuple, quand il demandera la place qui lui eſt due. — Lorſqu'il chaſſa Tarquin, il reçut ſept bleſſures.

MENENIUS.

Il en a une ſur le col, & une autre dans la cuiſſe: je lui en connois neuf.

VOLUMNIE.

Avant cette dernière expédition, il avoit déja reçû ving-cinq bleſſures.

MENENIUS.

Il en a donc maintenant vingt-ſept, & chaque

E 4

bleſſure fut le tombeau d'un ennemi. Entendez-vous les trompettes?

(Acclamations & fanfares).

VOLUMNIE.

Voilà les avant-coureurs de Marcius : il fait marcher devant lui le bruit de la victoire, & derrière lui, il laiſſe les pleurs. La mort, ce ſombre fantôme, eſt aſſiſe ſur ſon bras vigoureux : ce bras ſe lève, retombe, & les ennemis de Rome expirent.

SCÈNE III.

Au ſon des trompettes paroiſſent le Général COMINIUS & TITUS LARTIUS; CORIOLAN *eſt au milieu d'eux, le front ceint d'une couronne de chêne; les Chefs de l'armée & les Soldats le ſuivent : un* HÉRAULT *le précède.*

LE HÉRAULT.

Apprends, ô Rome! que Marcius a combattu ſeul contre une Ville entière, enfermé dans les murs

de Corioles, & qu'avec la gloire, il y a gagné un ſurnom ajouté au nom de Caïus Marcius. Entrez en triomphe dans Rome, illuſtre Coriolan !

(*Toutes les voix & tous les inſtrumens applaudiſſent*).

TOUS ENSEMBLE.

Entrez en triomphe dans Rome, illuſtre Coriolan !

CORIOLAN.

Aſſez de louanges. Ces cris affligent mon cœur; je vous prie, ceſſez.

COMINIUS.

Voyez votre mère.

CORIOLAN *à ſa mère.*

Oh! je le ſais, vous avez imploré tous les Dieux pour la proſpérité de mes armes.

(*Il ſe met à genoux*).

VOLUMNIE.

Oui, mon brave Soldat, lève-toi; lève-toi; mon cher Marcius, mon vaillant Caïus, & encore un ſurnom nouveau qui comble l'honneur de tes exploits! Oui, *Coriolan* : n'eſt-ce pas le nom qu'il faut que je te donne? Mais vois ton épouſe.

CORIOLAN.

O toi, avec ton (†) ſilence plein de graces.... chère épouſe! ſalut! (*Virgilie pleure de joie.*) Quoi! aurois-tu donc ri, ſi tu m'avois vu rapporté dans un cercueil, toi qui pleures à mon triomphe. Ah! ma chère, ces yeux en larmes ſont pour les veuves de Corioles, & les mères qui ont perdu leurs enfans.....

MENENIUS.

Ami, que les Dieux te couronnent!

CORIOLAN.

Ah! vous vivez encore? (*A Valerie.*) Aimable Dame, pardonnez.

VOLUMNIE, *les ſaluant tous l'un après l'autre.*

Je ne ſais de quel côté me tourner. — O mon fils! ſois le bien venu dans ta Patrie; & vous auſſi, Général: ſoyez tous les bien venus.

MENENIUS.

Mille & mille ſaluts d'allégreſſe! Je ſuis prêt à pleurer & à rire. Auſſi mon cœur eſt tout-à-la-fois léger & gai, ſerré & plein. — O ami, vois ma

(†) Mon gracieux ſilence.

joie. Malédiction irrévocable, sur le cœur de celui qui n'est pas joyeux de te voir! Vous êtes trois que Rome doit adorer : mais j'en atteste tous les yeux, nous avons ici quelques vieux troncs dégénérés ; rien ne peut corriger leur nature sauvage, & ils ne porteront jamais que des fruits amers pour vous. N'importe : gloire à vous, braves Généraux. Une ortie ne sera jamais qu'une ortie, & les fautes des fols seront toujours folie.

COMINIUS.

Toujours sententieux.

CORIOLAN.

Toujours Menenius, toujours le même.

LE HÉRAULT.

Faites place : avancez.

CORIOLAN, *à sa mère & à sa femme.*

Donnez-moi votre main, & vous la vôtre. Avant que je puisse me dérober à cet éclat importun, & me sauver dans l'ombre de nos foyers, mon devoir m'oblige à visiter nos bons Patriciens, de qui j'ai reçu mille félicitations, accompagnées d'une foule d'honneurs.

VOLUMNIE.

J'ai assez vécu pour voir mes vœux accomplis,

& réalifer les fonges brillans que j'avois formés dans mon imagination. Une feule chofe manque à mes défirs, & je ne doute pas que Rome ne te l'accorde.

CORIOLAN.

Sachez, ô tendre mère, que j'aime mieux obéir aux Romains, & les fervir à mon gré, que de leur commander felon leur goût.

COMINIUS.

Allons au Capitole.

(*Acclamations, bruit de cors; ils fortent en pompe comme ils font entrés*).

SCÈNE IV.

BRUTUS & SICINIUS *s'avancent.*

BRUTUS.

SON nom eft dans toutes les bouches; les vieillards, pour le voir, empruntent les yeux de l'art; la nourrice babillarde, toute occupée de jafer de lui, n'entend plus les cris défefpérés de fon nourriffon; la plus mauffade cuifinière fonge à fa parure, arrange fon plus beau mouchoir fur fa gorge enfumée, & court gravir fur les murs pour le regarder.

On se presse sur les échoppes, dans les boutiques, aux fenêtres; les toîts sont couverts de Peuple, & chargés d'une foule variée de Spectateurs de toutes classes, qui n'ont qu'un objet, voir Marcius. Les Prêtres Solitaires de Jupiter même ont quitté leur retraite; &, confondus avec la multitude, ils s'agitent, & pressent pour gagner une place commode. Les Dames exposent les lys & les roses de leurs joues délicates, & livrent nuds les charmes de leur visage aux brûlans baisers du Dieu du jour, qui flétrit & dévore leurs graces. C'est un bruit, un tumulte autour de lui! On diroit qu'un Dieu semble recelé dans sa personne, & répande sur ses traits & dans sa démarche la majesté d'un Immortel!

SICINIUS.

Je vous le garantis Consul dans l'instant même.

BRUTUS.

Notre puissance, en ce cas, tant que durera son autorité, peut se reposer à loisir.

SICINIUS.

Il ne connoîtra jamais, dans les honneurs, cette modération qui fait le terme d'où il faut partir, & celui où il faut s'arrêter : il perdra tout ce qu'il a gagné.

BRUTUS.

C'eſt-là l'eſpérance qui nous conſole.

SICINIUS.

N'en doutez pas. Le Peuple, dont nous ſommes l'appui, toujours plein d'inconſtance & de malice, oubliera, à la plus légère occaſion, tous les nouveaux honneurs qu'on lui rend aujourd'hui; &, lui-même, il s'en dépouillera; je n'en doute pas plus que de ſon orgueil .... qui s'en fera gloire.

BRUTUS.

Je l'ai entendu jurer, que s'il briguoit le Conſulat; jamais il ne conſentiroit à paroître dans la place publique couvert de l'humble manteau des Candidats; qu'il dédaigneroit l'uſage de montrer aux Plébéïens ſes bleſſures, pour mendier (diſoit-il) les ſuffrages de leurs voix empeſtées.

SICINIUS.

C'eſt la vérité.

BRUTUS.

Ce ſont ſes propres termes. Oh! il renoncera plutôt à cette dignité, que de ne la pas devoir uniquement aux ſuffrages des Chevaliers Romains, & aux vœux du Sénat.

SICINIUS.

Qu'il persiste dans cette résolution, qu'il l'exécute; & je n'en désire pas davantage.

BRUTUS.

Il est vraisemblable qu'il le fera.

SICINIUS.

Alors tout ce que nous lui souhaitons, arrivera; sa ruine sera inévitable.

BRUTUS.

Il faut le perdre, ou nous perdons notre autorité. Pour arriver à nos fins, ne nous lassons pas de représenter au Peuple, quelle haine Marcius a toujours nourrie contre lui; comme il a fait tous ses efforts pour appesantir le joug sur lui, pour imposer silence à ses défenseurs, pour le dépouiller de ses plus chers priviléges: quel mépris il a pour leur espèce, à qui il refuse la raison & les facultés humaines; & qui, à ses yeux, ne tient pas un rang plus honorable dans l'univers, que ces chameaux qu'on entraîne à la guerre, qui ne reçoivent leur nourriture que pour porter des fardeaux, & qui sont maltraités de coups, quand ils succombent sous le poids.

SICINIUS.

Ces idées inspirées, comme vous dites, dans une

occasion favorable, lorsque son insolence s'échappera jusqu'à offenser le Peuple, enflammeront le courroux de la multitude, & allumeront un noir incendie qui ternira pour jamais la gloire de Marcius, comme une étincelle qui tombe sur la bruyère. L'occasion ne nous manquera pas, pourvu qu'on l'irrite : le chien, au signe du berger, n'est pas plus prompt à aboyer contre le troupeau.

(*Un* MESSAGER *paroît*).

BRUTUS.

Que venez-nous nous apprendre?

LE MESSAGER.

On désire votre présence au Capitole. On croit que Marcius sera Consul. J'ai vu les muets se presser en foule pour le voir, & les aveugles attentifs à ses paroles. Nos Dames Romaines jettoient leurs gants sur son passage. Nos jeunes Beautés faisoient voler vers lui leurs écharpes & leurs voiles ; les Nobles se prosternoient devant ses pas comme devant la statue de Jupiter, & autour de lui tomboient une nuée de bonnets de Plébéïens! Leurs acclamations perçantes imitent les éclats du tonnerre. Jamais je n'ai rien vu de semblable.

BRUTUS.

Allons au Capitole ; portons-y pour le moment des

des yeux & des oreilles : gardons nos cœurs pour l'événement.

SICINIUS.

Tenez-vous fur vos gardes.

(*Ils fortent*).

SCÈNE V.

La Scène change, & repréfente le Capitole.

Deux OFFICIERS *viennent placer des couffins.*

PREMIER OFFICIER.

HÂTONS-NOUS, allons difpofer les fiéges ; dans un moment ils feront ici. — Combien y a-t-il de Candidats pour le Confulat ?

SECOND OFFICIER.

Trois, dit-on ; mais tout le monde croit que Coriolan doit l'emporter.

PREMIER OFFICIER.

C'eſt un brave Romain : mais il eſt trop vindicatif & trop hautain ; il n'aime pas le petit Peuple.

SECOND OFFICIER.

Certes, nous avons eu pluſieurs grands hommes qui ont flatté le Peuple, & qui jamais ne l'ont aimé; & il y en a beaucoup, que le Peuple aime ſans ſavoir pourquoi. Si le Peuple aime ſans motif, il hait auſſi ſans fondement. Ainſi l'indifférence de Coriolan pour la haine du Peuple & pour ſon amour, eſt la preuve de la connoiſſance qu'il a de ſon vrai caractère; & ſa noble franchiſe ne lui permet pas de diſſimuler ſes ſentimens.

PREMIER OFFICIER.

S'il lui étoit égal d'être aimé, ou non, il devoit demeurer neutre dans ſon indifférence, & ne faire au Peuple ni bien ni mal : mais il cherche la haine des Plébéïens avec plus de zèle qu'ils n'en peuvent avoir à la lui prouver, & il n'oublie rien pour ſe faire connoître en tout leur ennemi déclaré. Or, s'étudier ainſi à attirer ſa haine & ſa diſgrace, c'eſt une conduite auſſi blâmable, que de le flatter pour s'en faire aimer, quand on ne l'aime pas.

SECOND OFFICIER.

Il a bien mérité de ſon Pays, & il ne s'eſt point élevé par les mêmes degrés que tant d'autres qui s'ouvrent un chemin facile aux honneurs, en careſſant le Peuple, & en rampant devant lui : ſtériles Idoles, nourris de ſaluts & de révérences, qui ne firent jamais une action qui méritât l'eſtime & la gloire ! Mais Coriolan a fait croître ſon mérite ſous tous les yeux ; & il a ſi bien gravé ſes actions dans tous les cœurs, qu'un ſilence perfide qui en refuſeroit l'aveu, ſeroit une énorme ingratitude ; un récit infidèle ſeroit une calomnie qui ſe démentiroit elle-même, & attireroit de toutes parts à ſon auteur le reproche & le mépris.

PREMIER OFFICIER.

N'en parlons plus. C'eſt un brave homme. — Retirons-nous ; les voilà.



SCÈNE VI.

Les PATRICIENS, *les* TRIBUNS *du Peuple*; LICTEURS *qui précèdent* CORIOLAN, MENENIUS, *le Conſul* COMINIUS: SICINIUS & BRUTUS *prennent place auprès d'eux.*

MENENIUS.

APRÈS avoir décidé le ſort des Volſques, arrêté d'envoyer vers eux Titus Lartius, il nous reſte, pour objet principal de cette Aſſemblée particulière, à récompenſer les nobles ſervices du Romain qui a ſi vaillamment combattu pour ſon Pays. Qu'il plaiſe donc au grave & reſpectable Sénat de Rome d'ordonner au Conſul ici préſent, notre digne Général dans cette dernière guerre qui a été ſi heureuſe, de nous rapporter quelques-uns de ces prodiges de valeur qu'a faits Caïus Marcius Coriolan. Nous ſommes aſſemblés ici pour le remercier publiquement, & pour ſignaler notre reconnoiſſance par des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Parlez, noble Cominius; ne retranchez rien, ſous

prétexte d'abréger. Faites-nous croire que toutes les richesses de l'Etat ne suffiroient pas sans nos cœurs, pour acquitter notre juste reconnoissance. (*Aux Tribuns.*) Chefs du Peuple, nous vous demandons une attention favorable, & de plus, votre zèle pour l'intérêt de la République : vous le ferez paroître en donnant votre consentement à ce qui se passe ici.

SICINIUS.

Nous nous unissons à vous dans les dispositions d'une heureuse paix. Nos cœurs sont prêts à respecter & à seconder les desseins de cette Assemblée.

BRUTUS.

Et nous nous trouverons heureux de le faire à l'instant même, si Coriolan veut se souvenir de témoigner au Peuple une plus tendre estime, qu'il n'a fait jusqu'à présent.

MENENIUS.

Il n'est plus question de cela; il n'en est plus question. J'aimerois mieux que vous vous fussiez tû. Voulez-vous bien écouter Cominius parler?

BRUTUS.

Très volontiers : mais pourtant mon avis étoit plus raisonnable, que votre refus d'y faire attention.

MENENIUS.

Il aime vos Plébéïens : mais n'exigez pas qu'il s'accouple familièrement avec eux, & qu'oubliant son rang, il descende à leur niveau. Brave Cominius, parlez. (*A Coriolan, qui se lève & veut sortir.*) Non, demeurez à votre place.

PREMIER SENATEUR.

Siégez avec nous, Coriolan, & n'ayez pas honte d'écouter le récit de ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN.

Illustres Sénateurs, pardonnez : j'aimerois mieux avoir à guérir encore mes blessures, que d'entendre répéter comment je les ai reçues.

BRUTUS *à Coriolan.*

Je me flatte que ce n'est pas ce que j'ai dit qui vous fait quitter le siége ?

CORIOLAN.

Non : cependant j'ai souvent fui dans une guerre de mots, moi qui ai toujours été au-devant des coups. Vous ne flattez pas ; ne m'outragez donc pas : pour vos Plébéïens, je les aime, comme je les estime.

MENENIUS.

Je vous prie, encore une fois, reftez.

CORIOLAN.

Je ferois plus volontiers refté à m'épanouir aux rayons du foleil, dans une oifive & molle indolence, tandis qu'on fonneroit l'alarme, que je n'écouterois ici, tranquillement affis, le récit faftueux de mes chétifs exploits. (*Il fort*).

MENENIUS.

Chefs du Peuple, comment ce Héros pourroit-il flatter votre multitude, où l'on ne trouve pas un homme de bien fur mille; lui qui, après avoir expofé fa vie pour l'honneur, refufe de prêter l'oreille au récit de fes propres actions? — Commencez, Cominius.

COMINIUS.

Je manquerai d'haleine; & ce n'eft pas d'une voix foible que l'on doit annoncer les exploits de Coriolan. On convient que la valeur eft la première des vertus, & la plus honorable pour celui qui la poffède. Le monde n'a donc point d'homme qui puiffe foutenir le parallèle avec le Romain dont je parle. A feize ans, lorfque Tarquin fe fit un parti dans Rome, Coriolan Guerrier furpaffa tous les

Romains. Le Dictateur qui commandoit alors, & que ma main avec respect montre présent ici, vit cet Adolescent, aux joues d'une jeune Amazone, chasser devant lui des Vétérans blanchis sous les armes. Debout, au dessus d'un Romain terrassé qu'il couvroit de son corps, il immola, à la vue du Consul, trois adversaires acharnés sur lui. Il attaqua Tarquin même, & le blessa au genou. Dans ce jour fameux, à un âge où il eût pu faire le rôle d'une femme sur nos Théâtres, il se montra le premier des hommes sur le champ de bataille; & le prix de ses exploits fut la couronne de chêne. Ainsi, lancé de l'adolescence dans la carrière de l'homme, le cours de ses exploits s'étendit, comme les flots de la mer; dans le choc de dix sept batailles successives, son épée ravit aux autres & moissonna tous les lauriers. Mais ce qu'il a fait dans cette guerre & dans les murs de Corioles, il faut que je l'avoue; non, je ne puis en parler dignement : seul, il a arrêté les fuyards; & son exemple unique apprit aux lâches à se jouer avec la peur. Comme les vagues passent & se suivent sous un vaisseau voguant à pleines voiles, ainsi les hommes cédoient & tomboient par flots derrière lui. Son glaive, comme la faux de la mort, par-tout où il tomboit, fendoit les corps de la tête aux pieds : il paroissoit dans la mêlée un Dieu de carnage, dont chaque mouvement étoit marqué par les cris des mourans. Seul, il a passé les portes de la

Ville : auſſi-tôt elles ſont devenues les portes de la mort ; & ſon bras inévitable comme la deſtinée, les arroſoit de flots de ſang. Il revient ſeul & ſans ſecours dans la plaine ; & alors, trouvant un renfort de troupes nouvelles, il tomba ſur Corioles comme une planette, & l'écraſa. Ce n'eſt pas tout ; le bruit de nos armes & d'un combat lointain frappe ſon oreille attentive : auſſi-tôt ſon courage redouble ; ſa grande ame ranime ſon corps épuiſé, & l'entraîne : il eſt déja au milieu de nous ; & là il foule aux pieds, dans des flots de ſang, la vie des hommes : c'étoit moins un combat qu'un carnage. En un mot, juſqu'à ce que nous ayions été maîtres de la Campagne & de la Ville, Coriolan ne s'eſt pas arrêté un moment pour reprendre haleine & reſpirer.

MENENIUS.

Brave Héros !

PREMIER SÉNATEUR.

Il ne ſera pas au-deſſous des honneurs ſuprêmes que nous lui préparons.

COMINIUS.

Il a dédaigné les dépouilles des Volſques ; le plus précieux butin a été vu de lui comme la fange de la terre : il déſire moins que ne donneroit l'Avarice

même; il trouve dans ſes actions ſa récompenſe; content d'employer ſa vie....

MENENIUS *l'interrompant.*

En un mot, c'eſt un grand homme. Rappellons-le.

UN SÉNATEUR.

Qu'on rappelle Coriolan.

UN OFFICIER.

Le voici.

MENENIUS *s'adreſſant à Coriolan.*

Coriolan, tout le Sénat eſt ſatisfait de vous nommer Conſul.

CORIOLAN.

Je lui dois pour toujours mes ſervices & ma vie.

MENENIUS.

Il ne reſte plus qu'à parler au Peuple.

CORIOLAN.

Permettez-moi, je vous en conjure, de braver cet uſage : je ne puis me dépouiller de ma robe, m'offrir nud à leur regards, & les conjurer, par mes bleſſures, de m'accorder leurs ſuffrages. Souffrez que je me diſpenſe de cette coutume.

SICINIUS.

Caïus, le Peuple doit avoir ſa voix ; il ne ſouffrira pas qu'on omette un ſeul point de la cérémonie.

MENENIUS.

Ne les irritez point : ſoumettez-vous, je vous prie, à la coutume, & arrivez aux honneurs comme ceux qui vous ont précédé, dans les formes uſitées.

CORIOLAN.

C'eſt un perſonnage que je ne pourrai faire ſans rougir ; & l'on pourroit bien ôter au Peuple un tel ſpectacle.

BRUTUS.

Remarquez-vous ce qu'il dit là ?

CORIOLAN.

Me vanter devant eux ! Dire : Voilà ce que j'ai fait, & cela encore ; leur montrer des cicatrices guéries, que je voudrois tenir cachées : comme ſi je n'avois reçu tant de bleſſures que pour les expoſer à leur haleine infecte, & recueillir le vil ſalaire de leurs ſuffrages !

MENENIUS.

Ne vous arrêtez pas à cela. — Tribuns du Peuple,

nous vous recommandons les intentions du Sénat auprès de lui, & nous souhaitons joie, honneur & prospérité à Coriolan, notre illustre Consul.

(*Acclamations, bruit de cors*).

(*Tous sortent, excepté Sicinius & Brutus*).

BRUTUS.

Vous voyez quelle conduite il veut tenir devant le Peuple.

SICINIUS.

Puissent-ils pénétrer ses pensées! Il leur demandera leurs voix, d'un ton à leur faire sentir qu'il méprise le pouvoir qu'ils ont de lui accorder ce qu'il sollicite.

BRUTUS.

Venez, nous allons les instruire de notre conduite ici : venez à la place publique, où je sais qu'ils nous attendent.

SCÈNE VII.

La Scène change, & représente la place publique.

Sept ou huit CITOYENS *paroissent.*

PREMIER CITOYEN.

En un mot, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

SECOND CITOYEN.

Sans doute; nous avons bien ce pouvoir en nous-mêmes : mais c'est un pouvoir que nous ne sommes pas libres d'exercer; car s'il nous montre ses blessures & nous raconte ses exploits, nous serons forcés de baiser ses cicatrices, & nous leur prêterons une voix qui parlera pour elles. Oui, s'il nous raconte tous ses nobles exploits, nous serons bien forcés de parler aussi de notre reconnoissance, & de nous montrer à lui avec honneur. L'ingratitude est un vice monstrueux; & si le Peuple étoit ingrat, ce seroit alors qu'il seroit vraiment un monstre. Nous sommes les membres du Peuple; nous deviendrions donc des membres monstrueux, & ce seroit notre ouvrage!

PREMIER CITOYEN.

Mais pour avoir de nous-mêmes cette idée, nous pourrions nous en rapporter à lui; car lorſque nous nous ſommes ſoulevés pour le prix du bled, il n'héſita pas à nommer le Peuple, *le monſtre à cent têtes*.

TROISIÈME CITOYEN.

Il n'eſt pas le ſeul qui nous ait appellés de ce nom, non pas parce que les uns ont la chevelure brune, les autres noire, ou parce que ceux-ci ont une tête chevelue, & ceux-là une tête chauve: mais à cauſe de cette grande variété d'eſprits de toutes couleurs qui nous diſtingue. Et en effet, ſi tous nos eſprits ſortoient à la fois de nos cerveaux, on les verroit voler en même temps à l'Eſt, à l'Oueſt, au Nord & au Sud. En partant du même centre, ils arriveroient en ligne droite à tous les points de la circonférence.

SECOND CITOYEN.

Vous le croyez? Quelle route prendroit mon eſprit, à votre avis?

TROISIÈME CITOYEN.

Oh! votre eſprit ne délogeroit pas auſſi promptement qu'un autre, tant il eſt enfoncé & chevillé dans votre groſſe tête: mais ſi une fois il

pouvoit s'en dégager, ſûrement il iroit droit au Sud.

SECOND CITOYEN.

Pourquoi de ce côté-là ?

TROISIÈME CITOYEN.

Pour ſe perdre dans un brouillard, où après s'être évaporé juſqu'aux trois quarts, & fondu dans une épaiſſe roſée, le reſte reviendroit charitablement vous aider à trouver une femme.

SECOND CITOYEN.

Vous avez toujours le mot pour rire : je vous le permets, je vous le permets.

TROISIÈME CITOYEN.

Etes-vous réſolus à donner votre voix? Mais peu importe que tous la donnent; la pluralité décide : pour moi je dis que ſi Coriolan s'humilie devant le Peuple, jamais il n'eut ſon égal en mérite.

(*Coriolan paroît ſous la robe des Candidats, Menenius l'accompagne*).

Le voici vêtu de la robe & de l'humble appareil d'un Candidat; obſervons ſa conduite. Ne nous tenons pas ainſi tous enſemble : mais approchons de l'endroit où il ſe tient debout, un à un, deux à

deux, ou trois à trois : il faut qu'il nous préfente fa requête à chacun en particulier, afin que chacun de nous reçoive un honneur perfonnel, en lui donnant notre voix de notre propre bouche. Suivez-moi donc, & je vous montrerai comment nous devons l'approcher.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, volontiers, volontiers.

MENENIUS.

Ah! Coriolan, vous avez tort : ne favez-vous pas que les plus illuftres Romains ont fait ce que vous faites?

CORIOLAN, *avec l'air du dédain & de la répugnance.*

Aujourd'hui, que faut-il que je dife? Aidez-moi, je vous prie, Menenius. Maudit ufage! Non, je ne pourrai jamais m'humilier jufqu'à dire à un Plébéïen: Voyez mes bleffures ; je les ai reçues au fervice de ma Patrie, tandis que certains Romains de votre claffe rugiffoient de peur, & fuyoient le bruit de nos inftrumens guerriers.

MENENIUS.

Oh! Dieux : ne parlez pas de cela. Il faut les prier de fe fouvenir de vous.

CORIOLAN.

CORIOLAN.

Eux, se souvenir de moi ? Que l'enfer les engloutisse ! Je voudrois qu'ils m'eussent oublié, comme ils oublient les menaces que nos Augures leur répètent en vain de la part des Dieux.

MENENIUS.

Vous gâterez tout. — Je vous laisse. Parlez-leur, je vous prie, avec douceur, comme il convient à votre but; encore une fois, je vous en conjure.

(*Deux Citoyens approchent*).

CORIOLAN.

Dites-leur donc de se décrasser les mains & de se laver le visage. — Ah! j'en vois deux qui s'avancent. — Vous savez pourquoi je suis ici debout, Plébéiens ?

PRÊMIER CITOYEN.

Oui, nous le savons. Dites-nous pourtant ce qui vous y conduit.

CORIOLAN.

Mon mérite.

SECOND CITOYEN.

Votre mérite ?

CORIOLAN.

Oui; & non pas ma volonté.

PREMIER CITOYEN.

Pourquoi pas votre volonté?

CORIOLAN.

Non, ce ne fut jamais ma volonté d'importuner le Pauvre de mes demandes.

PREMIER CITOYEN.

Vous devez penser, que si nous vous accordons quelque chose, c'est dans l'espoir de gagner avec vous.

CORIOLAN.

Fort bien. A quel prix, s'il vous plaît, voulez-vous m'accorder le Consulat?

PREMIER CITOYEN.

A quel prix? Il faut le demander honnêtement.

CORIOLAN.

Hé bien! je le demande honnêtement. Accordez-le moi, je vous prie. J'ai des blessures à faire voir, que je pourrois vous montrer en particulier. Hé bien, vous, donnez-moi votre voix. Que me répondez-vous?

SECOND CITOYEN.

Vous l'aurez, brave Coriolan.

CORIOLAN.

J'y compte. Voilà déja deux excellentes voix! J'ai votre aumône : adieu.

PREMIER CITOYEN.

Cette manière de demander est un peu bisarre.

SECOND CITOYEN, *mécontent.*

Si je ne lui avois pas donné ma voix.... Mais n'importe.

(Ils se retirent).

(Deux autres Citoyens s'avancent).

CORIOLAN.

Je vous prie, s'il dépend de votre suffrage que je devienne Consul.... Vous voyez que j'ai pris le costume ordinaire.

PREMIER CITOYEN.

Vous avez servi noblement votre Patrie, & vous ne l'avez pas servie noblement.

CORIOLAN.

Le mot de cette énigme?

PREMIER CITOYEN.

Vous avez été le fléau de ses ennemis; & aussi le fléau de ses amis. Non, vous n'avez pas aimé le Peuple.

CORIOLAN.

Vous devriez me croire d'autant plus vertueux, que j'ai été moins populaire dans mon amitié pour mon Pays : mais je flatterai le Peuple, puisque vous le voulez ; & que c'est-là le ton qui lui plaît. Oui, je jurerai que je regarde les Plébéïens comme mes frères, pour obtenir d'eux une plus tendre estime ; & puisque, dans la sagesse de leur choix, ils préfèrent un salut du bonnet aux vrais sentimens de mon cœur, je leur donnerai ces signes extérieurs d'amitié qui les gagnent, & je me débarrasserai d'eux par des grimaces ; c'est-à-dire que j'imiterai les mines de certains courtisans du Peuple, & que je lui prodiguerai à souhait toutes ces fausses caresses qui agissent sur lui comme un charme. Allons, votre suffrage, je vous en supplie, pour que je puisse devenir Consul.

SECOND CITOYEN.

Nous espérons trouver en vous notre ami ; &, dans cet espoir, nous vous donnons nos voix de bon cœur.

PREMIER CITOYEN.

Vous avez reçu beaucoup de blessures pour votre Pays.

CORIOLAN.

Il est inutile de vous apprendre, en vous les montrant, ce que vous savez déja. Je m'applaudis beaucoup d'avoir reçu votre suffrage, & je ne veux pas vous importuner plus long-temps.

(Il les quitte).

TOUS DEUX.

Que les Dieux vous comblent de joie! C'est le vœu de notre cœur.

(Ils se retirent).

CORIOLAN.

Combien ces voix me flattent! Il vaudroit mieux mourir, mourir de misère, que de postuler si bassement la récompense due au mérite. Pourquoi suis-je ici couvert de cette robe odieuse, & réduit à mendier la faveur des derniers des hommes, moi qui n'ai nul besoin d'eux? C'est l'usage : tout ce que l'usage veut de nous, nous devons le faire. Laissez la poussière s'accumuler pendant des années, le temps l'affermit & la rend éternelle. L'erreur, atôme dans sa naissance, s'enfle & s'aggrandit comme une énorme montagne, qui domine & étouffe la vérité.

— Plutôt que de faire ainſi le rôle d'un fol, abandonnons la première place & l'honneur ſuprême à qui voudra faire l'inſenſé. Mais je me vois à la moitié de ma tâche : puiſque j'ai tant fait, patience, & achevons le reſte.

(*Trois Citoyens paroiſſent*).

Voici de nouvelles voix. (*Aux Citoyens.*) Donnez-moi votre voix. Pour l'obtenir, j'ai combattu ; j'ai veillé dans les camps : pour l'obtenir, j'ai reçu deux douzaines de bleſſures, & plus. Je me ſuis trouvé en perſonne à dix-huit batailles. Pour vos voix, j'ai fait beaucoup de choſes, de grandes & de médiocres. Donnez-moi votre voix. Je veux tout de bon être Conſul.

PREMIER CITOYEN.

Il a fait noblement tout ce qu'il a fait, & il n'eſt pas d'honnête homme dont il ne doive remporter le ſuffrage.

SECOND CITOYEN.

Qu'il ſoit donc Conſul ; que les Dieux le comblent de joie, & le rendent l'ami du Peuple!

TOUS ENSEMBLE.

C'eſt notre vœu ſincère. Que le Ciel te conſerve, noble Conſul (*Tous ſe retirent*).

CORIOLAN.

O ſuffrages dignes de moi!

(*Menenius reparoît avec Brutus & Sicinius*).

MENENIUS.

Vous avez rempli le temps fixé. Les Tribuns vous aſſurent la voix du Peuple. Il ne vous reſte plus qu'à vous revêtir des marques de votre nouvelle dignité pour retourner au Sénat.

CORIOLAN, *aux Tribuns.*

Tout eſt-il fini?

SICINIUS.

Vous avez ſatisfait à l'uſage. Le Peuple vous reçoit, & il eſt averti de s'aſſembler pour confirmer votre élection.

CORIOLAN.

Où? au Sénat?

SICINIUS.

Là même, Coriolan.

CORIOLAN, *aux Tribuns.*

Puis-je changer de robe?

SICINIUS.

Vous le pouvez.

CORIOLAN.

Je vais le faire ſur le champ, afin que je puiſſe me reconnoître moi-même, avant de me montrer au Sénat.

MENENIUS.

Je vous accompagnerai. (*A Brutus.*) Venez-vous au Sénat?

BRUTUS.

Nous demeurons ici pour aſſembler le Peuple.

SICINIUS.

Salut à tous les deux.

(*Coriolan ſort avec Menenius*).

SCÈNE VIII.

BRUTUS & SICINIUS.

SICINIUS.

Il tient le Conſulat maintenant; & ſi j'en juge par ſes yeux, il triomphe dans le fond de ſon cœur.

BRUTUS.

L'orgueil de ſon ame éclatoit ſous les humbles vêtemens d'un Candidat. — Voulez-vous congédier le Peuple ?

(*Une foule de Plébéiens*).

SICINIUS.

Hé bien, mes amis, vous avez donc choiſi cet homme ?

PREMIER CITOYEN.

Il a nos voix, Seigneur.

BRUTUS.

Nous prions les Dieux qu'il mérite votre amour.

SECOND CITOYEN.

Je le ſouhaite, Tribun : mais ſi mes petites remarques étoient dignes d'attention, je dirois qu'il a paru ſe mocquer de nous, quand il nous a demandé nos voix.

TROISIÈME CITOYEN.

Rien n'eſt plus ſûr : il nous a inſultés par ſes faux hommages.

PREMIER CITOYEN.

Non : c'eſt ſon air & ſon ton. Il ne s'eſt pas mocqué de nous.

SECOND CITOYEN.

Pas un de nous, excepté vous, qui ne diſe qu'il nous traite avec mépris. Il devoit nous montrer, comme preuves de ſon mérite, les bleſſures qu'il a reçues pour ſon pays.

SICINIUS.

Il les a montrées, ſans doute?

TOUS ENSEMBLE.

Non : perſonne ne les a vues. Il a bien dit, qu'il avoit des bleſſures qu'il pourroit montrer en particulier; & dans une poſture nonchalante & dédaigneuſe, & faiſant de la main un geſte, il ajoutoit: « Tout de bon, je veux être Conſul : mais, d'après une vieille coutume, je ne puis l'être que par votre ſuffrage. Donnez-moi donc votre voix». Et après que nous l'avons donnée, il étoit ici, je l'ai bien entendu : « Je vous remercie de votre voix, diſoit-il, je vous remercie : elles me flattent infiniment, vos voix ! Vous m'avez donné vos voix; je n'ai plus affaire à vous ». — N'étoit-ce pas là ſe mocquer?

SICINIUS.

Pourquoi donc n'avez-vous pas eu l'eſprit de vous en appercevoir ? Ou, ſi vous vous en êtes apperçus, pourquoi avez-vous eu, comme des enfans, la ſimplicité de lui accorder votre ſuffrage ?

BRUTUS.

Ne pouviez-vous pas lui dire, comme on vous l'avoit recommandé, que lors même qu'il étoit ſans pouvoir, petit ſerviteur de la République, il fut votre ennemi; qu'il déclama toujours contre vos libertés, & attaqua les priviléges que vous avez dans l'Etat; que s'il parvenoit au ſouverain pouvoir dans Rome, s'il reſtoit toujours l'ennemi déclaré du Peuple, votre bonté, en lui donnant vos voix, vous deviendroit fatale à vous-mêmes? Au moins vous deviez lui dire, que ſi ſes grandes actions le rendoient digne de la place qu'il demandoit, ſon bon naturel devoit auſſi lui apprendre à eſtimer vos voix ce qu'elles valent; à faire ſuccéder à ſa haine injuſte contre vous, un véritable amour, en ſe montrant votre zélé protecteur.

SICINIUS.

Si vous aviez parlé de la ſorte, & ſuivi nos conſeils, vous auriez ſondé ſon ame, & mis ſes ſentimens à l'épreuve; & vous lui auriez arraché des promeſſes avantageuſes, qu'il eût été forcé de tenir

dans l'occaſion : ou bien, vos procédés auroient irrité cette fierté naturelle, cette violence que rien ne peut modérer ni contraindre; il ſeroit devenu furieux, & ſa rage vous auroit ſervi de prétexte pour paſſer ſans l'élire.

BRUTUS.

Avez-vous remarqué, avec quelle indifférence & quel mépris il ſollicitoit votre faveur, au moment même où il en avoit beſoin? Et penſez-vous que ce mépris ne vous accablera pas, dès que votre ennemi aura le pouvoir de vous écraſer? Pourquoi n'êtes-vous qu'un corps ſans ame? Ou pourquoi avez-vous une voix, ſi elle ne vous ſert que pour contrarier la raiſon qui devroit vous guider?

SICINIUS.

N'avez-vous pas refuſé juſqu'à préſent votre ſuffrage à plus d'un Candidat qui l'a ſollicité? Et aujourd'hui vous l'accordez à un homme qui, au lieu de le demander, ne fait que ſe mocquer de vous!

TROISIÈME CITOYEN.

Notre choix n'eſt pas confirmé; nous pouvons le révoquer encore.

SECOND CITOYEN.

Et nous le révoquerons : j'ai cinq cent voix d'accord avec la mienne.

PREMIER CITOYEN.

Moi j'en ai mille, & des amis encore pour les ſoutenir, & pour réparer leur ſottiſe.

BRUTUS.

Allez à l'inſtant leur dire, qu'on a choiſi un Conſul qui les dépouillera de leurs libertés, & ne leur laiſſera pas plus de voix qu'à des chiens, qui ſont le plus ſouvent battus pour faire entendre leurs voix, quoiqu'on ne les garde que pour cela.

SICINIUS.

Aſſemblez-les: &, ſur un examen plus réfléchi, révoquez tous votre aveugle choix. Peignez vivement ſon orgueil, & n'oubliez pas de parler de ſa haine invétérée contre vous, du dédain avec lequel il s'eſt montré ſous l'habit de Suppliant, & des railleries indécentes qu'il a mêlées à ſa requête. Dites, que votre amour ne s'attachant qu'à ſes ſervices, a diſtrait votre attention de ſa conduite actuelle, dont le ridicule & la biſarrerie ſont un effet de la haine qu'il vous porte depuis ſi long-temps.

BRUTUS.

Rejettez même cette faute ſur nous; ſur vos Tribuns; plaignez-vous du ſilence de notre autorité, qui n'a mis aucune oppoſition, & vous a comme forcés de faire tomber votre choix ſur ſa perſonne,

SICINIUS.

Dites, que vous avez plutôt ſuivi notre volonté que votre propre inclination; que l'eſprit préoccupé d'une néceſſité qui vous a paru votre devoir, vous n'avez pas écouté votre penchant, & que vous avez lâché votre ſuffrage à contre-cœur. Rejettez toute la faute ſur nous.

BRUTUS.

Oui : ne nous épargnez pas. Dites que, malgré votre répugnance, nous vous avons étourdis de ſon panégyrique, en faiſant valoir les ſervices qu'il a rendus ſi jeune à ſa Patrie, & qu'il lui a continués ſi long-temps; en vous repréſentant la nobleſſe de ſon origine, qui tient à l'illuſtre Maiſon des Marcius, de laquelle eſt ſorti cet Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui, après Hoſtilius, régna dans Rome; & à ces fameux Publius & Quintus, à qui nous ſommes redevables du plus ſuperbe & du plus utile de nos aqueducs; & à ce Cenſorinus, ſi chéri du Peuple, ainſi nommé, parce qu'il fut deux fois Cenſeur, un des plus vénérables ancêtres de Coriolan (†).

SICINIUS.

Né de tels aïeux, ſoutenu par un mérite perſon-

(†) Shakeſpéare confond ici & les ancêtres & les deſcendans de Coriolan, ſans égard à l'anachroniſme.

nel digne des premières places, voilà l'homme que nous avons dû recommander à votre reconnoiſſance: mais en comparant ſa conduite préſente avec ſa conduite paſſée, vous avez trouvé en lui votre ennemi dans tous les temps, & vous révoquez vos ſuffrages ſurpris.

BRUTUS.

Dites ſur-tout, & ne vous laſſez pas de le répéter, que vous ne lui euſſiez jamais accordé vos voix ſans notre inſtigation. Auſſi-tôt que votre nombre ſera complet, allez au Capitole.

TOUS ENSEMBLE.

Nous n'y manquerons pas. Preſque tous ſe repentent de leur choix.

(*Les Plébéiens ſe retirent*).

BRUTUS.

Laiſſons-les faire. Il vaut mieux abandonner cette émeute au haſard des ſuites qu'elle peut amener, que d'attendre un moment ſûr pour en exciter une plus grande. Si, conſervant ſon caractère, il entre en fureur en voyant leur refus, obſervons-le tous deux, & répondons-lui de manière à tirer avantage de ſon dépit.

SICINIUS.

Allons au Capitole : nous y ferons avant la foule du Peuple; & ce qu'ils vont faire, aiguillonnés par nous, ne femblera, comme il l'eft en partie, que leur propre ouvrage.

Fin du fecond Acte.



ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Rome.

CORIOLAN, MENENIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS, & *autres Sénateurs.*

(Trompettes).

CORIOLAN.

AUFIDIUS a donc raſſemblé une nouvelle armée?

LARTIUS.

C'eſt la vérité, Seigneur; & voilà ce qui nous a fait hâter notre traité.

CORIOLAN.

Ainſi les Volſques en ſont encore au même point de puiſſance qu'auparavant, tout prêts à faire une incurſion ſur notre territoire, à la première occaſion qui les tentera.

COMINIUS.

Ils ſont épuiſés, Seigneur; & j'ai peine à croire que nous vivions aſſez pour revoir flotter encore leurs drapeaux militaires.

CORIOLAN.

Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS.

Il eſt venu me trouver ſur la foi d'un ſauf-conduit; & il a chargé les Volſques d'imprécations, pour avoir ſi lâchement cédé la Ville : il s'eſt retiré à Antium.

CORIOLAN.

A-t-il parlé de moi?

LARTIUS.

Oui, Seigneur.

CORIOLAN.

Qui? — Qu'a-t-il dit de moi?

LARTIUS.

Il a dit, combien de fois il s'étoit meſuré avec vous, fer contre fer; — qu'il n'étoit point d'objet ſur la terre qu'il haït autant que vous; qu'il aban-

donneroit ſans retour toute ſa fortune, pour être une fois nommé votre vainqueur.

CORIOLAN.

Et il a fixé ſa demeure à Antium?

LARTIUS.

Oui, à Antium.

CORIOLAN.

Mon vœu feroit d'avoir une occaſion d'aller l'y chercher, & me préſenter en face aux efforts de ſa haine. — Vous êtes le bien-venu dans Rome. (*Sicinius & Brutus paroiſſent.*) Voyez : voilà les Tribuns du Peuple, les organes de ce monſtre. Je les mépriſe : ils parent la Populace d'une autorité qu'il eſt impoſſible à la Nobleſſe de ſupporter, ſans s'avilir.

SICINIUS *à Coriolan.*

N'avancez pas plus loin.

CORIOLAN *ſurpris.*

Comment! — Quel ſujet?...

BRUTUS.

Il eſt dangereux pour vous d'avancer. — Arrêtez.

CORIOLAN.

D'où vient ce changement?

MENENIUS.

La cauſe?

COMINIUS.

N'a-t-il pas paſſé par les ſuffrages des Chevaliers & du Peuple?

BRUTUS.

Non, Cominius.

CORIOLAN.

Sont-ce donc des enfans dont j'ai eu la voix?

UN SÉNATEUR.

Tribuns, laiſſez-le paſſer: il va ſe rendre à la place publique.

BRUTUS.

Le Peuple eſt animé contre lui.

SICINIUS.

Arrêtez ici vos pas, ou tout va être en combuſtion.

CORIOLAN.

Voilà donc le troupeau que vous conduiſez? Mérite-t-elle d'avoir une voix dans l'Etat, cette Populace qui la donne & la retire l'inſtant d'après? A quoi bon vos Offices? Vous qui ſervez de bouche

à ce monſtre, que ne réprimez vous ſa dent malfaiſante? N'eſt-ce pas vous qûi avez allumé ſa fureur?

MENENIUS.

Calmez-vous, calmez-vous.

CORIOLAN.

C'eſt un deſſein prémédité, un complot formé; pour matter la Nobleſſe, & contrarier ſes vœux. Souffrez-le, ſi vous le pouvez; & vivez avec une Populace qui ne peut commander, ni ne veut obéir.

BRUTUS.

Ne traitez pas cela de complot. Le Peuple ſe plaint hautement que vous l'avez inſulté: il ſe plaint que dernièrement, lorſqu'on leur a fait une diſtribution gratuite de bled, vous en avez marqué votre mécontentement; que vous avez injurié ceux qui plaidoient la cauſe du Peuple; que vous les avez appellés de lâches complaiſans, des flatteurs, des ennemis de la Nobleſſe.

CORIOLAN.

Ce reproche n'eſt pas nouveau; ils le ſavoient auparavant.

BRUTUS.

Pas tous.

CORIOLAN.

Et vous les en avez inſtruits depuis?

BRUTUS.

Qui, moi, je les en ai inſtruits?

CORIOLAN.

Vous ſeriez bien capable de pareils chef-d'œuvres.

BRUTUS.

Je le ſuis, de réparer par-tout vos bévues.

CORIOLAN.

Hé! pourquoi ſerois-je Conſul? Par ces nuages qui voilent le Ciel, laiſſez-moi le temps de faire autant de mal que vous; & alors prenez-moi pour votre Collègue.

SICINIUS.

Vous laiſſez trop voir ce reſſentiment, qui excite le courroux du Peuple. Si vous êtes jaloux d'arriver au terme où vous aſpirez, il vous faut chercher à rentrer, avec des diſpoſitions plus douces, dans la voie dont vous vous êtes écarté: ou bien, vous n'aurez jamais l'honneur d'être Conſul, ni le Collègue de Brutus dans le Tribunat.

MENENIUS.

Ne nous emportons point.

COMINIUS.

Le Peuple eſt trompé. — Marchons. — Ces obliques détours ſont indignes de Rome; & Coriolan n'a pas mérité cet obſtacle injurieux, dont l'envie veut embarraſſer le chemin ouvert à ſon mérite.

CORIOLAN.

Me parler aujourd'hui de bled? — Oui, ce fut mon propos, & je veux le répéter encore.

MENENIUS.

Pas en ce moment, pas en ce moment.

UN SÉNATEUR.

Non, pas dans ce moment, où les eſprits ſont échauffés.

CORIOLAN.

Dans ce moment même, ſur ma vie, je veux le répéter. — (*Aux Sénateurs.*) Vous, mes nobles amis, j'implore votre pardon. Mais pour cette ignoble & inconſtante multitude, je veux qu'ils me voient en face; ils verront comme je les flatte : je veux qu'étonnés de m'entendre, ils ſe regardent les uns les autres : je répéterai encore, pour les careſſer, que

H 4

nous nourrissons contre le Sénat une semence de révolte, d'insolence & de séditions, que nous avons préparée, cultivée & fécondée nous-mêmes, en mésalliant avec cette vile Populace notre Ordre illustre; nous qui ne manquons ni de mérite ni de pouvoir, excepté de la portion d'autorité dont nous avons fait une aumône à cette indigente canaille.

MENENIUS.

En voilà assez, modérez-vous.

UN SÉNATEUR.

Plus de paroles, nous vous en conjurons.

CORIOLAN.

Comment? — Plus de paroles! — Comme il est vrai que j'ai versé mon sang pour mon Pays, sans jamais craindre aucune force ennemie; tant que je respirerai, ma voix ne cessera de former, d'exhaler des paroles contre ces impuretés populaires & contagieuses, dont nous rougirions d'être atteints, & que pourtant nous prenons tous les moyens de gagner.

BRUTUS.

Vous parlez du Peuple, comme si vous étiez un Dieu fait pour punir, & non pas un mortel qui partage leur foiblesse.

SICINIUS.

Il ſeroit à propos que le Peuple en fût inſtruit.

MENENIUS.

De quoi? de quoi? de ſa colère?

CORIOLAN.

De la colère? Quand je ſerois auſſi calme que le ſommeil dans la nuit profonde, par Jupiter, ce ſeroit encore mon ſentiment.

SICINIUS.

C'eſt un ſentiment qui n'empoiſonnera que le cœur qui l'a conçu : ſa contagion ne s'étendra pas plus loin, j'en réponds.

CORIOLAN.

J'en réponds? Entendez-vous ce Coriphée de la Populace? Remarquez-vous ſon ton abſolu?

COMINIUS.

Oui : on diroit que c'eſt la Loi qui parle.

CORIOLAN.

J'en réponds? — O bons, mais trop imprudens Patriciens; graves & reſpectables, mais inconſidérés

Sénateurs, pourquoi auſſi avez-vous donné à cette Hydre le droit de ſe choiſir un Officier, qui, avec ſon ton déciſif, lui qui n'eſt que la langue & la voix du monſtre, a bien l'audace de dire, qu'il changera le cours de l'autorité, & le détournera de vos domaines pour le faire paſſer dans les ſiens? Si c'eſt lui qui a le pouvoir en main, humiliez donc votre impuiſſance : mais s'il n'en a aucun, réveillez-vous, & renoncez à votre dangereuſe douceur. Si vous avez les lumières & la ſageſſe, n'agiſſez pas comme la foule des inſenſés; ſi vous n'êtes pas plus ſages qu'eux, permettez donc qu'ils viennent dans le Capitole ſiéger auprès de vous. Vous n'êtes que des Plébéiens, s'ils ſont des Sénateurs. Et certes, ils ne ſont pas moins que des Sénateurs, lorſque dans le mélange de leurs ſuffrages & du vôtre, c'eſt leur goût qui décide le choix & la préférence . . . , Eux, choiſir leur Magiſtrat! Et ils choiſiſſent un homme, qui oppoſe ſa voix impérative & l'Arrêt de la Populace, aux déciſions d'un Tribunal plus reſpectable, que n'en ait jamais vu la Grèce ſur le trône des Loix. Par Jupiter! cette ignominie dégrade & avilit les Conſuls; & mon ame ſouffre en ſongeant que, lorſque deux autorités ſe combattent, ſans que ni l'une ni l'autre ſoit ſouveraine, le déſordre ne tarde pas à ſe gliſſer dans l'ouverture que laiſſe leur déſunion, & les renverſe bientôt l'une par l'autre.

COMINIUS.

Sans doute. — Allons à la place publique.

CORIOLAN.

Qui jamais a pu donner le conſeil de diſtribuer gratuitement le bled des magaſins de l'Etat, comme on le pratiqua jadis quelquefois dans la Grèce?...

MENENIUS.

Allons, allons, ne parlons plus de cet article.

CORIOLAN *continuant.*

Quoiqu'en Grèce le Peuple eût dans ſes mains un pouvoir plus abſolu, je ſoutiens que c'eſt nourrir la révolte, & ſapper les fondemens de l'Etat.

BRUTUS.

Pourquoi le Peuple donneroit-il ſon ſuffrage à un homme qui parle de lui ſur ce ton?

CORIOLAN.

Moi, je donnerai mes raiſons, qui valent mieux que ſon ſuffrage? Ils ſavent bien que cette diſtribution de bled n'étoit pas une récompenſe; ils ſont bien convaincus qu'ils n'ont fait aucun ſervice qui la méritât. Claſſés pour la guerre, dans une criſe où l'Etat

étoit attaqué dans les sources de sa vie, ils ne vouloient pas seulement passer les portes de la Ville. Pareil service ne méritoit pas une distribution gratuite de bled. Dans le camp, leurs mutineries & leurs révoltes, où leur valeur s'est en effet signalée, ne parloient pas en leur faveur. Les accusations qu'ils ont si fréquemment élevées contre le Sénat, dénuées de toute raison, n'étoient pas faites pour donner l'être à ce don si généreux. Et voyez, quel en est le retour? Comment cette vorace multitude prendra-t-elle cette gracieuseté du Sénat? Lisez dans leurs actions ce qu'il est vraisemblable qu'ils disent: *Nous l'avons demandé; nous sommes de l'ordre le plus nombreux, & c'est par crainte qu'ils nous ont accordé notre requête.* — C'est ainsi que nous avilissons l'honneur de notre rang, & que nous enhardissons la canaille à traiter de crainte notre tendre indulgence pour elle; & dans peu de temps cette conduite brisera les barrières du Sénat, & en ouvrira l'entrée à de vils corbeaux, qui viendront y donner la chasse aux aigles.

MENENIUS.

Allons, en voilà assez de dit.

BRUTUS.

Oui, assez, & beaucoup trop.

CORIOLAN.

Non, je n'ai pas tout dit : j'ajouterai encore une vérité qu'on peut garantir par ferment. — Que les Puiſſances divines & humaines ſcellent & ratifient la concluſion par où je vais finir ! — Cette double autorité, où un parti mépriſe l'autre & avec raiſon, où l'autre inſulte ſans raiſon ; où la Nobleſſe, les titres, la ſageſſe, ne peuvent rien terminer que d'après le *oui* ou le *non* d'une ignorante & aveugle multitude; il en doit réſulter l'omiſſion de mille opérations importantes & néceſſaires, & bientôt une négligence & une inſtabilité funeſtes. De cette contradiction à tout propos, il en arrive que rien ne ſe fait à propos. Je vous conjure donc, vous qui avez plus d'intrépidité que de prudence, qui aimez les conſtitutions fondamentales de l'Etat, bien plus que vous ne ſoupçonnez le danger d'une révolution qui les change ; vous qui préférez une vie honorable à une longue vie, & qui êtes d'avis de relever, par un remède haſardeux, un corps chancelant, dont, ſans cette reſſource, la mort eſt inévitable ; arrachez donc au monſtre ſa langue malfaiſante : qu'ils ne ſavourent plus une douceur qu'ils changent en venin. Votre aviliſſante foibleſſe trouble le cours & détruit la ſageſſe du Gouvernement ; elle prive l'Etat de cette unité, de cette perfection de mouvement néceſſaire à ſon activité & à ſa ſplendeur. Vous n'avez pas le

pouvoir de faire le bien qui convient, à cause du mal qui le traverse & le combat.

BRUTUS.

Il en a dit assez.

SICINIUS.

Il a parlé comme un traître; & il subira le jugement des traîtres.

CORIOLAN.

Misérable! que le dépit t'accable & te tue! Qu'a besoin le Peuple de ces plats Tribuns? C'est sur eux qu'il s'appuie, pour manquer d'obéissance au plus auguste Tribunal de l'Etat. Ils furent choisis dans une révolte, dans une crise, où la nécessité, & non pas la justice, fit la loi. Que dans une circonstance plus heureuse, ce qui est juste redevienne la loi, & renverse leur puissance dans la poussière.

BRUTUS.

Trahison manifeste!

SICINIUS.

Cet homme Consul? Non.

BRUTUS *appellant les Ediles.*

Ediles! allons, qu'on le saisisse.

(*Les Ediles paroissent*).

SICINIUS.

Allez, affemblez le Peuple, au nom duquel je l'attaque, comme un traître novateur, un ennemi du bien public. (*A Coriolan.*) Obéis, je te fomme au nom du Peuple; & prépare-toi à répondre.

(*Il faifit lui-même Coriolan*).

CORIOLAN *le repouffant.*

Loin de moi, vieux Satyre.

TOUS LES SÉNATEURS.

Nous fommes tous fa caution.

COMINIUS *au Tribun.*

Vieillard, ôte tes mains.

CORIOLAN.

Veux-tu me lâcher, fquelette décrépit? ou je te fais exhaler ton dernier fouffle.

SICINIUS.

A mon fecours, Citoyens!



SCÈNE II.

Arrive une Troupe de PLÉBÉIENS, *avec les* ÉDILES *à leur tête.*

MENENIUS, *aux deux Partis.*

Des deux côtés plus de respect.

SICINIUS *au Peuple.*

Voici un homme qui veut vous enlever toute votre autorité.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-le.

LA POPULACE.

Qu'on l'entraîne, qu'on l'anéantisse!

SECOND SÉNATEUR.

Des armes, des armes, des armes!

(Tous s'attroupent autour de Coriolan).

Tribuns, Patriciens, Citoyens! — Arrêtez : quel désordre! .... — Sicinius, Brutus, Coriolan, Citoyens!

TOUS ENSEMBLE.

Silence, silence, arrêtez; silence.

MENENIUS.

MENENIUS.

Que va-t-il résulter de ceci? — Je suis hors d'haleine. Tout est prêt à se bouleverser. Je n'ai pas la force de parler. — Tribuns, Coriolan, arrêtez, contenez-vous : parlez, Sicinius.

SICINIUS.

Peuple, écoutez-moi. — Silence.

TOUT LE PEUPLE.

Ecoutons notre Tribun : silence. — Parlez, parlez.

SICINIUS.

Vous êtes sur le point de perdre vos priviléges : Marcius veut vous les enlever tous; Marcius, que vous venez de nommer Consul.

MENENIUS.

Honte! honte! c'est le moyen d'allumer l'incendie, & non pas de l'éteindre.

SECOND SÉNATEUR.

Oui, de renverser la République de fond en comble.

SICINIUS.

La République est-elle autre chose que le Peuple?

LE PEUPLE.

C'eſt la vérité, le Peuple eſt la République.

BRUTUS.

C'eſt par le ſuffrage univerſel que nous avons été établis les Magiſtrats du Peuple.

LE PEUPLE.

Et vous reſterez nos Magiſtrats.

MENENIUS.

Oui ſans doute vous reſterez les Magiſtrats du Peuple.

CORIOLAN.

Voilà le moyen de renverſer Rome, de la bouleverſer dans tous ſes fondemens, & d'enſevelir ce qui reſte d'ordre ſous un amas de ruines.

SICINIUS.

Son diſcours mérite la mort.

BRUTUS.

Ou il faut ſoutenir notre autorité, ou il faut nous réſoudre à la perdre. (*A haute voix.*) Nous prononçons ici, de la part du Peuple, dont le pouvoir nous a créés ſes Magiſtrats, que Marcius mérite la mort dans l'inſtant même.

SICINIUS.

Il eſt jugé : ſaiſiſſez-le. Entraînez-le à la roche Tarpéia, & précipitez-le.

BRUTUS.

Édiles, ſaiſiſſez-vous de ſa perſonne.

(*Marcius ſe défend*).

TOUS LES PLÉBÉIENS.

Cède, Marcius; cède.

MENENIUS.

Ecoutez-moi; un ſeul mot.... Tribuns, je vous en conjure; je ne veux dire qu'un mot.

LES ÉDILES.

Silence, ſilence.

MENENIUS.

Soyez ce que vous paroiſſez, les vrais amis de votre Patrie; &, au lieu de cette violence, procédez avec ordre & modération à la juſtice que vous voulez faire.

BRUTUS.

Vieillard, ces voies lentes & meſurées, qui paroiſſent des remedes prudens, ſont funeſtes, quand le

mal eſt violent. Emparez-vous de lui, & traînez-le au rocher.

(Coriolan tire ſon épée).

CORIOLAN.

Non : je veux mourir ici. — Il en eſt plus d'un parmi vous qui m'a vu combattre. Allons, eſſayez ſur vous ſi je ſuis en effet ce que vous m'avez vu devant l'ennemi.

MÉNENIUS.

Dépoſez cette épée : Tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS.

Saiſiſſez-le.

MENENIUS.

Arrête, Marcius, arrête. — Vous tous, Sénateurs, Chevaliers, jeunes & vieux, ſecourez-le.

TOUT LE PEUPLE.

Entraînez-le, entraînez-le.

(Dans cette émeute les Édiles, les Tribuns & le Peuple ſont battus & repouſſés : ils diſparoiſſent).



SCÈNE III.

CORIOLAN, MENENIUS *&* *les autres* SÉNATEURS.

MENENIUS.

ALLEZ, regagnez votre maiſon : partez, ſortez d'ici, ou tout va ſe bouleverſer.

SECOND SÉNATEUR.

Sortez de cette place.

CORIOLAN.

Tenez ferme : nous avons autant d'amis que d'ennemis.

MENENIUS.

Quoi, nous en viendrions à cette extrémité !

UN SÉNATEUR.

Que les Dieux nous en préſervent ! Mon noble ami, je t'en conjure, retire-toi dans ta maiſon : laiſſe-nous appaiſer cette malheureuſe affaire.

MENENIUS.

C'eſt une plaie que vous ne pouvez guérir vous-même. Coriolan, quittez cette place, je vous en conjure.

COMINIUS.

Allons, Coriolan, venez avec nous.

MENENIUS.

Je voudrois qu'ils fussent des barbares (ils le sont; quoiqu'ils végetent dans la fange de Rome), & non des Romains. (Ce ne sont pas là des Romains, quoiqu'ils soient nés près des portiques du Capitole). Quittez la place: n'exhalez pas en injures votre noble courroux: attendez un temps plus favorable.

CORIOLAN.

En plaine, j'en voudrois battre quarante, moi seul.

MENENIUS.

Moi-même, j'en prendrois pour ma part une couple des plus résolus d'entr'eux: oui, les deux Tribuns.

COMINIUS.

Mais, en ce moment, vous vous trompez dans votre calcul en comptant un vieillard caduc; & le courage est folie, quand on l'exerce contre un obstacle qui chancele & tombe de lui-même en ruine.... Voulez-vous vous retirer de cette place, avant que la Populace revienne? Sa fureur, comme un torrent suspendu, force à la fin, & renverse les digues qui la contenoient.

MENENIUS.

Je vous en prie, partez d'ici : j'essaierai si mon vieux esprit sera bien accueilli de cette multitude, qui n'en a pas beaucoup. Il faut trouver quelque palliatif pour masquer cette plaie.

COMINIUS.

Allons, venez.

(Coriolan & Cominius sortent).

SCÈNE IV.

MENENIUS, & SÉNATEURS *restés sur la Place publique.*

PREMIER SÉNATEUR.

C'EST un homme qui a pour jamais renversé sa fortune.

MENENIUS.

Il est d'une nature trop noble & trop sublime pour le monde vulgaire. Il ne flatteroit pas Neptune lui-même pour obtenir son trident, ni Jupiter pour disposer de sa foudre : sa bouche est son cœur. Tout ce que son sein enfante, il faut que sa langue le

déclare; & lorſqu'il eſt irrité, il oublie juſqu'au nom de la mort.

(On entend un bruit confus).

Voici un beau tumulte!

SECOND SÉNATEUR.

Je voudrois que tous ces Plébéiens fuſſent en paix dans leur lit.

MENENIUS.

Et moi qu'ils fuſſent engloutis dans le Tibre. — Quoi! ils veulent ſe venger. — Que ne leur parloit-il auſſi avec douceur?

(Brutus & Sicinius paroiſſent : ils reviennent ſuivis de la Populace en fureur.

SICINIUS.

Où eſt-il ce ſerpent qui voudroit dépeupler Rome, & s'y voir ſeul remplacer toute l'eſpèce humaine?

MENENIUS.

Nobles Tribuns....

SICINIUS.

Il faut qu'il ſoit précipité de la Roche Tarpéia par des mains ſans pitié. Il s'eſt révolté contre la Loi, la Loi le dédaignera; & au lieu de lui accorder un ſecond examen, elle lui fera ſentir toute la

rigueur de la Puissance publique, qu'il affecte ainsi de mépriser.

PREMIER CITOYEN.

Nous lui ferons bien voir que les nobles Tribuns sont la voix du Peuple, & nous les bras des Tribuns.

TOUT LE PEUPLE.

Il le verra, soyez-en sûr.

MENENIUS.

Romains, Romains.....

SICINIUS.

Taisez-vous!

MENENIUS.

N'appellez pas par vos cris le meurtre & le carnage, sur une victime qui ne doit être poursuivie que par la marche réglée des Loix.

SICINIUS.

Et vous, comment arrive-t-il que vous ayez prêté la main à son évasion?

MENENIUS.

Ecoutez moi parler. — Je connois toutes les

qualités du Conful; mais auffi je fais avouer tout haut fes fautes.

SICINIUS.

Du Conful! .... Quel Conful?

MENENIUS.

Le Conful Coriolan.

BRUTUS.

Lui, Conful!

TOUT LE PEUPLE.

Non, non, non, non.

MENENIUS.

Bons Citoyens, fi je puis obtenir des Tribuns & de vous la faveur d'être entendu, je ne veux vous dire qu'une parole ou deux, qui ne vous feront d'autre tort que la perte d'un inftant à m'écouter.

SICINIUS.

Parlez donc, mais promptement; car nous fommes déterminés à nous défaire de ce fatal traître : le chaffer de Rome feroit le rendre plus dangereux pour nous; le fouffrir dans Rome feroit notre ruine certaine : il eft arrêté qu'il mourra ce foir.

MENENIUS.

Ah! que les Dieux bienfaifans ne permettent pas que notre glorieufe Rome, dont la reconnoiffance pour ceux de fes enfans qui l'ont méritée, eft confignée dans le livre éternel de Jupiter, s'oublie jufqu'à les dévorer elle-même, comme une lionne fauvage & dénaturée!

SICINIUS.

Il eft dans l'Etat un levain contagieux, qu'il faut détruire.

MENENIUS.

Oh! c'eft un membre de l'Etat qu'une maladie afflige : le couper feroit mortel; le guérir eft facile. Qu'a-t-il donc fait à Rome, qui mérite la mort? Le fang qu'il a perdu pour détruire nos ennemis, & j'ofe affirmer qu'il en a plus répandu qu'il n'en refte dans fes veines; il l'a verfé pour fa Patrie : fi fa Patrie répandoit ce fang qui lui refte, ce feroit pour nous tous qui commettrions ou qui fouffririons cette injuftice, une tache éternelle d'opprobre & de honte jufqu'à la fin de l'univers.

SICINIUS.

Ce font-là de vains propos.

BRUTUS.

Pur verbiage : tant qu'il a aimé ſa Patrie, ſa Patrie l'a comblé d'honneurs.

SICINIUS.

Quand un membre eſt gangrené & devient inutile, on ne regarde plus à ſes ſervices, ni à ce qu'il fut auparavant.

BRUTUS.

Nous n'écouterons plus rien : pourſuivez-le dans ſa maiſon, arrachez-le de ſes foyers : il eſt à craindre que ſon venin, étant d'une nature contagieuſe, ne ſe répande plus loin.

MENENIUS.

Un mot encore, un mot. Cette rage de tigre; quand elle viendra à ſe ſentir punie de ſa fougue inconſidérée, voudra, mais trop tard, s'arrêter, & attacher à ſes pas des entraves peſantes. Procédez lentement & par degrés, de peur que l'affection qu'on lui porte ne faſſe éclater des factions qui renverſent ſur elle-même la ſuperbe Rome & tous les Romains.

BRUTUS.

S'il arrivoit que ....

SICINIUS.

De quelles vaines paroles nous amufez-vous ? N'avons-nous pas déja fait l'effai de fon obéiffance Nos Édiles maltraités, nous-mêmes défobéis & bravés en face! — Allons.

MENENIUS.

Faites attention à une chofe : il a toujours vêcu dans les camps depuis qu'il a pu manier l'épée ; & il eft mal inftruit dans un langage raffiné & gracieux. Mots groffiers ou polis, il méle tout enfemble indifféremment. Si vous voulez le permettre, j'irai le trouver, & je me charge de l'amener à la place publique, où il lui faudra fe juftifier fuivant les formes des Loix, & dans une difcuffion paifible, au péril de fes jours.

PREMIER SENATEUR.

Nobles Tribuns, cette voie eft la plus raifonnable : l'autre deviendroit trop fanguinaire, & ne fauroit pas, en hafardant le premier pas, quel feroit le terme de fon aveugle courfe.

SICINIUS.

Hé bien! vénérable Menenius, foyez donc ici l'Officier du Peuple, & chargez-vous de fes intérêts. Mes Concitoyens, mettez bas vos armes.

BRUTUS.

Ne rentrez pas encore dans vos maisons.

SICINIUS *à Menenius.*

Venez nous trouver à la place publique : nous vous y attendrons; & si vous n'amenez pas Marcius, nous en reviendrons à notre premier plan.

MENENIUS.

Je l'aménerai devant vous. (*Aux Sénateurs.*) Daignez m'accompagner : il faudra bien qu'il vienne de bon gré, ou, ce qui seroit pis, il nous y suivra de force.

PREMIER SENATEUR.

Hé bien, partons; allons le trouver.

(*Ils sortent*).



SCÈNE V.

La maiſon de Coriolan.

CORIOLAN, *accompagné de la Nobleſſe.*

CORIOLAN.

QUAND la dent de tous ces furieux s'attacheroit ſur mon corps, qu'ils me préſenteroient la mort ſur la roue, ou à la queue de chevaux indomptés; quand ils entaſſeroient dix collines encore ſur la roche Tarpéia, d'où l'œil ne pût atteindre de la cime la profondeur du précipice, non, je ne changerois pas de conduite avec eux.

(*VOLUMNIE paroît*).

UN NOBLE.

Vous prenez le parti le plus noble.

CORIOLAN.

Je réfléchis & vois avec étonnement que ma mère commence à ne me plus approuver, elle qui avoit coutume de les appeller des troupeaux de moutons, des êtres ſtupides, faits pour vendre & pour acheter, pour venir montrer leurs têtes nues dans les aſſem-

blées, & rester, la bouche béante, dans le silence de l'admiration, lorsque quelqu'un seulement de mon rang parloit de la paix ou de la guerre. — Je parle de vous, ma mère : pourquoi me souhaiteriez vous plus de douceur ? Voudriez-vous donc que je fusse traître à mon caractère ? Dites plutôt, que je me montre l'homme que je suis.

VOLUMNIE.

O Coriolan, Coriolan, je voudrois que vous eussiez fait valoir à propos votre pouvoir, avant que vous l'eussiez usé.

CORIOLAN.

Qu'il devienne ce qu'il pourra.

VOLUMNIE.

Vous auriez pu vous montrer suffisamment l'homme que vous êtes, en faisant bien moins d'efforts pour y parvenir. Votre caractère auroit trouvé bien moins de contradictions, si vous ne leur aviez pas tant montré ce caractère, avant même qu'ils eussent le pouvoir de vous contrarier.

CORIOLAN.

Au supplice, les misérables !

VOLUMNIE.

VOLUMNIE.

Oui, & aux Enfers aussi.

(*Menenius arrive, accompagné d'une troupe de Sénateurs.*

MENENIUS.

Allons, allons; vous avez été trop dur, un peu trop dur. Il faut revenir devant le Peuple, & réparer cette violence.

LES SÉNATEURS.

Il n'y a point d'autre remède; si vous ne voulez pas voir notre belle Rome, victime de votre refus, déchirée par les divisions, s'abîmer sur elle-même.

VOLUMNIE.

Je vous prie, mon fils, acceptez ce conseil : je porte un cœur qui n'est pas plus souple que le vôtre; mais j'ai une tête qui sait mieux diriger mon ressentiment vers mon plus grand avantage.

MENENIUS.

Bien parlé, noble Romaine. Moi, plutôt que de le voir s'abaisser à ce point devant la multitude, si la crise violente de ces temps ne l'exigeoit pas, comme le seul remède auquel est attaché le salut de l'Etat, on me

verroit encore endoſſer mon armure, qu'à peine peut à préſent traîner ma débile vieilleſſe.

CORIOLAN.

Que faut-il que je faſſe?

MENENIUS.

Retourner vers les Tribuns.

CORIOLAN.

Et là, que faut-il encore, que faut-il que je faſſe?

MENENIUS.

Rétracter ce que vous avez dit.

CORIOLAN.

Pour eux? Je ne pourrois pas le faire pour les Dieux mêmes; & il faut que je le faſſe pour les Tribuns?

VOLUMNIE.

Vous êtes trop abſolu; quoique vous ne puiſſiez jamais avoir trop de cette noble fierté : mais quand la néceſſité parle.... « Je vous ai oui dire, que l'honneur & la politique, comme deux amis inſéparables, marchoient de compagnie dans la guerre». D'après ce principe, dites-moi quel tort l'un fait à l'autre dans la paix, pour qu'ils ne s'y trouvent pas également unis?

CORIOLAN.

Ceſſez, ceſſez.

MENENIUS.

La queſtion eſt raiſonnable.

VOLUMNIE.

Si l'honneur vous permet de paroître dans vos guerres ce que vous n'êtes pas, conduite utile à vos intérêts & que vous appellez votre politique, pourquoi feroit-il moins raiſonnable ou moins honnête que cette politique fût dans la paix, comme elle l'eſt dans la guerre, la compagne de l'honneur, puiſqu'elle s'y trouve également néceſſaire?

CORIOLAN.

Pourquoi me preſſez-vous par vos raiſonnemens?

VOLUMNIE.

Parce qu'il dépend de vous de parler au Peuple; non pas d'après votre opinion perſonnelle, ni dans le langage que vous inſpire votre cœur; mais dans des termes formés par la voix ſeule, vaines ſyllabes que la langue aſſemble, & que déſavoue la vérité cachée dans votre ſein. Non, il n'y a pas à cela plus de déshonneur pour vous, qu'à prendre une Ville avec de douces & trompeuſes paroles, lorſque tout autre

moyen mettroit votre fortune en péril, & coûteroit beaucoup de ſang. Moi, je diſſimulerois avec mon caractère naturel, lorſque mes intérêts & mes amis en danger exigeroient de mon honneur que je le fiſſe: Et en cela, je penſe comme penſent votre épouſe, votre jeune enfant, ces Sénateurs & toute cette Nobleſſe. — Mais vous, vous aimerez mieux montrer à notre Populace un front menaçant, que de lui accorder ſeulement une careſſe, pour gagner ſon amour, & prévenir des événemens qui peuvent tout perdre.

MENENIUS.

Illuſtre Volumnie, courage: joignez-vous à nous: continuez de parler avec cette ſageſſe; vous pourrez réuſſir non-ſeulement à prévenir les malheurs qui menacent, mais même à réparer les pertes du paſſé.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, ô mon fils: va reparoître devant eux, ton bonnet dans la main, & de loin les ſaluant ainſi (ſuppoſe qu'ils ſont là devant toi); & mettant un genou ſur les pierres (car en pareille circonſtance l'éloquence eſt dans les geſtes & les attitudes; & l'ignorant ſe laiſſe perſuader par les yeux bien mieux que par l'oreille), & de la main faiſant un mouvement doux & repentant, qui corrige & démente ton cœur inflexible; humble & docile comme le fruit mûr qui cède à la main qui le touche: ou bien, dis-leur que tu es

leur guerrier, & qu'étant nourri dans le trouble des combats, tu ne connois pas ces douces & insinuantes manières, que tu avoues qu'il te conviendroit d'employer, comme ils ont droit de l'exiger, pour obtenir leurs bonnes graces & leur faveur ; mais que tu jures de te former dans la suite un caractère à leur gré par tous les efforts de ton pouvoir & de ton intelligence.

MENENIUS.

Faites ce qu'elle dit, & tous les cœurs sont à vous; car ils sont aussi prompts à pardonner, dès qu'on les implore, qu'ils le sont à débiter de vaines paroles, sans but & sans motif.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure : va, & sois docile; quoique je sache bien que tu aimerois mieux descendre avec ton ennemi dans un gouffre enflammé, que de le flatter sous un berceau de fleurs....

COMINIUS paroît.

Voilà Cominius.

COMINIUS.

Je viens de la place publique; & il faut ou vous appuyer d'un parti puissant, ou chercher vous-même votre défense dans la plus grande modération, ou dans l'absence. Tout le Peuple est en fureur.

MENENIUS.

Seulement une harangue propre aux circonstances.

COMINIUS.

Je crois qu'elle les appaiseroit, si Coriolan peut y plier sa fierté.

VOLUMNIE.

Il le doit, & il le voudra. Je te prie, mon fils : dis que tu y consens, & va l'exécuter.

CORIOLAN.

Faut-il donc que j'aille leur montrer ma tête chauve? Faut-il que ma langue donne bassement à mon noble cœur un démenti, qu'il lui faudra endurer? Hé bien, soit; je le ferai. — Cependant, s'il n'y avoit rien de plus à sacrifier que ce corps de Marcius (*Se montrant.*); j'aimerois mieux qu'ils le missent en poussière, & qu'ils la jettassent aux vents. — A la place du marché! Vous m'avez chargé-là d'un rôle que je ne remplirai jamais au naturel.

COMINIUS.

Allons, allons, nous vous aiderons.

VOLUMNIE.

Allons, je t'en conjure, mon aimable fils. Tu as dit que mes louanges t'avoient fait guerrier : hé bien,

pour obtenir encore de moi d'autres louanges, exécute un rôle que tu n'as pas encore fait.

CORIOLAN.

Hé bien, il faut donc le tenter! — Sors de mon ſein, ame noble & fière; & cède la place à l'eſprit ſouple & variable d'une Courtiſanne. Que ma voix mâle & guerrière, qui faiſoit chœur avec les clairons, devienne foible & grêle comme le fauſſet de l'Eunuque, ou comme la voix d'une jeune fille qui endort un enfant au berceau : que le ſourire des fourbes profane & ſillonne mes joues; & que les pleurs d'un jeune Ecolier obſcurciſſent mes yeux : que la langue ſuppliante d'un Mendiant ſe meuve entre mes lèvres; & que mes genoux couverts de fer, qui n'ont jamais fléchi que ſur mon étrier, ſe proſternent auſſi bas que ceux du miſérable qui a reçu l'aumône. — Je ne le ferai point, ou bien il faut que j'abjure ma fidélité à l'honneur, & que, par les mouvemens & les attitudes de mon corps, j'enſeigne à mon ame la plus inſigne, la plus incurable baſſeſſe.

VOLUMNIE, *avec dépit.*

Hé bien, à ton choix. Il eſt plus déshonorant pour ta mère de te ſupplier, qu'il ne l'eſt pour toi de ſupplier le Peuple. Que tout tombe en ruine : ta mère aime mieux eſſuyer un refus de ton orgueil,

que de paroître trembler des fuites de ta dangereufe inflexibilité; car je brave la mort avec un cœur auffi fier que le tien. Fais ce qu'il te plaira. Ta valeur vient de moi; tu l'as fucée avec mon lait: mais garde ton orgueil; il ne vient que de toi.

CORIOLAN.

Je vous en prie, calmez-vous : ma mère, je vais aller à la place publique; ne m'accablez plus de vos reproches. Oui, j'irai, monté fur des tréteaux, marchander leur amitié, gagner leurs cœurs par des flatteries, & je reviendrai chez vous chéri de tous les atteliers de Rome. Voyez, j'y vais: faluez pour moi mon époufe. Ou je reviendrai Conful, ou ne vous fiez plus déformais aux talents & aux efforts de ma langue dans l'art de la flatterie.

VOLUMNIE.

Fais à ta volonté.

(*Elle fort mécontente*).

COMINIUS.

Venez, les Tribuns vous attendent. Armez-vous de modération pour répondre avec douceur : car, fuivant ce que j'ai oui dire, ils préparent contre vous des accufations plus graves que celles dont ils vous ont déja chargé.

CORIOLAN.

Ma consigne est, *avec douceur* : je vous prie, marchons : qu'ils m'accusent avec l'art de la fraude ; moi, je répondrai dans toute la franchise de l'honneur.

MENENIUS.

Oui ; mais avec douceur.

CORIOLAN.

A la bonne heure ; avec douceur donc : allons, oui, avec douceur.

(Ils sortent).

SCÈNE VI.

La Place publique.

SICINIUS & BRUTUS.

BRUTUS.

CHARGEZ-LE de cette accusation capitale, *qu'il aspire au pouvoir tyrannique.*. S'il nous échappe de ce côté, reprochez-lui sa haine contre le Peuple, & que les dépouilles conquises sur les Antiates n'ont jamais été distribuées. *(Un* ÉDILE *paroît.)* Hé bien, viendra-t-il ?

L'ÉDILE.

Il vient.

BRUTUS.

Qui l'accompagne?

L'ÉDILE.

Le vieux Menenius, & les Sénateurs qui l'ont toujours appuyé de leur crédit.

SICINIUS.

Avez-vous une liste de tous les suffrages dont nous nous sommes assurés, rangés par ordre?

L'EDILE.

Oui, elle est prête ; la voici.

SICINIUS.

Les avez-vous classés par Tribus?

L'EDILE.

Je l'ai fait.

SICINIUS.

A présent, assemblez le Peuple sur cette place; & lorsqu'ils m'entendront dire : *Il est ainsi ordonné par les droits & l'autorité du Peuple;* soit que ce soit la mort, l'amende ou l'exil; qu'alors, si je dis,

l'amende, ils s'écrient, *l'amende* : si je dis, *la mort*, ils crient, *la mort*, en insistant sur leurs anciens priviléges & sur l'autorité qui leur appartient dans la décision de la cause.

L'ÉDILE.

Je les instruirai.

BRUTUS.

Et dès qu'une fois ils auront commencé leurs clameurs, qu'ils ne cessent plus, jusqu'à ce que le bruit confus de leurs voix force à prononcer l'exécution du décret que les circonstances nous auront fait porter.

L'ÉDILE.

Tout est entendu.

SICINIUS.

Disposez-les à être tout prêts & bien déterminés à saisir notre décret, dès que nous aurons lâché le mot.

BRUTUS.

Allez, & veillez à tout cela.

(*L'Edile sort*).

(*A Sicinius*).

Débutez par irriter sa colère : il est accoutumé à l'emporter par-tout, & à faire triompher son opi-

nion ſans contradiction. Une fois mis en courroux, rien ne pourra le ramener à la modération ; alors il exhale tout ce qui eſt dans ſon cœur ; & ce qui eſt dans ſon cœur eſt de concert avec nous pour opérer ſa ruine.

(*CORIOLAN arrive, accompagné de MENENIUS, COMINIUS & autres Sénateurs.*

SICINIUS.

Bon, le voici qui vient.

MENENIUS *à Coriolan.*

De la modération, je vous en conjure.

CORIOLAN.

Oui, comme un malheureux Hôtelier, qui, pour la plus vile pièce d'argent, écoutera l'inépuiſable babil d'un fâcheux. — Que les reſpectables Dieux conſervent Rome en ſûreté ; qu'ils placent ſur ſes Siéges de Juſtice des hommes de bien ; qu'ils entretiennent l'amour parmi vous ; qu'ils rempliſſent nos vaſtes Temples de la pompe & des ſignes de la paix, & non pas nos rues des horreurs de la guerre.

PREMIER SÉNATEUR.

Que les Dieux vous exaucent.

MENENIUS.

Noble & beau ſouhait !

(*L'ÉDILE paroît, ſuivi de la foule des Plébéiens*).

SICINIUS.

Peuple, avancez, approchez.

L'ÉDILE.

Prêtez l'oreille à la voix de vos Tribuns : écoutez-les parler ; ſilence, vous dis-je.

CORIOLAN.

Ecoutez-moi parler le premier.

LES DEUX TRIBUNS.

Hé bien, ſoit, parlez : hola ! ſilence.

CORIOLAN.

Eſt-il bien ſûr que, paſſé cette fois, je ne ſerai plus accuſé ? Eſt-ce là que doivent ſe terminer toutes vos pourſuites ?

SICINIUS.

Je vous demande, moi, ſi vous vous ſoumettez aux ſuffrages du Peuple, ſi vous reconnoiſſez ſes Officiers, & ſi vous conſentez à ſubir une légitime cenſure, pour toutes les fautes dont vous ſerez prouvé coupable ?

CORIOLAN.

J'y consens.

MENENIUS.

Voyez, Citoyens; il dit qu'il y consent. Considérez quels services militaires il a rendus; souvenez-vous des blessures dont son corps est couvert : il en est sillonné, comme un cimetière hérissé de tombeaux.

CORIOLAN.

Peu de chose, quelques égratignures légères; quelques cicatrices pour rire.

MENENIUS.

Souvenez-vous encore, que si vous n'entendez pas dans sa bouche le langage poli d'un Habitant des Villes, vous trouvez en lui tout le caractère d'un Guerrier : ne cherchez dans les durs accens de sa voix aucune intention de vous offenser; ce ton, je vous l'ai dit, sied bien dans la bouche d'un Soldat. — Plutôt que de le prendre en haine, vous devez....

COMINIUS *l'interrompant.*

Fort bien, fort bien; en voilà assez.

CORIOLAN.

Quelle est la raison pour laquelle, nommé Con-

ſul par tous les ſuffrages, on me fait l'affront de m'ôter le Conſulat l'heure d'après?

SICINIUS.

Répondez-nous.

CORIOLAN.

Parlez donc : oui, vous avez raiſon, je dois vous répondre.

SICINIUS.

Nous vous accuſons d'avoir machiné ſourdement, pour dépouiller Rome de tous les Offices légitimes & néceſſaires, & d'avoir marché par des voies détournées à la tyrannie : en quoi, vous êtes un traître au Peuple.

CORIOLAN.

Comment! moi, traître?

MENENIUS.

Allons, de la modération : votre promeſſe....

CORIOLAN.

Que les flammes du Tartare enveloppent le Peuple! M'appeller traître à leurs intérêts! Toi, inſolent Tribun ; quand tes yeux, tes mains & ta langue pourroient lancer à la fois contre moi chacun dix mille traits, dix mille morts, je te dirois que tu

mens : oui, en face, & d'une voix auſſi libre, auſſi ſincère que lorſque je prie les Dieux.

SICINIUS.

Peuple, l'entendez-vous ?

TOUT LE PEUPLE.

Qu'on l'entraîne à la roche Tarpéïa !

SICINIUS.

Silence. — Nous n'avons pas beſoin d'intenter contre lui d'autres accuſations : ce que vous lui avez vu faire & entendu dire, ſon inſolence à frapper vos Magiſtrats, à vous charger d'imprécations, à combattre les Loix par la violence, & à braver ici même l'Aſſemblée, dont la reſpectable autorité doit juger ſon procès ; tous ces attentats ſont d'un genre ſi criminel, ſi capital, qu'ils méritent le dernier ſupplice.

BRUTUS.

Mais en conſidération des ſervices utiles qu'il a rendus à Rome....

CORIOLAN.

Que parlez-vous de ſervices ?...

BRUTUS.

Je parle de ce que je connois.

CORIOLAN.

CORIOLAN.

Vous?

MENENIUS.

Eſt-ce-là la promeſſe que vous avez faite à votre mère?

COMINIUS.

Je vous en prie, ſouvenez-vous....

CORIOLAN, *en fureur.*

Je ne me ſouviens plus de rien. Qu'ils me condamnent à mourir précipité du mont Tarpéïa, ou à errer dans l'exil, ou à languir enfermé avec un grain de nourriture par jour; je n'acheterois pas leur merci au prix d'un ſeul mot de douceur: & pour tout ce qu'ils pourroient me donner, je ne renfermerois pas le reſſentiment de mon cœur; non, quand, pour l'obtenir, il ne faudroit que leur dire, bon jour.

SICINIUS.

Pour avoir en différentes occaſions, & autant qu'il a été en lui, fait éclater ſa haine contre le Peuple, cherchant les moyens de le dépouiller de ſon autorité; pour avoir tout récemment frappé des coups ennemis, non pas ſeulement en préſence des Juges qu'il devoit reſpecter, mais ſur les miniſtres mêmes qui diſtribuent la Juſtice: au nom du Peuple, & en

vertu du pouvoir que nous avons en qualité de Tribuns, nous le bannissons de Rome à l'instant même, sous peine d'être précipité de la roche Tarpéïa, & le condamnons à ne jamais rentrer dans les portes de Rome. Au nom du Peuple, je déclare que ce Jugement sera exécuté.

TOUT LE PEUPLE.

Il le sera, il le sera. Qu'il sorte de Rome; il est banni; l'Arrêt est porté.

COMINIUS.

Daignez m'entendre, mes dignes Citoyens, mes amis.

SICINIUS.

Il est jugé : il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS.

Laissez-moi parler. J'ai été Consul, & je puis montrer sur moi les marques des blessures que j'ai reçues pour Rome de la main de ses ennemis. J'aime le bien de mon Pays d'un amour plus tendre, plus respectueux & plus sacré que celui dont j'aime ma vie, ou la tendresse de ma chère épouse, ou le fruit de ses entrailles & de mon sang. — Hé bien, si je vous disois que.....

SICINIUS.

Nous connoissons vos piéges. — Que direz-vous?

BRUTUS.

Il n'y a plus rien à dire : il eſt banni comme ennemi du Peuple & de ſa Patrie ; l'Arrêt eſt porté.

TOUS.

Il eſt porté, il eſt porté.

CORIOLAN.

Vous, bruyans & vils animaux, dont j'abhorre les faveurs, comme la vapeur contagieuſe d'un marais empeſté, ou des cadavres privés de ſépulture ; votre haleine infecte l'air que je reſpire ; je vous bannis de moi, & vous condamne à reſter dans cette enceinte en proie à votre inquiette inconſtance. Qu'à chaque inſtant de vaines rumeurs vous agitent d'effroi ! Que vos ennemis, par le ſeul mouvement de leurs panaches flottans, vous plongent dans le déſeſpoir ! Conſervez toujours le pouvoir de bannir vos défenſeurs, juſqu'à ce qu'à la fin votre aveugle ſtupidité, qui ne voit les maux qu'à l'inſtant qu'elle les ſent, vous laiſſant ſeuls avec vos plus grands ennemis, vous-mêmes, vous livre comme les captifs les plus avilis, les plus dégénérés, à quelque Nation qui s'empare de vous ſans coup férir. — Ainſi, dédaignant, à cauſe de vous, ma Patrie, je lui tourne le dos. — Loin de vous, il reſte de l'univers.

(Coriolan fort, avec Cominius & autres Sénateurs. Le Peuple le pourfuit de fes huées, en jettant fes bonnets en l'air).

L'ÉDILE.

L'ennemi du Peuple eft parti; il eft parti.

TOUT LE PEUPLE.

Notre ennemi eft banni; il eft parti : hoé, hoé!...

SICINIUS.

Allez, pourfuivez-le jufqu'à ce qu'il foit hors des portes; fuivez-le comme il vous a fuivis : vexez-le, accablez-le des humiliations qu'il mérite. — Donnez-nous une efcorte, qui nous accompagne dans les rues de Rome.

TOUT LE PEUPLE.

Allons, allons le voir fortir des portes de Rome. Que les Dieux confervent nos dignes Tribuns! Allons.

Fin du troifième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est aux portes de Rome.

CORIOLAN & VOLUMNIE, VIRGILIE, MENENIUS, COMINIUS, *avec la jeune Noblesse de Rome, qui accompagnent Coriolan, & le conduisent tristement aux portes de la Ville.*

CORIOLAN.

ALLONS, arrêtez vos larmes : abrégeons nos adieux ; le monstre à cent têtes me poursuit & me pousse hors de ses murs. Quoi, ma mère! où est votre ancien courage? Vous aviez coutume de me dire, que l'excès du malheur étoit l'épreuve des grands caractères; que les hommes vulgaires pouvoient supporter des infortunes vulgaires ; que dans une mer calme, tous les pilotes paroissoient maîtres dans l'art de manœuvrer ; mais que les coups de la fortune, quand elle les frappe au cœur, pour être parés avec grace & dignité, demandent une rare &

noble adresse. Vous ne vous lassiez point de nourrir mon ame de leçons & de principes faits pour la rendre invincible.

VIRGILIE.

Ciel! ô Ciel!

CORIOLAN.

Femme, je te conjure....

VOLUMNIE.

Que la peste se répande dans tous les atteliers de Rome, & ensevelisse tous les travaux!

CORIOLAN.

Quoi! ils vont m'aimer dès qu'ils m'auront perdu. Allons, ma mère; rappellez les sentimens qui vous inspiroient, lorsque vous me disiez quelquefois, que si vous eussiez été l'épouse d'Hercule, vous vous seriez chargée de six de ses travaux, pour épargner à votre époux la moitié de ses fatigues. — Cominius, point de foiblesse; adieu. Adieu, ma femme, adieu. Ma mère, adieu, consolez-vous: je ne suis pas sans ressource.

(*A Menenius*).

Toi, bon vieillard, fidèle Menenius, tes pleurs sont plus âcres que ceux d'un jeune homme; ils blessent tes yeux. Toi, jadis mon Général, je t'ai

connu dans la guerre un visage inaltérable ; & tu as tant vu de ces spectacles qui endurcissent le cœur ! Dis à ces femmes éplorées, que c'est une égale folie de gémir, comme de rire d'un revers inévitable. — Ma mère, je vous ai souvent oui dire, que mes hasards ont toujours fait votre joie ; & restez bien persuadée d'une chose : c'est que, si je m'en vais seul, comme un lion solitaire, qui de son antre répand au loin la terreur & dont tout le monde fait des récits quoique peu d'hommes l'aient vu, votre fils ou passera la renommée vulgaire, ou tombera surpris dans les piéges de la ruse & de la fraude.

VOLUMNIE.

Mon fils, le premier des mortels, où veux-tu aller ? Permets que le digne Cominius t'accompagne quelque temps ; arrête avec lui un plan & une marche certaine, plutôt que d'aller errant t'exposer à tous les hasards qui s'éléveront sous tes pas dans ta route vagabonde.

CORIOLAN.

O Dieux !

COMINIUS.

Je t'accompagnerai pendant un mois ; nous raisonnerons ensemble sur le lieu où tu dois fixer ton

féjour, afin que tu puiffes recevoir de nos nouvelles, & nous des tiennes. Alors, fi le temps fait fortir du fein de l'avenir un événement qui prépare ton rappel, nous n'aurons pas l'univers entier à parcourir pour trouver un feul homme, au rifque encore de perdre l'avantage d'un moment de chaleur, que refroidiffent toujours l'éloignement & la longue abfence de l'homme néceffaire.

CORIOLAN.

Adieu, & vis en paix : tu es chargé d'années, & trop raffafié des travaux de la guerre, pour venir encore courir les hafards avec un homme dont toutes les forces font entières. Accompagne-moi feulement jufqu'aux portes de Rome. — Venez, ma tendre époufe; & vous, ô mère chérie; & vous, mes nobles & vrais amis : & lorfque je ferai hors des murs, faites-moi vos adieux, & quittez-moi le fourire fur les lèvres. Je vous prie, venez. Tant que je ferai debout fur la furface de la terre, vous entendrez toujours parler de moi, & vous n'apprendrez jamais rien qui démente ce que j'ai été jufqu'à ce jour.

MENENIUS.

Jamais l'oreille humaine n'a rien oui de plus noble que cette promeffe. Allons, féchons nos pleurs. — Ah! fi je pouvois fecouer de ces bras & de ces jambes

affoiblis par l'âge, feulement fept années, j'attefte les Dieux que je te fuivrois par-tout.

CORIOLAN.

Donne-moi ta main.

(Ils fortent.)

SCÈNE II.

SICINIUS, BRUTUS, *& un* ÉDILE.

SICINIUS *à l'Édile.*

ORDONNEZ au Peuple de rentrer dans fes demeures : il eft forti de Rome, & nous n'irons pas plus loin. Ce coup atterre les Nobles, qui, nous le voyons, fe font rangés de fon parti.

BRUTUS.

A préfent que nous avons fait fentir notre pouvoir, fongeons à paroître plus humbles après le fuccès.

SICINIUS *à l'Édile.*

Faites retirer le Peuple : dites-lui, qu'il n'a rien perdu de fon ancienne vigueur, & que fon grand adverfaire eft forti de ces murs.

BRUTUS.

Oui, congédiez-les. J'apperçois la mère de Coriolan qui vient à nous.

(*Volumnie, Virgilie & Menenius paroissent dans la Place*).

SICINIUS.

Evitons-la.

BRUTUS.

Pourquoi?

SICINIUS.

On dit qu'elle a perdu la raison.

BRUTUS.

Ils nous ont apperçus: continue ton chemin.

VOLUMNIE *les aborde, la fureur dans les yeux.*

Oh, je vous rencontre à propos; que tous les fléaux du Ciel pleuvent sur vous, & vous récompensent de votre zèle!

MENENIUS.

Calmez-vous, calmez-vous: modérez ces clameurs.

VOLUMNIE.

Ah ! ſi mes larmes me laiſſoient la force, vous m'entendriez ... ; & je ne vous quitte pas ſans vous avoir dit .... (*A Sicinius.*) Vous voulez vous en aller ! ... Vous reſterez auſſi.

VIRGILIE.

Plût à Dieu que j'euſſe pu dire de même à mon époux : *Vous reſterez.*

SICINIUS.

Êtes-vous une furie, ou une femme?

VOLUMNIE.

Mais voyez cet inſenſé : ſi je ſuis une femme ? — Lâche, à force de ruſes, tu es donc parvenu à bannir un Citoyen, qui a frappé plus de coups pour Rome que tu n'as dit de mots ?

SICINIUS.

O Dieux qui l'entendez ! ...

VOLUMNIE.

Oui, plus de coups glorieux que tu n'as dit en ta vie de paroles ſages & utiles au bien de Rome. — Je te dirai ce que .... — Mais va-t'en. — Non, tu reſteras. — Je voudrois que mon fils fût dans les

déferts de l'Arabie, & toute ta race devant lui, armé de fa fidelle épée.

SICINIUS.

Hé bien, qu'en arriveroit-il?

VIRGILIE.

Ce qu'il en arriveroit? Il auroit bientôt mis fin à ta poftérité.

VOLUMNIE.

Oui, à toute ta race. Le digne Citoyen! toutes les bleffures qu'il a reçues pour Rome!

MENENIUS.

Allons, ceffez, ceffez, contenez-vous.

SICINIUS.

Je fouhaiterois qu'il eût continué de fervir fa Patrie comme il avoit commencé, & qu'il n'eût pas lui-même rompu le nœud glorieux qui les attachoit l'un à l'autre.

BRUTUS.

Oui, je le fouhaiterois auffi.

VOLUMNIE.

Vous le fouhaiteriez, dites-vous?... Et c'eft vous

qui avez animé la Populace, insensés, aussi en état d'apprécier son mérite que je le suis, moi, de pénétrer les mystères dont le Ciel interdit la connoissance à la terre.

BRUTUS *à Sicinius.*

Je vous prie, allons-nous-en.

VOLUMNIE.

Oui, fort bien ; allez-vous-en. Vous avez fait-là une belle action : mais avant que vous me quittiez, vous entendrez encore cette vérité. Autant que le Capitole surpasse en hauteur la plus humble chaumière de Rome, autant mon fils, oui, le mari de cette jeune femme qui m'accompagne, celui-là même, voyez-vous, que vous avez banni, vous surpasse en mérite, tous tant que vous êtes.

BRUTUS.

A merveille, parlez : nous vous laissons-là.

SICINIUS.

Aussi-bien, pourquoi s'arrêter ici, pour se voir aboyer par une femme qui a perdu la raison ?

(Les Tribuns sortent).

VOLUMNIE.

Emportez avec vous les vœux & les prières que j'adreſſe au Ciel pour vous. Je voudrois que les Dieux ne fuſſent occupés qu'à accomplir mes malédictions ! — Oh ! ſi je pouvois les rencontrer ſeulement une fois par jour...! cela ſoulageroit mon cœur du poids douloureux qui l'oppreſſe.

MENENIUS.

Vous leur avez dit-là de dures vérités ; &, j'en conviens, vous en avez bien ſujet : voulez-vous venir prendre quelque nourriture avec moi?

VOLUMNIE.

La colère eſt mon aliment : je me nourris de ma douleur ; c'eſt une triſte nourriture ! — Allons, quittons cette place ; mettons un terme à ces cris & à ces pleurs d'enfant, auxquels je me ſuis trop livrée : je veux, dans ma colère, imiter Junon. Venez, venez, j'ai honte de ma foibleſſe.

(Ils ſortent).



SCÈNE III.

La Scène change, & représente la Ville d'Antium.

Un ROMAIN *&* *un* VOLSQUE *se rencontrent.*

LE ROMAIN.

Surement je vous connois, & je suis connu de vous aussi : votre nom, ou je suis bien trompé, est Adrien.

LE VOLSQUE.

Cela est vrai : d'honneur, je ne vous remets pas.

LE ROMAIN.

Je suis un Romain : mais mes services sont, comme vous, contre Rome. Me reconnoissez-vous à présent?

LE VOLSQUE.

Vous n'êtes pas Nicanor?

LE ROMAIN.

Lui-même.

LE VOLSQUE.

Vous aviez une barbe plus épaiſſe, ce me ſemble, la dernière fois que je vous ai vu : mais le ſon de votre voix me rappelle vos traits. Quelles nouvelles dans votre Ville? J'étois chargé par le Sénat Volſque d'aller vous déterrer dans Rome : vous m'avez fort heureuſement épargné une journée de chemin.

LE ROMAIN.

Il y a eu dans Rome d'étranges diviſions : le Peuple ſoulevé contre les Sénateurs, les Patriciens & les Nobles.

LE VOLSQUE.

Il y a eu, dites-vous : elles ſont donc finies? Notre Sénat ne croit pas qu'elles le ſoient : on preſſe les plus grands préparatifs de guerre, & l'on eſpéroit fondre ſur les Romains dans le fort de leurs diviſions.

LE ROMAIN.

La grande flamme eſt paſſée : mais il ne faut qu'une étincelle pour rallumer l'incendie; car les Nobles prennent ſi à cœur le banniſſement du brave Coriolan, qu'ils ſont tous diſpoſés à ôter au Peuple ſon pouvoir, & à lui enlever ſes Tribuns pour jamais. L'orage eſt formé, je puis vous l'aſſurer, & il eſt prêt d'éclater avec violence.

LE

LE VOLSQUE.

Coriolan banni ?

LE ROMAIN.

Oui, il eſt banni.

LE VOLSQUE.

Avec cette nouvelle, Nicanor, vous êtes ſûr d'être bien reçu.

LE ROMAIN.

L'occaſion ſert merveilleuſement votre République. Votre brave Aufidius va figurer avec avantage dans cette guerre, à préſent que ſon grand adverſaire Coriolan n'a plus ni crédit, ni emploi dans ſa Patrie.

LE VOLSQUE.

Il ne peut manquer d'y briller. Je me félicite bien de votre rencontre inattendue : grace à vous, ma commiſſion eſt remplie, & je vais vous accompagner avec joie juſqu'à mon logis.

LE ROMAIN.

D'ici au ſouper, je vous apprendrai bien des nouvelles de Rome qui vous ſurprendront, & qui toutes tendent à l'avantage de ſes ennemis. N'avez-vous pas, diſiez-vous, une armée prête à marcher ?

LE VOLSQUE.

La plus belle armée ! Les Centurions ſont nommés ; leurs fonctions ſont diſtribuées ; & déja même ils ſont actuellement aſſis au feſtin militaire du Général, & ils ont ordre d'être ſur pied une heure après le premier ſignal.

LE ROMAIN.

Je ſuis ravi d'apprendre qu'ils ſoient tout prêts, & je ſuis l'homme, je crois, qui va les mettre dans le cas d'agir à l'heure même. Guerrier, je m'applaudis de vous avoir rencontré, & votre compagnie me fait grand plaiſir.

LE VOLSQUE.

Vous vous chargez-là de mon rôle : c'eſt moi qui ai le plus ſujet de me réjouir de la vôtre.

LE ROMAIN.

Allons, marchons enſemble.

(*Ils ſortent*).



SCÈNE IV.

CORIOLAN *entre dans Antium, mal vêtu, déguisé, & le visage à demi caché dans son manteau.*

CORIOLAN, *considérant l'entrée & les rues d'Antium.*

C'EST une belle Ville qu'Antium ! Cité d'Antium, c'est moi qui t'ai remplie de veuves. Combien d'héritiers de ces beaux édifices j'ai oui gémir & vu périr dans mes guerres! Cité d'Antium, ne va pas me reconnoître : tes femmes & tes enfans, armés de broches & de pierres, me tueroient dans un combat sans gloire. (*Il rencontre un Volsque*).—Salut, Citoyen.

LE VOLSQUE.

Salut.

CORIOLAN.

Conduisez-moi, si vous avez cette complaisance, à la demeure du brave Aufidius. Est-il dans Antium?

LE VOLSQUE.

Oui; & il donne chez lui le festin militaire à tous les Nobles de l'Etat.

CORIOLAN.

Où est sa maison, je vous prie?

LE VOLSQUE.

Celle-ci, là, devant vous.

CORIOLAN.

Je vous remercie : adieu. (*Le Volſque s'en va*). O monde, voilà tes révolutions bizarres! Deux amis qui ſe ſont juré une foi inviolable, qui paroiſſent n'avoir à tous deux qu'un ſeul & même cœur, qui paſſent enſemble toutes les heures de la vie, partagent le même lit, la même table, les mêmes exercices, qui ſont pour ainſi dire deux Gémeaux inſéparablement attachés l'un à l'autre par le nœud de l'amitié, vont, dans l'eſpace d'une heure, ſur la plus légère querelle, ſur une parole, rompre violemment enſemble, & paſſer à la haine la plus envenimée. Et auſſi, deux ennemis mortels, dont la haine troubloit le ſommeil & les nuits, qui tramoient des complots pour ſe ſurprendre l'un l'autre, il ne faut qu'un haſard, une bagatelle heureuſe, pour les changer en amis tendres, & incorporer enſemble leurs deſtins. Voilà mon hiſtoire. J'ai quitté le lieu de ma naiſſance & tous ceux qui m'aimoient paſſionnément : j'entre aujourd'hui dans la Ville de mon ennemi. — S'il me fait périr, il ne fera que ſe faire juſtice : s'il me laiſſe pourſuivre ma route, je rendrai ſervice à ſon Pays.

(*Il s'éloigne*).

SCÈNE V.

Une salle d'entrée dans la maison d'Aufidius.

(On entend de la musique : tout annonce une fête dans l'intérieur).

UN ESCLAVE *empressé.*

Du vin, du vin. Que fait-on donc ici? Je crois que tous nos gens sont endormis.

UN AUTRE ESCLAVE.

Où est Cotus? mon maître le demande. *(Il l'appelle).*

CORIOLAN *entre.*

Une belle maison! Voici un grand festin : mais je n'ai pas l'air d'un convive invité!

LE PREMIER ESCLAVE *repasse par la salle d'entrée.*

Que voulez-vous, l'ami? D'où êtes-vous? Il n'y a pas ici de place pour vous : je vous prie, regagnez la porte.

(Il disparoît).

CORIOLAN *à part.*

Coriolan ici ne mérite pas un meilleur accueil !

LE SECOND ESCLAVE *revient.*

D'où êtes-vous, l'ami ? — Où la Sentinelle a-t-elle les yeux, de laiſſer l'entrée libre à de pareils hôtes ! — Je vous prie, l'ami, ſortez.

CORIOLAN, *d'un ton fier.*

Que je ſorte, moi ?

L'ESCLAVE.

Oui, vous : allons, ſortez.

CORIOLAN, *d'un air menaçant.*

Tu me deviens importun.

L'ESCLAVE, *un peu étonné.*

Oh, êtes-vous ſi brave ?... en ce cas, je veux vous faire parler à mon maître ſans délai.

(*Entre un troiſième Eſclave qui aborde le premier*).

LE TROISIÈME *au premier.*

Quel eſt cet inconnu ?

LE PREMIER.

L'homme le plus étrange que j'aie encore vu : je ne

peux parvenir à le faire sortir. Je te prie, avertis mon maître qu'il veut lui parler.

LE TROISIÈME, *à Coriolan.*

Que cherchez vous ici, l'homme? Allons, je vous prie, vuidez le logis.

CORIOLAN.

Laissez-moi debout ici; je ne trouble pas votre service.

LE TROISIÈME.

Qui êtes-vous?

CORIOLAN.

Un Noble.

LE TROISIÈME.

Ah! un pauvre Noble, sur ma foi!

CORIOLAN.

J'ai dit la vérité : je le suis.

LE TROISIÈME.

De grace, mon pauvre Noble, choisissez quelqu'autre asyle : il n'y a point de place ici pour vous: allons, je vous prie, disparoissez, allons.

CORIOLAN *le repoussant de lui avec indignation.*

Poursuis tes fonctions, & va t'engraisser des reliefs du festin (*).

LE TROISIÈME.

Quoi! vous ne voulez pas sortir? (*A son Camarade.*) Je t'enprie, annonce à mon maître, quel hôte étrange l'attend ici.

LE SECOND.

Je vais l'avertir.

SCÈNE VI.

CORIOLAN, AUFIDIUS.

AUFIDIUS *s'avance, précédé de l'Esclave qui l'a averti.*

Où est cet étranger?

L'ESCLAVE.

Le voilà, Seigneur. Je l'aurois mal mené, si je n'avois pas craint de faire du bruit, & de troubler vos convives.

AUFIDIUS *à Coriolan.*

De quel lieu viens-tu? Que demandes-tu? Ton nom? Pourquoi ne réponds-tu pas? Parle : quel eſt ton nom?

CORIOLAN.

Tullus, ſi tu ne me connois pas encore, & qu'en me regardant, tu ne devines pas qui je ſuis, la néceſſité me forcera de me nommer.

AUFIDIUS.

Quel eſt ton nom?

CORIOLAN.

Un nom fait pour offenſer l'oreille des Volſques ; & qui ne ſonnera pas agréablement à la tienne.

AUFIDIUS.

Parle : quel eſt ton nom? Tu as un air menaçant, & l'orgueil du commandement eſt empreint ſur ton front. Quoique ſous ces lambeaux de l'infortune, tu annonces un homme illuſtre. Quel eſt ton nom?

CORIOLAN.

Tu ne l'entendras pas ſans froncer le fourcil. Me devines-tu à préſent?

AUFIDIUS.

Non, je ne te reconnois point : nomme-toi.

CORIOLAN.

Mon nom eſt Caïus Marcius, qui t'a fait tant de mal à toi, & à tous les Volſques. C'eſt ce qu'atteſte mon ſurnom de Coriolan. Mes pénibles ſervices, mes dangers extrêmes, & tout le ſang que j'ai verſé pour mon ingrate Patrie, n'ont reçu pour ſalaire que ce ſurnom. Ce gage de la haine & du reſſentiment que tu dois nourrir contre moi, ce ſurnom ſeul m'eſt demeuré. L'envie a dévoré tout le reſte; l'envie & la cruauté d'une vile Populace, tolérée par nos Nobles ſans courage; ils m'ont tous abandonné, & ils ont ſouffert que des voix d'Eſclaves me chaſſent de Rome. C'eſt cette extrémité qui me conduit aujourd'hui dans tes foyers, non pas dans l'eſpérance (ne va pas t'y méprendre) de ſauver ma vie : car, ſi je craignois la mort, tu es celui de tous les hommes de l'univers que j'aurois le plus évité. Si tu me vois ici devant toi, c'eſt l'indignation ſeule qui m'amène; c'eſt pour rompre tout lien avec ces ingrats qui m'ont banni. Si donc tu portes un cœur qui reſpire la vengeance, ſi tu veux te faire juſtice des affronts que tu as reçus, fermer les plaies de ta Patrie, & effacer les traces de honte qui

l'ont défigurée, hâte-toi de m'employer, & de faire servir ma disgrace à ton avantage : mets ma misère à profit, & que les actes de ma vengeance deviennent des services utiles pour toi; car je combattrai contre ma Patrie corrompue, avec toute la rage des Furies de l'Enfer. Mais si tu n'oses plus rien entreprendre, & que tu sois dégoûté de tenter de nouveaux hasards, alors, je te le dis en un mot; moi-même je suis dégoûté de vivre plus long-temps, & je viens offrir ma tête à ton glaive & à ta haine. M'épargner, seroit en toi démence; moi, dont la haine t'a toujours poursuivi sans relâche; moi, qui ai fait couler du sein de ta Patrie des tonnes de sang; je ne veux plus vivre qu'à ta honte, ou à ton service.

AUFIDIUS.

O Marcius! Marcius : chaque mot que tu viens de prononcer a déraciné de mon cœur ma vieille haine. Oui, quand Jupiter, ouvrant ce nuage qui voile les Cieux, m'apparoîtroit & me révéleroit les mystères des Dieux, en ajoutant : « Je te dis la vérité » ; je ne le croirois pas avec plus de confiance que je n'en ai en toi. Brave & magnanime Marcius ! laisse-moi environner & presser de mes bras ce corps, contre lequel mon javelot, tant de fois brisé, a volé en éclats dans les airs. J'embrasse ici cette poitrine im-

pénétrable à mon épée. Mon amitié généreuſe le diſpute à la tienne avec plus d'ardeur que je n'en ai jamais reſſenti dans la lutte ambitieuſe de ma force contre la tienne. Apprends que j'aimois paſſionnément la fille que j'ai épouſée ; jamais amant ne pouſſa de ſoupirs plus ſincères : hé bien, la joie de te voir ici, ſublime mortel, fait éprouver à mon cœur de plus violens tranſports que ne m'en inſpira la vue de ma maîtreſſe franchiſſant pour la première fois le ſeuil de ma porte, le jour de mes noces. Dieu de la guerre, je t'annonce que nous avons une armée ſur pied, & que j'étois décidé à tenter encore de t'arracher ton bouclier, ou d'y perdre mon bras. Tu m'as battu douze fois ; & depuis, dans mes nuits, je n'ai rêvé que combats corps à corps entre toi & moi. Nous nous ſommes terraſſés tous deux, cherchant à nous enlever nos caſques, & nous ſaiſiſſant l'un l'autre à la gorge ; & je m'éveillois à moitié mort, épuiſé par un vain ſonge. — Vaillant Marcius, quand nous n'aurions d'autre ſujet de querelle avec Rome que l'injuſtice de t'avoir banni, nous ferions marcher tous les Volſques, depuis l'âge de douze ans juſqu'à celui de ſoixante-dix ; & portant la guerre juſques dans les entrailles de cette Ville ingrate, nous l'inonderions de ſoldats, comme un torrent débordé. O viens! entre plus avant, & reçois la main de nos Sénateurs : tu trouveras en eux tes

amis; ils ſont ici à prendre congé de moi, qui ſuis prêt à marcher, non pas encore contre Rome même, mais contre ſon territoire.

CORIOLAN.

Dieux! vous me rendez heureux.

AUFIDIUS.

Ainſi, le plus indépendant des mortels, ſi tu veux te charger ſeul de conduire tes vengeances, prends la moitié du commandement : tu connois la force & la foibleſſe de ton pays; choiſis & dirige tes plans & ta marche d'après ton expérience & tes lumières. Tu décideras toi-même s'il faut aller frapper droit aux portes de Rome, ou l'ébranler dans ſes parties plus éloignées du centre, s'il faut l'épouvanter avant de la détruire. Mais entre avec nous dans la ſalle du feſtin : permets que je te préſente à des hommes qui ſeront en tout dociles à tes vues. Mille & mille fois le bien venu! Je ſuis plus ton ami que je n'ai jamais été ton ennemi : Et, Marcius, c'eſt dire beaucoup. — Ta main : je t'accueille avec tranſport!

(Ils ſortent & paſſent dans la ſalle du feſtin).



SCÈNE VII.

Les deux ESCLAVES *qui ont déja paru.*

LE PREMIER.

Il s'eſt fait ici un étrange changement.

LE SECOND.

Sur ma foi, j'ai manqué de le frapper : mais certain preſſentiment m'arrêtoit, & me diſoit que ſes habits n'accuſoient pas la vérité.

LE PREMIER.

Quelle force ! quel bras il a ! Du bout du doigt, il m'a fait tourner comme un ſabot.

LE SECOND.

Moi, j'ai bien vu à ſon air qu'il y avoit en lui quelque choſe.... Il avoit une tournure de viſage.... je ne trouve pas de mot pour exprimer mon idée.

LE PREMIER.

Oui, tu as raiſon : un regard.... Je voyois bien à ſa mine qu'il étoit plus qu'il ne paroiſſoit.

LE SECOND.

C'eſt tout uniment l'homme du monde le plus extraordinaire.

LE PREMIER.

Je le crois : mais un plus grand Guerrier que lui, en connois un?

LE SECOND.

Qui? mon maître?

LE PREMIER.

Oui : mais il n'eſt pas queſtion de cela.

LE SECOND.

Je crois que celui-ci en vaut ſix comme lui.

LE PREMIER.

Oh non, pas tant : mais je le regarde comme un plus grand Guerrier.

LE SECOND.

Cependant, pour la défenſe d'une Ville, notre Général eſt excellent.

LE PREMIER.

Oui, & pour un aſſaut auſſi.

UN TROISIÈME *arrive.*

Ho, ho, camarades : je puis vous dire des nouvelles, moi : Oui, de grandes nouvelles.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelles nouvelles? quelles nouvelles? Fais-nous-en part.

LE TROISIÈME.

Je ne voudrois pas être Romain ; de toute autre Nation, à la bonne heure : car j'aimerois autant être un criminel condamné.

TOUS DEUX.

Pourquoi donc? pourquoi?

LE TROISIÈME.

C'eſt que celui qui avoit coutume de battre notre Général, Caïus Marcius, eſt ici.

LE PREMIER.

Pourquoi dis-tu, battre notre Général?

LE TROISIÈME.

Je ne dis pas précifément, battre notre Général : mais il étoit toujours bon pour lui tenir tête.

LE

LE SECOND.

Allons ; nous ſommes camarades & amis : diſons la vérité; il étoit trop fort pour lui. J'ai entendu notre Général l'avouer lui-même.

LE PREMIER.

A dire vrai, oui, il étoit trop fort pour lui. Comme il l'a équipé devant Corioles! Mais tu as d'autres nouvelles encore ?

LE TROISIÈME.

Hé bien, on le traite ici comme s'il étoit le fils du Dieu Mars. Placé à table ſur le ſiége d'honneur, pas un de nos Sénateurs qui osât lui faire une queſtion; tous reſtés muets & petits devant lui. Notre Général lui-même le careſſe comme une maîtreſſe, les mains jointes comme devant les Dieux qu'on implore, & les yeux tournés à l'admiration en l'écoutant. Mais l'important de la nouvelle, c'eſt que notre Général eſt coupé en deux : oui, il n'eſt plus aujourd'hui que la moitié de ce qu'il étoit hier; car Marcius a la moitié du commandement, à la prière & de l'aveu de toute l'aſſemblée. Il ira, dit-il, & vous terraſſera les Gardes des portes de Rome; il balayera tout devant lui, & laiſſera ſon paſſage clair & net.

LE SECOND.

Et il eſt homme à le faire plus qu'aucun que je connoiſſe.

LE TROISIÈME.

Homme à le faire? Il le fera; car fais attention, camarade; il lui reſte autant d'amis qu'il peut avoir d'ennemis; & ces amis n'oſoient pas, en quelque façon (tu m'entends) ſe montrer, comme on dit, ſes amis, tant qu'il étoit en diſgrace.

LE SECOND.

Mais lorſqu'ils le reverront armé, lever la tête au milieu du carnage; alors ils ſortiront de leurs retraites, comme les lièvres après la pluie: ils ſe déclareront & ſe joindront à lui.

LE PREMIER.

Mais quand ſe met-on en marche?

LE TROISIÈME.

Demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure : vous entendrez le ſignal cette après-dînée. Cette expédition eſt en quelque ſorte pour eux une fête, un bal après le feſtin.

LE SECOND.

Bon : nous allons donc revoir le monde en mouvement ! Cette paix n'eſt bonne à rien qu'à rouiller le fer, enrichir les Artiſans, & nourrir des chanſonniers.

LE PREMIER.

Moi, je dis : ayons la guerre ; elle ſurpaſſe autant la paix que le jour fait la nuit : elle eſt vive, vigilante, ſonore, & pleine d'activité & de trouble. La paix eſt une vraie apoplexie, une léthargie ; muette, aſſoupie, inſenſible, elle fait plus de bâtards que la guerre ne détruit d'hommes ; elle corrompt les femmes, met le trouble dans les ménages, & elle eſt cauſe que les hommes ſe haïſſent l'un l'autre.

LE TROISIÈME.

Bien dit, parce qu'ils ont alors moins beſoin l'un de l'autre. Allons, la guerre, pour remplir ma bourſe. J'eſpère dans peu voir les Romains à auſſi vil prix dans le marché, que l'ont été les Volſques .... J'entends du bruit : ils ſe lèvent de table.

TOUS DEUX.

Entrons, vîte, vîte, entrons.

(Ils ſortent).

SCÈNE VIII.

Une Place publique dans Rome.

SICINIUS & BRUTUS.

SICINIUS.

NOUS n'entendons plus parler de lui, & nous n'avons pas besoin de le craindre. Toutes ses ressources sont éteintes & ensevelies dans la paix présente, & par la tranquillité du Peuple, qui auparavant étoit dans un horrible soulévement. Ses amis rougissent à présent de voir que le monde va à merveille sans lui. Cet homme aimoit mieux voir, quoique ses amis même en souffrissent, les tribus du Peuple ameutées en troupes séditieuses infester les rues de Rome, que de voir nos Artisans amis chanter gaiement dans leurs atteliers, & aller en paix à leurs travaux. (*MENENIUS paroît*).

BRUTUS.

Nous avons bien fait de tenir bon. — N'est-ce pas-là Menenius ?

SICINIUS.

C'est lui, c'est lui. Ho, ho, il s'est bien adouci depuis quelque temps. — Salut, Menenius.

MENENIUS.

Salut à tous deux.

SICINIUS.

On ne s'apperçoit pas beaucoup de l'abſence de votre Coriolan; ſes amis peut-être.... Vous le voyez, la République ſubſiſte encore, & continuera de ſubſiſter, en dépit de tout ſon reſſentiment.

MENENIUS.

Tout eſt bien, & auroit pu être encore mieux, s'il avoit pu ſe plier aux circonſtances.

SICINIUS.

Où eſt-il allé? En ſavez-vous quelque choſe?

MENENIUS.

Non, je n'en ai rien appris : ſa mère & ſa femme n'ont eu de lui aucunes nouvelles.

(*Arrivent trois ou quatre* PLÉBÉIENS).

TOUS ENSEMBLE *aux deux Tribuns.*

Que les Dieux vous conſervent!

SICINIUS.

Salut, Citoyens.

BRUTUS.

Salut à vous tous ensemble, salut.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Nous, nos femmes & nos enfans à genoux, nous devons adresser pour vous nos vœux au Ciel.

SICINIUS.

Vivez & prospérez.

BRUTUS.

Adieu, honnêtes Citoyens. Nous aurions souhaité que Coriolan vous aimât comme nous vous aimons.

TOUS.

Que les Dieux veillent sur vous!

LES DEUX TRIBUNS.

Adieu, adieu.

(*Les Plébéïens sortent*).

SICINIUS.

Ce temps est plus heureux, plus gracieux pour nous, que lorsque ces gens couroient dans les rues en poussant des cris séditieux.

BRUTUS.

Caïus Marcius étoit un bon Général dans la guerre; mais insolent, bouffi d'orgueil, ambitieux au-delà de toute imagination, n'aimant que lui.

SICINIUS.

Et aspirant à régner seul, sans partage ni conseil.

MENENIUS.

Je ne suis pas de votre avis.

SICINIUS.

Nous en aurions fait tous la triste expérience; à notre grand malheur, s'il fût monté au Consulat.

BRUTUS.

Les Dieux ont heureusement prévenu ce danger, & Rome est en paix & en sûreté sans lui.

(*Entre un* ÉDILE).

L'ÉDILE.

Honorables Tribuns, un Esclave que nous venons de faire conduire en prison, a rapporté que les Volsques, avec deux armées séparées, sont entrés sur le territoire de Rome; qu'ils exercent toutes les fureurs de la guerre, & qu'ils détruisent tout sur leur passage.

MENENIUS.

C'eſt Aufidius, qui, ayant appris le banniſſement de notre Marcius, oſe remontrer ſa tête dans la plaine : il ſe tenoit inviſible & caché lorſque Marcius défendoit Rome, & il n'oſoit lever les yeux hors de ſon aſyle.

SICINIUS.

Que dites-vous de Marcius?

BRUTUS *à l'Édile.*

Allez, & faites fuſtiger ce porteur de nouvelles; il n'eſt pas poſſible que les Volſques aient l'audace de rompre la paix.

MENENIUS.

Cela n'eſt pas poſſible? Nous avons de quoi nous ſouvenir que cela eſt très-poſſible; & j'en ai vu, moi, dans l'eſpace de ma vie, trois exemples conſécutifs. Mais du moins, interrogez à fond cet Eſclave avant de le punir; ſachez de lui d'où il tient cette nouvelle, & ne vous expoſez pas à étouffer la voix ſalutaire qui vous inſtruit, & à maltraiter le Meſſager qui vient vous avertir du danger qui vous menace.

SICINIUS.

Ne m'en parlez pas : moi, je ſuis convaincu que cela eſt impoſſible.

BRUTUS.

Non, cela ne ſe peut pas.

(*Arrive un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Les Nobles, d'un air très-ſérieux & très-empreſſé, vont tous au Sénat : il eſt arrivé quelque nouvelle qui a altéré leurs viſages.

SICINIUS.

Ce ſera cet Eſclave ! (*A l'Édile.*) Allez, vous dis-je, & faites-le battre de verges devant le Peuple aſſemblé. Une nouvelle de ſon invention ! — Ce n'eſt pas autre ſujet que ſon rapport.

LE MESSAGER.

Oui, digne Tribun, c'eſt le rapport de l'Eſclave ; mais appuyé par d'autres avis plus terribles encore que le ſien.

SICINIUS.

Et quels autres avis plus terribles ?

LE MESSAGER.

Pluſieurs voix ont dit, & tout haut (à quel point le fait eſt probable, je n'en ſais rien), que Marcius, ligué avec Aufidius, conduit une armée contre

Rome, & qu'il a fait ferment d'exercer une vengeance qui enveloppera tout, depuis l'enfant au berceau jufqu'au vieillard infirme.

SICINIUS, *avec ironie.*

Oui, il y a bien de la vraifemblance !

BRUTUS.

C'eft une fauffe rumeur, élevée à deffein de faire defirer à fon foible parti le retour de leur cher Marcius dans Rome.

SICINIUS.

Oui, c'eft une rufe.

MENENIUS.

Il eft vrai que ce fecond avis n'eft pas vraifemblable. Aufidius & lui ne peuvent pas plus s'accorder enfemble, que les deux contraires les plus ennemis.

UN SECOND COURIER.

Vous êtes mandés par le Sénat. Une armée redoutable, conduite par Caius Marcius ligué avec Aufidius, ravage nos territoires ; ils ont déja tout renverfé fur leur paffage : ils brûlent ou emmenent tout ce qu'ils rencontrent devant eux.

COMINIUS *accourt, & apostrophe les Tribuns.*

Vous avez fait-là un beau chef-d'œuvre !

MENENIUS.

Quelles nouvelles ? quelles nouvelles ?

COMINIUS *aux Tribuns.*

Vous vous y êtes bien pris pour faire ravir vos filles, écrouler les toits de la Ville sur vos têtes, & déshonorer vos femmes à vos yeux.

MENENIUS.

Comment ! quelles nouvelles avez-vous ?

COMINIUS.

Et voir vos Temples brûlés jusqu'aux fondemens ; & vos beaux privileges, auxquels vous étiez si fort attachés, anéantis sous les ruines de Rome.

MENENIUS.

De grace, expliquez-nous.... (*Aux Tribuns.*) Oui, vous avez fait-là un bel ouvrage ; j'en ai peur. (*A Cominius.*) Parlez, je vous prie ; quelles nouvelles ? Si Marcius s'étoit joint aux Volsques !...

CORIOLAN.

Si ? dites-vous ! — Il est le Dieu des Volsques : il

s'avance à leur tête, comme un être créé par quelqu'autre puiſſance que la nature, & qui s'entend mieux qu'elle à former l'homme. Les Volſques le ſuivent marchant contre nous, mépriſable eſpèce, avec l'audace & l'inſouciance dont des enfans pourſuivent, en ſe jouant, les inſectes de l'été.

MENENIUS, *aux Tribuns.*

Oh! vous avez fait-là un bel ouvrage, vous & votre Populace: vous, qui faiſiez tant de cas de la voix des Artiſans, & du ſuffrage des plus vils Plébéïens.

COMINIUS.

Il renverſera votre Rome ſur vos têtes.

MENENIUS.

Oui, auſſi aiſément que le bras d'Hercule ſecouoit de l'arbre un fruit mûr. Vous avez fait-là un bel ouvrage!

BRUTUS *à Cominius.*

Mais votre nouvelle eſt-elle bien vraie?

COMINIUS.

Oui, oui; & vous pâlirez avant de la trouver fauſſe. Tous les Peuples des environs ſe révoltent ouvertement ſur ſon paſſage: ceux qui réſiſtent excitent la compaſſion ſur leur ſtupidité, & périſſent en

insensés. Et qui peut le blâmer? Vos ennemis & les siens trouvent en lui quelque chose de grand & d'extraordinaire.

MENENIUS.

C'est fait de nous tous, si ce grand homme n'a pitié de nous.

COMINIUS.

Et qui ira l'implorer? Ce ne sera pas les Tribuns: ce seroit une honte. Le Peuple mérite sa clémence, comme le loup mérite la pitié des Bergers: Et ses meilleurs amis, s'ils lui disoient: « Sois favorable à Rome », ils se conduiroient avec lui comme ceux qui ont mérité sa haine, & ils se montreroient ses ennemis.

MENENIUS.

Vous avez raison. Pour moi, je le verrois attacher à ma maison le tison ardent pour la brûler, que je n'aurois pas le front de lui dire: « Je t'en conjure, arrête ». (*Aux Tribuns.*) Vous avez joué-là un beau jeu, avec vos ruses: vous avez bien réussi!

COMINIUS.

Vous avez jetté toute la Ville dans une consterna-

tion qui n'a jamais eu d'égale, & jamais le ſalut de Rome ne fût plus déſeſpéré.

LES TRIBUNS.

Ne dites pas que c'eſt nous qui avons attiré ce malheur.

MENENIUS.

Qui donc? Eſt-ce nous? Nous qui le chériſſions: mais nous-mêmes & notre lâche Nobleſſe, perdant tout-à-coup la raiſon & le ſens, nous avons laiſſé le champ libre à la meute de votre Populace, & ils l'ont chaſſé de la Ville au milieu des huées.

COMINIUS.

Mais je crains bien qu'ils ne pouſſent des rugiſſemens en l'y voyant rentrer. Aufidius, le ſecond des mortels après Coriolan, lui obéit en tout, comme s'il n'étoit que ſon Officier. Le déſeſpoir eſt toute la force, la diſcipline & la défenſe que Rome puiſſe leur oppoſer.



SCÈNE IX.

Arrive une Troupe de CITOYENS, *les Acteurs précédens.*

MENENIUS.

VOYEZ le Peuple accourir par troupes. (*A Cominius.*) Et Aufidius eſt donc avec lui? (*Au Peuple.*) C'eſt vous qui avez obſcurci l'air d'une nuée de vos toques, en demandant à grands cris l'exil de Coriolan. Le voilà maintenant qui revient à la tête d'une armée furieuſe, & vous apporte votre châtiment. Vous, tous tant que vous êtes, qui avez demandé à grands cris ſa diſgrace, il va vous fouler aux pieds & vous payer de vos ſuffrages. Il n'y auroit rien d'étonnant quand il nous brûleroit tous, & qu'il ne feroit de Rome & de nous qu'un amas de cendres: nous l'avons bien mérité.

TOUS LES CITOYENS.

Il eſt vrai; nous entendons débiter des nouvelles bien effrayantes.

PREMIER CITOYEN.

Pour moi, quand j'ai crié, *banniſſez-le*, j'ai dit auſſi que cela étoit injuſte.

SECOND CITOYEN.

Et moi auſſi, je l'ai dit.

TROISIÈME CITOYEN.

J'ai dit la même choſe; &, il faut l'avouer, c'eſt ce qu'ont dit auſſi une foule de nos voiſins: ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le mieux; & quoique ç'ait été librement que nous avons conſenti à ſon exil, cependant c'étoit auſſi contre notre volonté.

COMINIUS.

Oh! vous êtes de braves gens: vains & bruyans échos!

MENENIUS.

Vous avez fait-là une belle œuvre, vous & vos cris! (*A Cominius.*) Nous rendrons-nous au Capitole?

(*Ils ſortent*).

COMINIUS.

Sans doute: Et que faire autre choſe?

SICINIUS *au Peuple.*

Allez, bons Citoyens, rentrez dans vos maiſons: ne prenez point l'épouvante. Ces deux hommes ſont d'un parti qui ſeroit bien joyeux que ces nouvelles fuſſent

fussent vraies, tout en feignant le contraire. Retirez-vous, & ne montrez point d'alarme.

PREMIER CITOYEN.

Que les Dieux nous soient propices! Allons, Concitoyens, retirons-nous. — Je l'ai toujours dit, moi, que nous avions tort de le bannir.

SECOND CITOYEN.

Et nous avons tous dit la même chose : mais venez, rentrons.

(Ils sortent).

BRUTUS.

Je n'aime point cette nouvelle.

SICINIUS.

Ni moi.

BRUTUS.

Allons au Capitole. Je voudrois, pour la moitié de ma fortune, pouvoir changer cette nouvelle en mensonge.

SICINIUS.

Je vous prie, allons-nous-en.

(Les deux Tribuns s'en vont).



SCÈNE X.

On voit le Camp des Volſques à une petite diſtance des portes de Rome.

AUFIDIUS & *ſon* LIEUTENANT.

AUFIDIUS.

PASSENT-ILS toujours dans le camp du Romain?

LE LIEUTENANT.

Je ne conçois pas quel charme il a pour les attirer : mais vos ſoldats l'idolâtrent & chantent toujours ſes louanges. A table, il eſt le ſujet de leurs entretiens; après le repas, c'eſt encore à lui que s'adreſſent leurs ſentimens & leurs vœux ; & votre gloire, Seigneur, eſt obſcurcie dans cette expédition, même par vos propres amis.

AUFIDIUS.

C'eſt ce que je ne pourrois empêcher à préſent, qu'en employant des moyens qui nuiroient aux intérêts & aux vues de l'Etat. Je le vois bien : aujourd'hui il ſe conduit avec plus d'orgueil, même vis-à-vis de moi, que je ne l'ai prévu lorſque je l'ai accueilli & embraſſé. Mais c'eſt ſon caractère inné; & il faut bien que j'excuſe quelque temps ce qu'il eſt impoſſible de corriger.

LE LIEUTENANT.

Moi, je ſouhaiterois, Seigneur, pour vos propres intérêts, que vous ne l'euſſiez pas aſſocié au commandement; je voudrois qu'il eût reçu les ordres de vous, ou bien que vous l'euſſiez laiſſé agir ſeul.

AUFIDIUS.

Je te comprends à merveille; & ſois ſûr que, lorſqu'il viendra rendre compte de cette campagne au Sénat, il ne ſe doute pas du reproche que je lui prépare. Quoiqu'il ſemble, & qu'il le croye lui-même, & que cela paroiſſe évident aux yeux du vulgaire, qu'il conduit tout heureuſement & qu'il ſert ſans réſerve les intérêts de l'Etat Volſque; quoiqu'il combatte comme un lion, & qu'il vainque auſſi-tôt qu'il tire l'épée; cependant il eſt un point qu'il a laiſſé imparfait, & qui fera ſauter ſa tête ou la mienne, lorſque nous viendrons tous deux à nous expliquer devant le Sénat.

LE LIEUTENANT.

Dites-moi, Général, penſez-vous qu'il emporte Rome?

AUFIDIUS.

Toutes les places ſe rendront à lui avant même qu'il ſe ſoit arrêté devant elles, & la Nobleſſe de Rome eſt pour lui. Les Sénateurs & les Patriciens ſont auſſi ſes amis. Les Tribuns ne ſont pas guerriers; & le Peuple, toujours auſſi téméraire, précipitera ſon

O 2

rappel, comme il a précipité ſon exil. Je penſe que Rome ſera traitée de lui comme le poiſſon l'eſt par l'aigle (†), qui s'en empare par le droit de ſouveraineté qu'il tient de la nature. D'abord il a ſervi l'Etat en brave Citoyen : mais il n'a pu porter ſes honneurs avec modération. Soit orgueil, vice qu'engendrent des ſuccès journaliers, & qui ternit toujours l'homme heureux; ſoit défaut de jugement & d'adreſſe à ménager les heureux haſards dont il s'eſt vu le maître ; ſoit inflexibilité de caractère qui fait qu'il eſt toujours le même, lorſqu'il faudroit changer ; ſur les ſiéges paiſibles du Sénat comme ſous la cuiraſſe militaire, toujours la même dureté ; il gouverne la paix de l'air impérieux dont il conduit la guerre : un ſeul de ces défauts (car je lui rends juſtice, il ne les a pas tous, ou du moins il n'a de chacun qu'une teinte légère), un ſeul de ces défauts a ſuffi pour le faire craindre, haïr & bannir. Il a du mérite ; mais il l'étouffe dès qu'il parle. Ainſi nos vertus ſont ſoumiſes aux circonſtances, qui ſouvent les rendent fauſſes. Une vertu qui aime à ſe faire valoir elle-même, trouve ſon tombeau dans la tribune où elle monte pour exalter ſes actions. Un feu étouffe un autre feu : un droit renverſe un autre droit ; la force périt par une autre force. — Allons, éloignons-nous. Marcius, quand Rome ſera ta proie, tu ſeras le plus miſérable des hommes, & tu ne tarderas pas à devenir la mienne. *(Ils ſortent).*

(†) Oſprey, *oſſifraga*, eſpèce d'aigle.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Place publique de Rome.

MENENIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS, & *autres* ROMAINS.

MENENIUS, *sollicité par les Tribuns d'aller au camp de Coriolan, pour essayer de le fléchir.*

NON, je n'irai point : vous entendez ce qu'il a dit à Cominius, qui fut jadis son Général, & qui l'aima de l'amitié la plus tendre. Moi, il m'appelloit son père : mais que lui importe à présent ? (*Aux Tribuns.*) — Allez-y, vous, qui l'avez banni : à mille pas de sa tente, tombez à genoux devant lui, & cherchez en suppliant le chemin de sa clémence. Oui, s'il a refusé d'écouter Cominius, je me tiens chez moi.

COMINIUS.

Il affectoit de ne me pas connoître.

MENENIUS *aux Tribuns.*

L'entendez-vous ?

COMINIUS.

Cependant il m'a nommé une fois par mon nom : je lui ai rappellé notre ancienne liaifon, & tout le fang que nous avons perdu dans les combats à côté l'un de l'autre. Coriolan ne vouloit pas me répondre : il refufoit tous les noms que je lui donnois ; « il n'étoit plus, difoit-il, qu'une efpèce de néant, un homme fans nom, fans titre, jufqu'à ce qu'il s'en fût forgé un nouveau dans l'incendie de Rome ».

MENENIUS *aux Tribuns.*

Hé bien, vous voyez : oh, vous avez fait là un beau chef-d'œuvre ! Vous êtes un couple de Tribuns qui avez pris grand foin de Rome ; vous avez bien pourvu à ce que les charbons & les cendres y foient bientôt à bon marché. Oh, vous laifferez après vous une illuftre mémoire !

COMINIUS.

Je lui ai repréfenté, combien il étoit glorieux de pardonner à qui ne devoit plus efpérer de grace. Il m'a répondu que c'étoit une prière bien aviliffante pour un Etat, d'implorer le pardon d'un homme qu'il avoit banni.

MENENIUS.

Il avoit raiſon, pouvoit-il en dire moins?

COMINIUS.

J'ai tenté de réveiller ſa tendreſſe pour ſes amis particuliers. Sa réponſe a été, qu'il ne pouvoit pas perdre le temps à les trier & à les ſéparer d'un amas de chaume infect & corrompu ; que ce ſeroit une folie de ne pas brûler tout un champ, dont l'ivraie & les herbes malfaiſantes méritoient les flammes, par égard pour un ou deux bons grains qu'on voudroit ſauver.

MENENIUS.

Pour un ou deux bons grains! J'en ſuis un; ſa mère, ſa femme, ſon enfant, (*Montrant Cominius.*) & ce brave Romain ; c'eſt nous qui ſommes les grains qu'il voudroit ſauver de l'incendie : & vous, Tribuns, vous êtes le chaume corrompu & contagieux qui infectez l'air de Rome : il faudra donc que nous ſoyons brulés à cauſe de vous!

SICINIUS.

De grace, épargnez-nous. Si vous refuſez votre appui dans une auſſi fâcheuſe extrémité, ne nous reprochez pas du moins notre cruelle détreſſe. Je n'en doute point, ſi vous vouliez défendre la cauſe de votre Patrie, votre touchante éloquence, bien

plus que l'armée que nous pouvons rassembler à la hâte, arrêteroit notre Concitoyen.

MENENIUS.

Non, je ne veux point m'en mêler.

SICINIUS.

Je vous en conjure, allez le trouver.

MENENIUS.

Hé, qu'y ferai-je?

BRUTUS.

Essayez du moins ce que peut pour Rome auprès de Marcius votre amitié pour lui.

MENENIUS.

Fort bien; pour revenir vous dire que Marcius m'a renvoyé, comme il a renvoyé Cominius, sans vouloir m'entendre. Et qu'aurai-je gagné à cette démarche? que de revenir confus comme un ami rebuté par son ami, & pénétré de douleur de sa cruelle indifférence; car convenez que cela arrivera.

SICINIUS.

Votre bonne volonté méritera du moins les remercîmens de Rome; & votre Patrie mesurera sa reconnoissance sur tout le bien que vous aurez voulu lui faire.

MENENIUS.

Allons, je veux bien le tenter : je crois qu'il m'écoutera. Cependant, de ſavoir comme il mordoit ſes lèvres, & murmuroit entre ſes dents, ſans répondre au bon Cominius, cela ne m'encourage pas. — (*Après avoir rêvé.*) Non, il n'aura pas été pris dans un moment favorable; ſans doute il étoit à jeun. Le matin, quand le ſang refroidi n'enfle plus nos veines, nous ſommes refrognés & durs, & incapables de donner & de pardonner : mais lorſqu'un ſang nouveau circule avec plus de force & de chaleur; alors, animée par les eſprits du vin, l'ame devient plus ſouple, plus flexible & plus tendre : j'attendrai donc, pour lui préſenter ma requête, le moment qui ſuivra ſon repas, & alors j'attaquerai ſon cœur.

BRUTUS.

Vous connoiſſez trop bien le chemin qui y conduit, pour perdre vos pas.

MENENIUS.

Je vous le promets; d'honneur, je vais le tenter : en arrive ce qu'il pourra. Avant peu vous ſaurez quel eſt mon ſuccès.

(*Il ſort*).

COMINIUS *aux Tribuns.*

Coriolan ne voudra jamais l'entendre.

SICINIUS.

Croyez-vous?

COMINIUS.

Je vous dis qu'il eſt dans la pompe & l'ivreſſe des grandeurs : ſon œil eſt enflammé comme s'il vouloit brûler Rome. Le ſouvenir de ſon injure tient l'entrée de ſon cœur fermée à la pitié. Je me ſuis mis à genoux devant lui; & à peine m'a-t il dit, d'une voix foible : *Levez-vous* ; & il m'a congédié ainſi, (*Imitant ſon geſte.*) en me préſentant ſa main, dans un morne & froid ſilence. Enſuite il m'a fait remettre un écrit contenant ce qu'il vouloit accorder & ce qu'il refuſoit, proteſtant qu'il s'étoit engagé par ſerment de ne pas céder à de nouvelles conditions : en ſorte que toute eſpérance eſt vaine, à moins que ſa mère & ſa femme, qui, à ce que j'apprends, ſont dans le deſſein d'aller le ſolliciter elles-mêmes, ne viennent à bout de lui arracher le pardon de ſa Patrie. Ainſi quittons cette place, & allons, par nos raiſons & nos inſtances, encourager leur réſolution, & hâter leur démarche.

(*Ils ſortent*).



SCENE II.

La Scène change, & représente le Camp des Volsques.

Des SENTINELLES *avancées.*

(*MENENIUS arrive à l'entrée du Camp*).

PREMIER SOLDAT.

ARRÊTE : d'où es-tu?

SECOND SOLDAT.

Arrête-là, & retourne sur tes pas.

MENENIUS.

Vous faites votre devoir en braves Soldats : mais permettez; je suis un Officier de marque, & je viens pour parler à Coriolan.

PREMIER SOLDAT.

De quel lieu venez vous?

MENENIUS.

De Rome.

PREMIER SOLDAT.

Vous ne pouvez pas avancer : il faut retourner fur vos pas. Notre Général ne veut plus écouter perfonne venant de Rome.

SECOND SOLDAT.

Vous verrez votre Rome environnée de flammes, avant que vous parliez à Coriolan.

MENENIUS.

Mes braves amis, fi vous avez entendu votre Général parler de Rome & des amis qu'il y conferve, il y a mille à parier contre un que, dans fes récits, mon nom aura frappé votre oreille. Mon nom eft Menenius.

PREMIER SOLDAT.

Soit : rebrouffez chemin ; votre nom n'aura pas le pouvoir de vous faire paffer ici.

MENENIUS.

Je te dis, Sentinelle, que ton Général eft mon intime ami : j'ai été pour ainfi dire le livre qui a publié toutes fes belles actions, & qui a déployé aux yeux des hommes toute l'étendue de fa renommée fans rivale. Toujours je faifois de lui auprès

de mes amis, dont il eſt le premier, de magnifiques récits, pouſſés juſqu'au dernier degré où finit la vérité ; & quelquefois même il m'eſt arrivé, comme à la bille qui roule ſur un plan gliſſant, de me voir emporté par mon amitié au-delà du but; & j'ai preſque imprimé, par excès de zèle, le menſonge ſur ſa louange. Tu vois, mon ami, que tu ne riſques rien de me permettre l'entrée de ſon camp.

PREMIER SOLDAT.

En vérité, mon cher vieillard, quand vous auriez débité en ſa faveur autant de menſonges que vous avez déja dit de paroles, vous ne paſſeriez pas encore. Ainſi, retournez ſur vos pas.

MENENIUS.

Je te prie, mon ami, ſouviens-toi bien que mon nom eſt Menenius, le partiſan fidele & déclaré de ton Général.

SECOND SOLDAT.

Quelque déterminé menteur que vous ayiez pu être à ſa louange, comme vous vous vantez de l'avoir été; je ſuis un homme, moi, qui vous dirai la vérité ſous ſes ordres, & en conſéquence, que vous ne paſſerez pas. Reprenez votre chemin.

MENENIUS.

A-t-il pris ſon repas? Pouvez-vous me le dire? Car je ne veux lui parler qu'après ?

PREMIER SOLDAT.

Vous êtes un Romain, dites-vous?

MENENIUS.

Je le ſuis, comme l'eſt ton Général.

PREMIER SOLDAT.

Vous devez donc haïr Rome comme il la hait. — Pouvez-vous bien, après avoir chaſſé de vos portes l'homme qui les avoit tant de fois défendues, & envoyé à vos ennemis votre égide tutélaire; pouvez-vous eſpérer d'arrêter ſes vengeances avec les vains gémiſſemens de vos vieilles femmes, les mains ſuppliantes de vos jeunes filles, ou l'interceſſion impuiſſante d'un radoteur décrépit, comme vous? Penſez-vous que votre foible ſouffle éteindra les flammes qui ſont prêtes à embraſer votre Ville? Non, vous êtes dans l'erreur. Ainſi retournez à Rome, & préparez-vous à ſubir votre arrêt : vous êtes tous condamnés; notre Général a juré qu'il n'y avoit plus ni pardon, ni répit.

MENENIUS.

Soldat, ſais-tu bien que ſi ton Général me ſavoit ici, il me traiteroit avec diſtinction ?

PREMIER SOLDAT.

Mon Général ne s'embarraſſe guère de vous. Retirez-vous, vous dis-je, ſi vous ne voulez pas voir répandre le peu de ſang qui reſte dans vos veines. Retirez-vous.

MENENIUS, *réſiſtant & en courroux.*

L'ami, l'ami....

SCÈNE III.

CORIOLAN *arrive avec* AUFIDIUS.

CORIOLAN.

De quoi s'agit-il?

MENENIUS *à la Sentinelle.*

Je vais te recommander au Général : tu vas voir dans le moment quel cas on fait ici de moi, & qu'un malheureux Soldat n'eſt pas fait pour m'empêcher d'approcher mon Coriolan, que j'aime comme mon fils : tremble ſur le ſort qui t'attend. — (*A Coriolan.*)

Que les Dieux aſſemblés à toutes les heures s'occupent ſans ceſſe de ton bonheur, & qu'ils t'aiment ſeulement autant que t'aime ton vieux père Menenius ! O mon fils, mon fils : tu prépares des flammes pour nous! Vois mes larmes, & qu'elles éteignent ta colère. Il a fallu bien me preſſer, bien me prier pour me déterminer à venir vers toi : mais on étoit ſûr que perſonne que moi ne pouvoit te fléchir, & j'ai été pouſſé hors de portes de Rome, à force d'inſtances & de ſoupirs. Je te conjure de pardonner à Rome, & à tes Concitoyens ſupplians devant toi. Que les Dieux propices appaiſent ta fureur, & en faſſent tomber le dernier reſſentiment ſur ce miſérable (*Montrant la Sentinelle.*) qui, comme une maſſe inſenſible, s'oppoſoit à mon paſſage, & m'a refuſé tout accès vers toi!

CORIOLAN, *d'un air dur.*

Loin de moi.

MENENIUS *ſurpris.*

Comment, *loin de moi!*

CORIOLAN.

Femme, mère, enfant, je n'en connois plus. Ma volonté ne m'appartient plus; elle eſt engagée au ſervice d'autrui : & quoique je me doive à moi ma vengeance perſonnelle, le pardon de Rome eſt dans

le

le cœur des Volſques. N'importe que nous ayons été intimes amis; je l'oublierai avec ingratitude, plutôt que de faire voir par ma pitié à quel point nous l'avons été. — Ainſi, laiſſe-moi : mon oreille oppoſe à tes demandes une dureté plus inflexible que le fer que vos portes oppoſent à ma force. Pourtant, car je t'ai tendrement aimé, prends avec toi cet écrit : je l'ai tracé pour toi, & je te l'aurois envoyé. (*Il lui remet un papier.*) Une parole de plus, Menenius, je ne l'écouterai pas de toi. (*Il lui tourne le dos & le quitte.*) (*A Aufidius.*) Ce vieillard, Aufidius, étoit pour moi un père dans Rome; & tu vois comme je l'ai....

AUFIDIUS.

Tu ſais ſoutenir ton caractère.

(*Ils ſortent enſemble*).

MENENIUS, immobile, conſterné, reſte près des Soldats).

PREMIER SOLDAT, *avec ironie.*

Hé bien, votre nom eſt donc Menenius?

SECOND SOLDAT.

C'eſt un nom, comme vous voyez, dont le charme eſt bien puiſſant! — Vous ſavez par quel chemin on retourne à Rome?

PREMIER SOLDAT.

Avez-vous vu, comme nous avons été réprimandés, pour avoir fermé le paſſage à votre Grandeur?

SECOND SOLDAT.

Croyez-vous que j'aie ſujet de m'évanouir de peur, dans l'attente du châtiment?

MÉNENIUS, *confus & indigné.*

Je ne m'embarraſſe plus ni du monde, ni de votre Général. Pour vous, chétifs atômes, à peine daigné-je croire à votre exiſtence, tant vous êtes petits & vils à mes yeux! Celui qui eſt décidé à ſe donner la mort lui-même, ne la craint point d'un autre. Que votre Général ſuive à ſon gré ſes fureurs. Vous, puiſſiez-vous vivre long-temps dans la baſſeſſe de votre état obſcur, & puiſſe votre misère s'accroître avec vos années! Je vous renvoie le mot qui m'a été adreſſé: *Loin de moi!* (*Il ſort*).

PREMIER SOLDAT.

Un illuſtre mortel, je le garantis.

SECOND SOLDAT.

L'illuſtre mortel, c'eſt notre Général: un rocher n'eſt pas plus inébranlable que lui.

(*Les Soldats s'éloignent*).

SCÈNE IV.

CORIOLAN & AUFIDIUS *reparoiſſent à l'entrée du Camp.*

CORIOLAN.

DEMAIN nous rangeons notre armée devant les murs de Rome. Toi, mon Collègue dans cette expédition, tu dois rendre compte au Sénat Volſque de la loyale franchiſe que j'ai miſe dans ma conduite.

AUFIDIUS.

Oui, tu n'as enviſagé que les intérêts des Volſques : tu as fermé l'oreille à la prière univerſelle de Rome; tu ne t'es permis aucune conférence ſecrette, pas même avec tes plus intimes amis, qui ſe croyoient ſûrs de te gagner.

CORIOLAN.

Le dernier, ce vieillard que j'ai renvoyé à Rome le cœur briſé, m'a aimé plus tendrement que n'aime un père: il m'aimoit, oui, comme ſon Dieu. Leur dernière reſſource étoit de me l'envoyer. C'eſt pour l'amour de lui, malgré la dureté que je lui ai montrée, que je leur ai offert encore une fois les premières conditions : tu ſais qu'ils les ont refuſées;

maintenant ils ne peuvent plus les accepter. C'étoit uniquement pour ne pas refuſer tout à ce vieillard, qui ſe flattoit d'obtenir bien davantage; & c'eſt lui avoir accordé bien peu. A préſent, de nouvelles députations, de nouvelles requêtes, ni de la part de l'Etat, ni de celle de mes amis particuliers; je n'en veux plus écouter déſormais. — Ah! quelles ſont ces clameurs? (*On entend des cris.*) Vient-on tenter de me faire enfreindre mon ſerment, au moment même où je viens de le prononcer? Je ne l'enfreindrai pas.

(*Paroiſſent* VIRGILIE, VOLUMNIE, VALERIE, *un jeune Enfant de Coriolan, avec un cortége de Dames Romaines, toutes en robes de deuil*).

CORIOLAN, *de loin, les voyant avancer.*

Ah! c'eſt ma femme qui marche à leur tête; puis la vénérable mère dont le ſein m'a nourri, tenant par la main l'enfant de ſa fille.—Mais, loin de moi, tendreſſe! Que tous les liens, tous les droits de la nature s'anéantiſſent! Que ma ſeule vertu ſoit d'être inflexible! — De quel prix eſt cette démarche d'une mère! Quel pouvoir dans les regards de cette tendre colombe, qui feroient parjurer les Dieux! Je m'attendris, & je ne ſuis pas formé d'une argile plus dure que les autres hommes. (*Il voit ſa mère qui s'agenouille.*) Ma mère fléchiſſant le genou devant moi! Et mon jeune enfant, dont le viſage ſemble me ſupplier: & la Nature

qui me crie : « Ne le refuse pas » ! — Que les Volsques promènent la charrue & la herse sur les ruines de Rome & de l'Italie entière ; je ne serai point assez stupide, pour obéir à un aveugle instinct. Je veux rester insensible, comme si l'homme étoit le seul auteur de son existence, & qu'il ne connût point de parens.

VIRGILIE, *qui s'est avancée la première jusqu'auprès de Coriolan.*

Mon maître & mon époux!

CORIOLAN, *la fixant tendrement.*

Je ne vous vois plus avec les mêmes yeux dont je vous voyois dans Rome.

VIRGILIE.

C'est la douleur, qui nous offre à vous si changées, qui vous le fait croire.

CORIOLAN *très-ému.*

Comme un acteur imbécille, j'ai déja oublié mon rôle; je reste court, & suis tout prêt d'essuyer un affront complet. (*Il se rassure.*) O toi, la plus chère moitié de moi-même ! pardonne à ma tyrannie : mais ne me dis jamais pour cela, pardonne aux Romains. — Oh ! donne-moi un baiser qui dure autant que mon

exil, qui ſoit auſſi doux que me l'eſt la vengeance. (*Il l'embraſſe.*) Par Junon, jalouſe de la foi du mariage, le baiſer, ma bien aimée, que tu me donnas en partant de Rome, mes lèvres fidelles l'ont toujours depuis conſervé pur & vierge. — O Dieux! je me répands en vaines paroles; & je laiſſe-là la plus reſpectable mère de l'univers, ſans l'avoir encore ſaluée. — Tombe à genoux, Coriolan, ſur la terre (*Il s'agenouille.*), & montre ici que ton ame éprouve un ſentiment de reſpect plus profond, que les enfans vulgaires.

VOLUMNIE.

O lève-toi, mon fils, & ſois béni des Dieux! c'eſt moi qui tombe à genoux devant toi ſur les pointes de ces cailloux, & qui te montre un reſpect déplacé entre une mère & ſon enfant.

CORIOLAN, *la relevant avec empreſſement.*

Que faites-vous? Vous, à genoux devant moi! devant le fils que vous avez élevé & inſtruit à la vertu. Tout eſt renverſé dans la nature. Par cet acte d'humiliation, ô ma mère, vous rendez tout poſſible.

VOLUMNIE.

Tu es mon Guerrier : j'ai contribué à te former à la guerre. — Connois-tu cette femme?

CORIOLAN.

Oui, la noble fœur de Poplicola; l'aftre le plus doux de Rome; chafte comme la neige la plus pure: chère Virgilie!

VOLUMNIE.

Voici une image de vous deux (*Montrant le jeune Marcius.*), qui, développée & agrandie par les années, pourra reffembler en tout à fon père.

CORIOLAN *à fon enfant, avec enthoufiafme.*

Que le Dieu des Guerriers, de l'aveu du Souverain des Dieux, infpire l'héroïfme à ta jeune ame! Deviens invulnérable à la honte, & parois un jour dans les champs de bataille, comme le fanal brillant fur le bord des mers, qui, lumineux & fans tache, fauve ceux qui le voient!

VOLUMNIE.

Enfant, mettez-vous à genoux.

CORIOLAN.

Voilà mon brave enfant.

VOLUMNIE.

Hé bien! cet enfant, cette femme, ton épouse & moi, nous t'adressons notre prière.

CORIOLAN.

Je vous conjure, arrêtez : ou si vous voulez me faire une demande, avant tout, souvenez vous bien de ceci, de ne pas vous offenser de mon refus sur la chose que j'ai juré de n'accorder jamais. Ne me demandez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler encore avec la Populace de Rome. Ne me dites pas que je suis dénaturé. Ne cherchez pas à calmer mes fureurs & ma vengeance par vos raisons de sang froid....

VOLUMNIE.

C'est assez ! N'en dis pas davantage : tu viens de nous dire que tu ne nous accorderois rien ; car nous n'avons rien autre chose à te demander, que ce que tu nous refuses déja. Mais alors nous demanderons, que si nous succombons dans notre requête, le blâme en retombe sur ta dureté. Ecoute-nous.

CORIOLAN, *à haute voix.*

Aufidius, & vous, Volsques, prêtez l'oreille; car nous n'écouterons aucune demande de Rome en secret. (*A sa mère.*) Votre requête?

VOLUMNIE.

Quand nous resterions muettes & sans parler, ces tristes vêtemens & le dépérissement de nos visages te révéleroient assez quelle vie nous avons menée depuis ton exil. Réfléchis en toi-même, & juge si tu ne vois pas en nous les plus malheureuses femmes de la terre. Ta vue, qui devroit nous faire verser des larmes de joie, faire tressaillir nos cœurs de plaisir, nous fait verser des larmes de désespoir, & trembler de crainte & de douleur; en montrant aux yeux d'une mère, d'une épouse, d'un enfant, un fils, un époux & un père, qui déchire les entrailles de sa Patrie. Et c'est à nous, infortunées, que ta haine est la plus fatale. Tu nous enlèves jusqu'au pouvoir de prier les Dieux, refuge ouvert à tous les malheureux, excepté nous. Car comment pouvons-nous, hélas! comment pouvons-nous prier les Dieux pour notre Patrie, comme c'est notre devoir, & les prier pour ta victoire, comme c'est aussi notre devoir? Hélas! il nous faut perdre ou notre chère Patrie qui nous a nourries, ou toi, qui faisois notre consolation dans notre Patrie. De quelque côté que nos vœux s'accomplissent, nous trouvons par-tout le plus grand des malheurs. Car, ou il te faudra voir traîné comme un esclave rebelle, chargé de fers, le long de nos rues; ou foulant en triomphe sous tes pieds les ruines de ton Pays, & portant le lau-

rier de la victoire, pour prix d'avoir bravement verſé le ſang de ton épouſe & de tes enfans; car pour moi, mon fils, je ne me propoſe pas d'attendre l'événement de la fortune, ni le dénouement de cette guerre. Si je ne puis te déterminer à montrer une noble clémence aux deux partis, plutôt que de chercher la ruine de l'un des deux, pour envahir ta Patrie, il te faudra marcher (ſois-en ſûr, tu n'avanceras pas) ſur le ſein de ta mère, qui t'a conçu & mis dans ce monde.

VIRGILIE.

Oui, & ſur mon ſein auſſi, qui t'a donné cet enfant pour faire revivre ton nom dans l'avenir.

LE JEUNE ENFANT.

Il ne marchera pas ſur moi; je me ſauverai : & quand je ſerai plus grand, je ferai auſſi la guerre.

CORIOLAN, *ému.*

Pour n'être pas foible & ſenſible comme une femme, il ne faut pas voir ni un enfant, ni le viſage d'une femme. — Je me ſuis arrêté trop long-temps. (*Il veut s'éloigner & les quitter*).

VOLUMNIE.

Non, ne nous quitte pas ainſi. Si l'objet de notre

prière étoit de te demander de ſauver les Romains, en détruiſant les Volſques que tu ſers, tu aurois raiſon de nous condamner, comme des ennemies de ton honneur. Non : notre prière eſt que tu les réconcilies enſemble; que les Volſques puiſſent dire : « Nous avons montré cette clémence »; & les Romains : « Nous l'avons acceptée »; & que chacun des deux partis te ſaluent enſemble, en criant : Que les Dieux béniſſent Coriolan, qui nous a procuré cette paix! — Tu ſais, mon illuſtre fils, que l'événement de la guerre eſt incertain: mais ce qui eſt certain, c'eſt que, ſi tu ſubjugues Rome, le fruit que tu en recueilleras, ſera un nom ſans ceſſe chargé de malédictions répétées; & l'Hiſtoire dira de toi : « Ce fut un brave Guerrier : mais il a ſouillé ſa gloire par ſa dernière action; il a détruit ſon Pays; & ſon nom ne paſſe aux générations ſuivantes, que pour en être abhorré ». — Réponds-moi, mon fils; tu as toujours aſpiré aux plus ſublimes efforts de l'honneur; tu étois jaloux d'imiter les Dieux, qui tonnent ſouvent ſur les mortels, mais qui ne déchirent que l'air du bruit de leur tonnerre, & ne font éclater leur foudre que ſur un chêne inſenſible. — Pourquoi ne me réponds-tu pas? Penſes-tu qu'il ſoit honorable pour un mortel généreux, de ſe ſouvenir toujours de l'injure qu'il a reçue? — Ma fille, parle-lui. — Il ne s'embarraſſe pas de tes pleurs. — Parle

donc, toi, pauvre enfant: peut-être que ta tendre enfance le touchera plus que nos raisons. — Il n'est point dans le monde entier de fils plus redevable à sa mère; & cependant il me laisse ici parler en vain comme une esclave dans les fers. Va, tu n'as jamais montré dans ta vie aucune déférence pour ta tendre mère; tandis qu'elle, mère infortunée, renonçant à la maternité, & ne voulant plus d'autres enfans après toi, t'a élevé, t'a formé pour la guerre, & t'a pendant la paix comblé d'honneurs. — Dis que ma requête est injuste, & chasse-moi avec mépris de ta présence: mais si elle ne l'est pas, tu manques à ton devoir, & les Dieux te puniront de ce que tu me refuses l'obéissance filiale qui appartient à une mère. — Il nous tourne le dos. (*Aux Dames Romaines.*) A genoux, femmes; faisons-lui affront dans cette humiliante posture. — Sans doute il doit bien plus d'orgueil à son surnom de Coriolan, que de pitié à nos prières. Fléchissons encore une fois le genou devant lui; & c'est fini: ce sera notre dernière supplication; & puis nous allons retourner dans Rome, & mourir dans le sein de nos Concitoyens. — Ah! du moins, daigne nous accorder un regard. Ce jeune enfant, qui ne peut énoncer ce qu'il voudroit dire, mais qui tombe à genoux & tend ses foibles mains vers toi à l'imitation des nôtres, appuie notre demande de raisons plus fortes que tu n'en as de la refuser. — Allons, femmes

infortunées, allons-nous-en. Oui, cet homme a une Volſque pour mère : ſon épouſe habite à Corioles; & ſi ce jeune enfant lui reſſemble, c'eſt un effet du haſard. — Renvoie-nous donc, & délivre toi de nous. — Je ne dis plus rien, juſqu'à ce que je voie notre Patrie en feu; & alors je retrouverai une voix, & je parlerai encore.

CORIOLAN.

O ma mère, ma mère! (*Il la prend par la main ſans parler.*) — Ah! qu'avez-vous fait? Voyez, le Ciel s'ouvre, & les Dieux abaiſſent leurs regards ſur cette plaine, & ils ſourient de pitié en voyant cette ſcène contre nature..... O ma mère, ma mère! Oh, vous remportez une heureuſe victoire pour Rome! mais pour votre fils, ah! ſoyez-en ſûre, bien ſûre, cette victoire que vous remportez ſur lui, lui eſt bien funeſte, ſi elle ne lui devient pas mortelle. Mais n'importe, j'accepte ma deſtinée. — Aufidius, quoique je ne puiſſe plus pourſuivre la guerre que j'avois promiſe, j'arrangerai une paix ſolide & convenable. — Mais quoi, généreux Aufidius; ſi tu étois à ma place, parle, aurois-tu moins écouté une mère? Aurois-tu pu lui moins accorder? Réponds, Aufidius?

AUFIDIUS.

J'ai été ému moi-même.

CORIOLAN.

Ah! j'oserois le jurer, que tu l'as été. (*Il verse quelques larmes.*) Et ce n'étoit pas chose facile, de forcer mes yeux à verser les larmes de la compassion. Mais, brave Général, quelle paix veux-tu faire? Donne-moi tes conseils. Pour moi, je ne rentrerai pas à Rome; je retourne avec toi à Antium, & je te prie de m'appuyer dans ma défense. O ma mère! mon épouse!

AUFIDIUS *à part.*

Je suis bien aise que tu aies mis en contradiction ta pitié & ton honneur; je saurai tirer parti de ceci, pour rétablir ma fortune dans son premier état.

CORIOLAN, *à Volumnie & à Virgilie.*

Oui, tout-à-l'heure : mais nous prendrons ensemble quelques rafraîchissemens; & vous remporterez à Rome des preuves plus visibles que des paroles, dans le traité que nous aurons scellé sous des conditions égales.... Venez, entrez avec nous dans notre tente.

AUFIDIUS *aux deux Romaines.*

Illustres Romaines, vous méritez que Rome vous élève un Temple : toutes les épées de l'Italie, tous ses soldats ligués ensemble, n'auroient pas eu le pouvoir de faire cette paix. (*Ils sortent*).

SCÈNE V.

La Place publique de Rome.

MENENIUS & SICINIUS.

MENENIUS.

VOYEZ-VOUS là-bas ce coin du Capitole, cette pierre qui en forme l'angle ?

SICINIUS.

Oui : mais à quel propos?...

MENENIUS.

Si vous pouvez la déplacer avec votre petit doigt, alors, je vois quelqu'espérance à ce que les Dames de Rome, & sur-tout sa mère, puissent le fléchir : mais moi je dis, qu'il n'y a pas le moindre espoir qu'elles y réussissent. Nos têtes sont dévouées : nous ne faisons plus qu'attendre ici l'exécution de notre Arrêt.

SICINIUS.

Est-il possible qu'en si peu de temps les dispositions d'un homme éprouvent un si grand changement ?

MENENIUS.

Il y a de la différence entre un ver & un papillon : cependant le papillon n'étoit qu'un ver dans l'origine ; ce Marcius de même eſt un homme changé en tigre furieux.

SICINIUS.

Il aimoit ſa mère tendrement.

MENENIUS.

Et moi, il m'aimoit tendrement auſſi ; & il ne ſe ſouvient pas plus de ſa mère à préſent, qu'un lionceau grandi ne ſe ſouvient de la ſienne. La terreur & la menace partent de tous les traits de ſon viſage farouche. Quand il marche, il ſe meut comme une machine de guerre, & la terre tremble ſous ſes pas. Son œil perceroit une cuiraſſe du trait de ſon regard; ſa voix a le ſon lugubre d'une cloche funèbre, & ſon murmure reſſemble au bruit ſourd du tonnerre. Il eſt aſſis ſur ſon ſiége avec tout l'orgueil du vainqueur de l'univers. Ce qu'il commande eſt exécuté dans un clin d'œil : il ne lui manque d'un Dieu que l'éternité, & un Ciel pour trône.

SICINIUS.

Il lui manque auſſi la clémence, ſi vous le peignez reſſemblant.

MENENIUS.

MENENIUS.

Je le peins d'après ſon caractère. Vous verrez quelle grace aura obtenue ſa mère. Il n'y a pas plus de pitié en lui, qu'il n'y a de lait dans un tigre : notre pauvre Rome en va faire l'épreuve ; & tout ce déſaſtre eſt arrivé par votre faute.

SICINIUS.

Que les Dieux nous ſoient propices !

MENENIUS.

Non, n'eſpérez rien des Dieux. Quand nous l'avons banni, nous n'avons pas reſpecté les Dieux ; les Dieux ne ſongeront pas à nous, quand il va revenir nous égorger.

UN MESSAGER.

Tribun, ſi vous voulez ſauver votre vie, fuyez dans votre maiſon : les Plébéïens ont ſaiſi votre Collègue, ils le pouſſent & le traînent, en jurant tous, que ſi les Dames Romaines ne rapportent pas des nouvelles conſolantes, ils le feront mourir d'une mort lente & cruelle.

SICINIUS *à un autre Meſſager qui arrive.*

Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

De bonnes nouvelles, de bonnes nouvelles! Nos Dames l'ont emporté ; les Volſques ont décampé, & Marcius eſt parti avec eux. Rome n'a encore jamais vu de plus heureux jour, non, pas même celui où les Tarquins furent chaſſés.

SICINIUS.

Ami, es-tu bien certain que ta nouvelle eſt vraie? En es-tu bien ſûr?

LE MESSAGER.

J'en ſuis ſûr, comme il eſt ſûr que le Soleil eſt un aſtre de feu. Où étiez-vous donc caché, pour en douter encore? Jamais fleuve ne précipita ſes flots ſous les voûtes d'un pont avec la rapidité dont la foule du Peuple conſolé eſt rentrée dans les portes de Rome. Tenez, entendez-vous?...

(*On entend les trompettes, les clairons & autres inſtrumens*).

Entendez vous le bruit de tous les inſtrumens de guerre, & ces acclamations, qui vont frapper la voûte des Cieux? Entendez-vous?

(*On entend une acclamation*).

MENENIUS.

Voici d'heureuſes nouvelles ! Je veux aller au-devant de nos Romaines. Cette Volumnie vaut elle ſeule les Conſuls, les Sénateurs, les Patriciens, la République entière, & de Tribuns comme vous, plein l'univers. Vous avez fait aujourd'hui d'heureuſes prières. Ce matin je n'aurois pas donné une obole pour dix mille de vos têtes. Ecoutez, quelle allégreſſe !

(Les inſtrumens & les cris continuent).

SICINIUS *au Meſſager.*

Que les Dieux te récompenſent de tes bonnes nouvelles, & reçois le témoignage de ma reconnoiſſance.

LE MESSAGER.

Nous avons tous grand ſujet de rendre aux Dieux de vives actions de grace.

SICINIUS.

Sont-elles bien près des portes ?

LE MESSAGER.

Sur le point d'entrer dans la Ville.

SICINIUS.

Allons au-devant d'elles : allons augmenter de notre joie la joie publique. *(Ils ſortent).*

(*Deux SENATEURS accompagnant les Dames Romaines, passent sur le Théâtre suivis d'un cortége de Patriciens*).

UN SÉNATEUR *aux Romains.*

Voyez notre Divinité tutélaire, qui vient de sauver Rome : convoquez toutes les Tribus : qu'on remercie les Dieux, & qu'on allume des feux de joie comme en un jour de triomphe : semez des fleurs devant elles; surmontez par vos cris de reconnoissance, les cris d'injustice qui bannirent Marcius : rappellez le fils par vos acclamations au retour de la mère ; criez tous : « Salut, nobles Romaines, graces vous soient rendues ! »

(*Tous répetent & crient*).

Salut & graces, nobles Romaines, salut & graces.

(*Nouveau bruit des instrumens*).



SCÈNE VI.

La Scène change : on voit la Place publique de la Ville d'Antium.

TULLUS AUFIDIUS *paroît au milieu de sa suite.*

AUFIDIUS *à un Officier.*

Allez; annoncez aux Nobles de l'Etat, que je suis arrivé : remettez-leur cet écrit; &, après qu'ils l'auront lu, dites-leur de se rendre à la place publique, où je confirmerai la vérité de cet écrit devant eux & le Peuple assemblé. Celui que j'accuse est déja rentré dans la Ville par cette porte, & il se propose de paroître devant l'assemblée du Peuple, espérant se justifier avec des paroles. Hâtez-vous.

(A trois ou quatre VOLSQUES *ligués avec Aufidius & qui viennent au-devant de lui).*

Soyez les bien-venus.

PREMIER CONJURÉ.

En quel état est notre Général?

AUFIDIUS.

Dans l'état d'un homme à qui ses propres bienfaits

ſont devenus funeſtes, & qui périt victime de ſa généroſité.

SECOND CONJURÉ.

Noble Général, ſi vous perſiſtez dans le projet où vous avez deſiré de nous aſſocier, nous vous délivrerons du danger qui vous menace.

AUFIDIUS.

Je ne puis faire une réponſe décidée : nous agirons ſelon que nous trouverons le Peuple diſpoſé.

TROISIÈME CONJURÉ.

Tant qu'il y aura de la diviſion entre Marcius & vous, le Peuple flottera incertain : mais la chûte de l'un rendra le ſurvivant héritier de toute ſa faveur.

AUFIDIUS.

Je le ſais; & mon plan, pour trouver un prétexte de le frapper, eſt bien arrangé. — Je l'ai relevé dans ſa diſgrace, j'ai engagé mon honneur pour garant de ſa foi. Lui, ainſi comblé d'honneurs, a eu recours à la flatterie pour agrandir ſa nouvelle exiſtence : il a careſſé & ſéduit mes amis; & c'eſt dans cette vue qu'il a, pour la première fois, plié ſon caractère, qu'on avoit toujours connu auparavant pour être farouche, indépendant & ingouvernable.

TROISIÈME CONJURÉ.

Oui, lorſqu'il briguoit le Conſulat, c'eſt cette inflexibilité qui le lui a fait perdre.

AUFIDIUS.

J'allois venir à ce fait. Banni pour ſon orgueil, il eſt venu dans ma maiſon offrir ſa tête à mon glaive : je l'ai accueilli, je l'ai aſſocié à ma fortune; j'ai laiſſé un libre cours à tous ſes déſirs : j'ai fait plus, je lui ai laiſſé, pour accomplir ſes projets, choiſir dans mon armée mes meilleurs ſoldats & les plus frais : j'ai ſervi ſes deſſeins aux dépens de ma propre exiſtence; je l'ai aidé à recueillir une renommée qu'il s'eſt appropriée toute entière, & je mettois de l'orgueil à me nuire ainſi à moi-même, tant qu'à la fin, j'ai paru le ſuivre en ſubalterne, plutôt que marcher ſon égal & ſon collègue; & il m'a traité du ton hautain d'un ſupérieur, comme ſi j'euſſe été un Officier mercenaire à ſes gages.

PREMIER CONJURÉ.

Voilà en effet ſon procédé : l'armée en a été étonnée, & pour dernier trait, lorſqu'il s'étoit emparé de Rome, & que nous nous attendions au butin & à la gloire....

AUFIDIUS.

Oui; & c'eſt pour cela qu'il ſentira la force de

mon bras : pour quelques larmes de femmes qui ne ſont que des menſonges, il a vendu tout le ſang verſé & tous les travaux qu'avoit coûté notre grande entrepriſe. C'eſt pour cela qu'il mourra, & ſa chûte relevera ma gloire. Mais écoutons.

(On entend le bruit des inſtrumens militaires, & les cris du Peuple Volſque).

PREMIER CONJURÉ.

Vous êtes entré dans votre Ville natale comme un ſimple Courrier, ſans que perſonne vous ait fait accueil; & lui, il revient au milieu d'une tempête d'acclamations qui ébranlent les airs !

SECOND CONJURÉ.

Et tout ce Peuple ſtupide, dont il a tué les enfans, ſe fatigue & s'enroue à célébrer ſa gloire !

TROISIÈME CONJURÉ.

En revanche, au moment où vous trouverez votre avantage, avant qu'il s'explique & qu'il gagne le Peuple par ſes diſcours, qu'il ſente votre fer; nous vous ſeconderons. Lorſqu'il ſera couché ſur la terre, alors vous raconterez ſon hiſtoire ſuivant vos intérêts; & votre harangue enſevelira ſon apologie avec ſon corps.

AUFIDIUS.

Cessons nos discours : voici les Nobles qui arrivent.

LES SÉNATEURS VOLSQUES.

(Tous à Aufidius).

Nous vous félicitons de votre retour dans notre Ville.

AUFIDIUS.

Je ne l'ai pas mérité : mais, dignes Sénateurs, avez-vous parcouru l'écrit que je vous ai fait remettre ?

TOUS.

Nous l'avons lu.

PREMIER SENATEUR.

Et sa lecture nous a affligés. Les fautes que nous avions à lui reprocher auparavant, pouvoient, je pense, aisément s'oublier : mais de finir par où il auroit dû commencer, sacrifier tout le fruit de nos préparatifs de guerre, en faisant retomber tout le fardeau sur nous-mêmes, & en signant un traité avec Rome, lorsque Rome se rendoit à nous ; c'est un crime qui n'admet aucune excuse.

AUFIDIUS.

Il approche : vous allez l'entendre.

SCÈNE VII.

CORIOLAN *paroît, marchant au milieu des instrumens de guerre, & suivi du Peuple en foule.*

CORIOLAN *arrivant dans la Place publique où le Sénat est assemblé.*

SALUT, Nobles Volsques : je reviens votre Soldat, & je rapporte un cœur qui n'est pas plus entaché de l'amour de mon Pays, que je ne l'étois lorsque je suis sorti de cette Ville. Je vous suis toujours dévoué, & tout prêt à suivre vos ordres. Vous devez savoir que j'ai commencé notre expédition avec succès, & que j'ai conduit vos armées par une route sanglante, jusqu'aux portes de Rome. Les dépouilles, que nous rapportons dans cette Ville, compensent & au-delà les dépenses de l'armement. Nous avons fait une paix aussi honorable pour Antium, qu'elle est ignominieuse pour Rome. Nous vous en présentons ici le traité & les articles, signés des Consuls & des Patriciens, & scellés du sceau du Sénat.

AUFIDIUS.

Ne le lisez pas, nobles Sénateurs : mais répondez

au traître qu'il a abusé à l'excès des pouvoirs que vous lui aviez confiés.

CORIOLAN.

Traître ! Qu'entends-je?

AUFIDIUS.

Oui, traître : Marcius est un traître.

CORIOLAN.

Marcius ! . .

AUFIDIUS.

Oui, Marcius, Caïus Marcius. Espères-tu, que je te ferai l'honneur de te décorer du surnom de Coriolan, que tu as volé dans Corioles ? C'est un larcin de la ruse : tu ne l'as pas mérité. Oui, entendez ma voix, vous, Sénateurs ; vous, Chefs de cet Etat : il a trahi lâchement vos intérêts, & cédé pour quelques larmes Rome qui étoit à vous. Oui, Rome étoit à vous, & il l'a lâchement cédée à sa femme & à sa mère. Il a violé ses sermens, & rompu la trame de ses desseins aussi facilement que le nœud d'un fil usé ; & sans qu'il ait assemblé aucun Conseil de guerre, à la seule vue des larmes de sa nourrice, de vains gémissemens, des clameurs de femmes lui ont fait lâcher une victoire qui étoit à vous, avec une foiblesse qui a fait rougir pour lui les derniers

de l'armée; & les hommes de cœur ſe regardoient l'un l'autre confondus d'étonnement.

CORIOLAN.

Dieu Mars, tu l'entends!

AUFIDIUS.

Ne nomme point ce Dieu; toi, enfant puſillanime, vaincu par des larmes.

CORIOLAN.

Ah Dieux!

AUFIDIUS.

Oui, tu n'es qu'un enfant, rien de plus.

CORIOLAN.

Inſigne impoſteur, tu gonfles mon ſein d'une rage qu'il ne peut plus contenir. Moi, un enfant? O lâche eſclave! — Pardonnez, illuſtres Sénateurs; c'eſt la première fois que j'aie jamais été forcé de quereller en vaines paroles. Votre Jugement, mes reſpectables Seigneurs, doit démentir ce miſérable; & lui, qui porte les marques de ma valeur imprimées ſur ſon corps, ces veſtiges honteux qui le ſuivront juſqu'au tombeau, le démentiront avec vous.

PREMIER NOBLE.

Silence, tous deux, & écoutez-moi parler.

CORIOLAN.

Déchirez-moi en pièces, ô Volſques, femmes, enfans : plongez tous vos poignards dans mon ſein. *Un enfant !* Vil impoſteur! — Si vous avez écrit avec vérité les annales de votre hiſtoire; c'eſt à Corioles que, ſemblable à un aigle fondant ſur une troupe de colombes, j'ai mis en déroute tous vos Volſques : oui, moi ſeul, je les ai tous diſperſés. Moi, un enfant !

AUFIDIUS.

Quoi, Sénateurs! vous ſouffrirez qu'il retrace à vos yeux le ſouvenir d'un ſuccès qu'il ne dut qu'à l'aveugle fortune, & qui vous couvrit de honte? Vous entendrez en paix ce Romain orgueilleux vous inſulter en face, & ſe vanter de vos affronts?

LES CONJURÉS.

Qu'il meure pour cette inſulte.

DES VOIX DU PEUPLE.

Mettons-le en pièces à l'heure même : il a tué mon fils, ma fille : il a tué mon parent : il a tué mon père.

(*Des cris confus s'élèvent dans toute l'aſſemblée*).

SECOND NOBLE, *au Peuple.*

Appaisez ces clameurs : point d'outrage. Silence. C'est un brave Guerrier ; & sa renommée remplit l'univers. Ses dernières fautes envers nous seront soumises à un Jugement impartial. Aufidius, arrête, & n'augmente point le désordre.

CORIOLAN.

O plût aux Dieux, que je le tinsse, lui & six de ses plus fiers partisans, & toute sa race devant moi, pour m'en faire justice avec mon épée!

AUFIDIUS.

Lâche insolent!

TOUS LES CONJURÉS.

Tuez-le, tuez-le, tuez-le.

(*Les Conjurés tirent tous l'épée, se jettent sur Coriolan, le tuent ; il tombe, & Aufidius le foule aux pieds*).

LES SÉNATEURS.

Arrêtez, arrêtez, arrêtez.

AUFIDIUS.

Mes nobles Maîtres, daignez m'entendre.

PREMIER NOBLE.

O Tullus !

SECOND NOBLE.

Tu as fait-là une action qui fera pleurer la valeur.

TROISIÈME NOBLE.

Ne foulez point ainſi ſon corps : contenez vos fureurs ; remettez vos épées.

AUFIDIUS.

Mes Souverains, quand vous ſaurez (dans ce moment de fureur qu'il a provoquée, il m'eſt impoſſible de vous parler), quand vous ſaurez l'extrême danger où vous expoſoit la vie de cet homme, vous vous réjouirez de le voir écraſé. Daignez me mander à l'Aſſemblée du Sénat; je vous prouverai mon fidèle & loyal dévouement, ou je me ſoumets à votre Jugement le plus rigoureux.

PREMIER NOBLE.

Emportez ſon corps & pleurez ſur lui ; qu'il ſoit regardé comme le plus illuſtre mort que jamais Hérault ait conduit à ſon tombeau.

SECOND NOBLE.

Son propre emportement abſout à moitié le brave

Aufidius du reproche qu'il pourroit mériter. Faisons servir cet événement à notre plus grand avantage.

AUFIDIUS.

Ma fureur est passée, & je me sens pénétré de regret. Enlevez-le. Aidez-nous, trois des principaux Guerriers : je serai le quatrième. Que les instrumens militaires rendent des sons lugubres. Traînez vos piques renversées : oublions que cette Ville offre une foule de Citoyennes qu'il a privées de leurs époux & de leurs enfans, & qui, jusqu'à cette heure, gémissent dans le deuil & les larmes ; & que sa mémoire reçoive de nous tous les honneurs funèbres.

(Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au bruit d'une marche militaire triste & funèbre).

Fin du cinquième & dernier Acte.



NOTES.

NOTES.

PAGE 15. (1) Les idées que le Peuple a de l'honneur sont presque toutes fausses. Pour moi, dit Cicéron, je conclus le plus souvent que ce qui est louable aux yeux du vulgaire, est honteux; & s'il arrive qu'il applaudisse à une action vraiment honorable, ce sera lorsque sa beauté est si palpable, qu'elle est sensible pour les hommes les plus ignorans & les plus grossiers. Le Chancelier Bacon dit que la louange est la réflexion de la vertu : mais elle tient du verre, ou autre corps qui la réfléchit. Si elle part du Peuple, elle est souvent fausse, & se donne à l'homme vain plutôt qu'à l'homme vertueux : Car le vulgaire ne connoît pas les vertus sublimes; les plus communes sont celles qui attirent ses éloges : si elles sont d'un degré plus rélevé, elles excitent son étonnement & son admiration : mais dès qu'elles sont trop sublimes & trop parfaites, il ne les distingue plus; elles sont au-dessus de sa portée.

Page 53. (2) Le caractère de Marcius est vraiment dramatique; & toutes les parties qui le constituent sont non-seulement bien soutenues, mais nécessaires à ses malheurs. Son orgueil & son humeur emportée sont de l'Histoire.

Page 59. (3) Ce discours est plein d'art; car après l'accueil généreux qu'Aufidius avoit fait à Coriolan exilé, il n'y a que le souvenir de ce discours qui nous fasse bien entrer dans le caractère d'Aufidius, & qui puisse rendre vraisemblable la basse perfidie dont il finit par se rendre coupable. Les deux Généraux sont peints avec une égale avidité pour la gloire. Le Volsque n'est pas scrupuleux sur les moyens; & son repentir soudain après l'assassinat de Coriolan est dans son caractère.

Page 67. (4) Allusion à Grégoire Brandon, célèbre Bourreau du temps de Shakespéare, qui se procura des armoiries par la

ſupercherie d'un certain Brook, Généalogiſte. Après lui les Bourreaux de Londres furent baptiſés du nom de Grégoire, & qualifiés, par dériſion, du titre de *Eſquires.*

Ibid. (5) Il paroît que Shakeſpéare confond ici les fonctions des Tribuns avec celles du Préfet de la Ville.

Page 69. (6) La Couronne civique étoit une branche de chêne dont on honoroit le Soldat qui avoit ſauvé la vie d'un Citoyen Romain dans un combat.

Page 184. (*) LE SECOND ESCLAVE.

Je vais l'avertir.

LE TROISIÈME.

Où habites-tu?

CORIOLAN.

Sous la voûte immenſe.

LE TROISIÈME.

Sous la voûte immenſe?

CORIOLAN.

Oui.

LE TROISIÈME.

Où cela eſt-il?

CORIOLAN.

Dans la cité des milans & des corbeaux.

LE TROISIÈME.

Dans la cité des milans & des corbeaux? Quel âne eſt-il? Tu habites donc auſſi avec les choucas?

CORIOLAN.

Non, je ne ſers pas ton Maître.

LE TROISIÈME.

Comment, l'ami, eſt-ce que tu te mêles de mon Maître?

CORIOLAN.

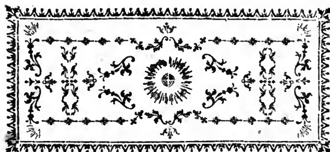
Oui; & cela eſt plus honnête que de me mêler de ta maîtreſſe. Tu babilles ſans ceſſe, va travailler de ton métier: ce coûteau reſte oiſif à ton côté. Sors d'ici. (*Il le frappe & le chaſſe*).

MACBETH.

PERSONNAGES.

DUNCAN, *Roi d'Ecosse.*
MALCOLM, DONALBAIN, } *Fils du Roi.*
MACBETH, BANQUO. } *Généraux des Armées du Roi.*
LENOX, MACDUFF, RASSE, MENTETH, ANGUS, CATHNESS, } *Seigneurs Ecossois.*
FLEANCE, *fils de Banquo.*
SIWARD, *Général de l'Armée Angloise.*
LE JEUNE SIWARD *son fils.*
SEYTON, *Officier attaché à Macbeth, fils de Macduff.*
UN MÉDECIN.
LADY MACBETH.
LADY MACDUFF.
DAMES *de la suite de Lady Macbeth.*
LORDS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS & SUIVANS.
HECATE & TROIS MAGICIENNES.
L'OMBRE *de Banquo, & autres Visions.*

*La Scène est en Ecosse, & sur-tout dans le château de Macbeth, excepté à la fin du quatrième Acte, où elle passe en Angleterre. Le sujet est tiré d'*Hector Boëtius, *& autres Chroniqueurs Ecossois.*



MACBETH.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une vaste plaine isolée & couverte de Bruyères, voisine du champ de bataille où Macbeth & Banquo, Généraux de Duncan, Roi d'Ecosse, combattent les Rebelles. Le Ciel est orageux ; le tonnerre gronde : trois MAGICIENNES *paroissent à la lueur des éclairs.*

PREMIÈRE MAGICIENNE.

QUAND nous rassemblerons-nous encore toutes trois ? Choisirons-nous un jour de tonnerre & d'éclairs, ou de pluie ?

SECONDE MAGICIENNE.

Quand ce vacarme aura cessé, & que la bataille sera gagnée ou perdue.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Elle sera décidée avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Et en quel lieu?

SECONDE MAGICIENNE.

Sur ces Bruyères.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Je vais au-devant de Macbeth.

(Une voix les appelle).

PREMIÈRE MAGICIENNE.

J'y vais, j'y vais, Grimalkin (1).

SECONDE MAGICIENNE.

Padocke (2) nous appelle. — Tout-à-l'heure.

TOUTES TROIS.

Les jours sereins nous sont odieux : les plus affreux

(1) Nom d'un vieux chat gris. Ici c'est le nom d'un mauvais Génie.

(2) Nom d'un gros crapaud, autre Génie.

ſont pour nous les plus beaux. Envolons-nous ſur les vapeurs de cet épais brouillard.

(Elles s'élèvent toutes trois & diſparoiſſent).

SCÈNE II.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi dans Foris en Ecoſſe.

DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *& autres Seigneurs.* *Un* OFFICIER *arrive bleſſé & ſanglant.*

LE ROI.

QUEL eſt ce Guerrier tout couvert de ſang ? L'état où nous le voyons nous annonce des nouvelles toutes fraîches de la ſituation des Rebelles.

MALCOLM.

C'eſt cet Officier qui a combattu en brave & intrépide ſoldat pour me ſauver de la captivité. Salut, brave & noble ami ; apprends au Roi ce que tu ſais des Rebelles : en quel état les as-tu laiſſés ?

L'OFFICIER.

Long-temps la victoire a flotté indéciſe, comme

deux nageurs rivaux qui luttent de front contre l'onde, épuisent long-temps leur force & leur art sans se surpasser. L'impitoyable Magdonel (il étoit bien fait pour devenir un traître, tant la nature a entassé de vices & de noirceurs dans son cœur!) avoit reçu des Isles de l'Ouest un renfort de Kernes (1) & de Gallow-Glasses; & la fortune souriant à son exécrable révolte, sembloit se prostituer à ce Rebelle. Mais la fortune, lui & ses troupes, tous unis, étoient encore trop foibles contre Macbeth. Le brave Macbeth (il a bien mérité ce nom) affrontant la fortune, & brandissant son épée fumante du sang des Rebelles, comme le favori de la valeur, s'est frayé un passage, toujours avançant, jusqu'à ce qu'il ait eu en face l'odieux Magdonel; il s'est attaché à lui, & ne l'a point quitté qu'il ne l'ait fendu en deux, sur les derniers retranchemens du camp.

LE ROI.

O Héros de mon sang! ô brave guerrier!

L'OFFICIER.

Comme (2) on voit sortir les tempêtes & les plus

(1) Les Kernes & les Gallow-Glasses étoient deux espèces de Troupes: la première, armée à la légère; l'autre, armée plus pésamment.

(2) Le mouvement naturel & constant de l'Océan est de

violens orages du côté d'où le ſoleil s'élève & répand ſa lumière, le déſaſtre eſt ſorti de la ſource même d'où nous attendions notre ſalut. Ecoute, Roi d'Ecoſſe, écoute la ſuite de mon récit. — A peine la Juſtice, armée de la Valeur, eut forcé ces Kernes voltigeurs à chercher leur ſûreté dans la fuite, que le Général Norwégien, voyant notre avantage, a recommencé une nouvelle attaque avec des bataillons tout frais, & tout couverts d'armes éclatantes.

LE ROI.

Ces nouveaux ennemis n'ont-ils pas épouvanté nos Généraux Macbeth & Banquo?

L'OFFICIER.

Oui, comme les paſſereaux épouvantent les aigles, ou le dain timide le lion. Pour rendre la vérité, il faut dire qu'ils reſſembloient à deux canons chargés à double & triple charge, tant ils frappoient l'ennemi ſans relâche de coups redoublés! On eût dit qu'ils avoient fait vœu de ſe baigner dans des flots de ſang, ou d'élever une montagne de cadavres. Je ne ſaurois exprimer.... Mais, je me ſens foible... mes larges bleſſures demandent un prompt ſecours.

l'Eſt à l'Oueſt : c'eſt auſſi ſur la mer la direction générale des vents ; c'eſt une des cauſes qui font que les tempêtes qui viennent de l'Eſt ſont les plus violentes.

LE ROI.

Ton récit, comme tes bleſſures, eſt d'un brave; & tout en toi reſpire l'honneur. — (*A des Gardes.*) Allez avec lui, faites panſer ſes plaies.

(*On emmène l'Officier*).

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, RASSE & ANGUS *arrivent.*

MALCOLM.

C'EST le vaillant (1) Thane de Raſſe!

LENOX.

Quel empreſſement éclate dans ſes regards! A ſon air, il nous apporte des nouvelles importantes.

RASSE.

Dieu conſerve le Roi!

LE ROI.

De quels lieux viens-tu, noble Thane?

(1) *Thane*, mot ſaxon, titre d'honneur équivalent à celui de Baron, Gouverneur pour le Roi d'une certaine étendue de pays.

RASSE.

De Fife, grand Roi, où la foule des étendards Norwégiens insultent les Cieux, & contenoient nos Soldats dans un froid silence. Norway, à la tête d'une armée formidable, & secondé en secret par le plus déloyal des traîtres, par le Thane de Cawdor, a engagé un combat terrible. A la fin ce Héros, ce nouvel époux de Bellone, cuirassé de son courage, faisant face aux Rebelles dans une lutte infatigable, force contre force, fer contre fer, bras contre bras, a dompté les vains efforts de sa rage. Pour conclure, la victoire nous est restée.

LE ROI.

O bonheur!

RASSE.

Maintenant Swarno, le Roi de Norway, demande la paix; nous n'avons pas daigné lui permettre d'enterrer ses morts, qu'il n'eût déposé d'avance, à l'Isle (1) de Saint-Colmes-Kill, dix mille dollers (2), pour nos soldats victorieux.

(1) Une des Isles Occidentales, autrement nommée Iona.

(2) Piece d'argent qui a cours en Hollande & dans plusieurs parties de l'Allemagne, valant 4 f. 6 d. st.

LE ROI.

Le Thane de Cawdor ne trahira plus nos interêts & notre confiance. Allez, prononcez ſon Arrêt de mort, & tranſmettez à Macbeth ſa dignité.

RASSE.

Je vais faire exécuter vos ordres.

LE ROI.

Ce qu'il a perdu, le brave Macbeth l'a bien gagné!

(Tous ſortent).

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréſente la même plaine qu'on a vue à l'ouverture de la Pièce. Le tonnerre gronde.

Les trois MAGICIENNES.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Où as-tu été, ma ſœur?

SECONDE MAGICIENNE.

Égorger un pourceau.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Et toi, ma fœur?

PREMIÈRE MAGICIENNE.

La femme d'un Matelot (1) avoit des châtaignes plein fon giron; & de fa bouche édentée, elle grugeoit, grugeoit, grugeoit. Donne-m'en, lui ai-je dit. — Aux Enfers, forcière, m'a répondu cette mégère à l'énorme & large croupe. — Son mari s'eft embarqué pour Alep: il monte le *Tigre*. Moi, je m'embarquerai dans un crible, je le pourfuivrai; &, déterminée comme un rat fans queue, je ferai, je ferai, je ferai....

SECONDE MAGICIENNE.

Je t'offre un air de vent.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tu es bien obligeante.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Et moi un autre.

(1) Shakefpéare fuit ici les relations vulgaires fur les Sorcières de la Laponie, dont les Matelots Anglois s'imaginoient pouvoir acheter un vent favorable.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Et moi, je dispose du reste; je préside au point d'où ils souflent, & à tous les coins du compas des Marins. Je veux rendre son mari sec comme l'herbe fanée des prés : ni jour ni nuit le sommeil ne reposera sur sa paupière; il vivra comme un proscrit : fatigué de neuf fois neuf nuits d'insomnie, il séchera, maigrira, languira; & si sa barque ne peut être naufragée, du moins sera-t-elle battue sans relâche des flots & de la tempête. — Voyez-vous ce que j'ai-là?

SECONDE MAGICIENNE.

Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

C'est le pouce d'un Pilote qui a fait naufrage en rentrant dans le port.

(On entend les tambours).

TROISIÈME MAGICIENNE.

Les Tambours ! les tambours ! c'est Macbeth qui s'avance.

(Elles se prennent par les mains qu'elles entrelacent les unes dans les autres, en chantant, dans les accens d'une musique infernale, qu'un orchestre analogue accompagne, jusqu'à ce que le charme soit accompli).

TOUTES TROIS, *chantant & dansant ensemble.*

Ainsi les noires (1) Sœurs, Courières de la terre & des mers, les mains enlacées l'une dans l'autre dansent en rond : trois tours pour toi, trois pour moi, & trois encore pour completter les neuf cercles. — C'est assez; le charme est accompli.

(1) *Weyward Sisters*, sœurs perverses: ces trois sœurs, Sorcières ou Furies, étoient fameuses dans le Nord. C'étoient les Parques des Nations septentrionales appellées Valkyres (*Valkyriæ*), les trois Pucelles d'Odin, qui les envoie à tous ses combats. Gunna, Rota, & Skullda la dernière des Parques, gouvernent la victoire, & marquent les hommes pour le trépas. Elles rodent sans cesse dans les airs & sur les mers, pour choisir les victimes de la mort : elles président au carnage. *Bartholin, sur les causes qui faisoient mépriser la mort aux Danois encore Païens.*

Voilà pourquoi Shakespéare emploie trois Furies, & les appelle Courières de la terre & des mers, & les peint toujours occupées à mal faire, & ne cherchant que la mort & le malheur. D'un côté, pour relever cette partie de son Ouvrage, & lui donner plus de noblesse & de dignité, il mêle ensemble les superstitions grecques & romaines, & fait présider Hécate aux enchantemens de ces trois Furies; & de l'autre, pour rester à la portée du Peuple de son siècle, il rassemble les superstitions du Pays sur les Sorcières, & n'oublie ni leurs barbes, ni leurs chats, ni les balais de genêt. Dans leurs opérations magiques, il fait entrer tous les ingrédiens les plus choquans du monde physique; comme il compose leur caractère de ce qu'il y a de plus noir & de plus odieux dans le moral. POPE.

SCÈNE V.

MACBETH & BANQUO *paroiſſent, traverſant cette plaine de bruyères, ſuivis d'*OFFICIERS *& de* SOLDATS.

MACBETH.

Je n'ai jamais vu de jour ſi affreux & ſi beau.

BANQUO.

Combien dit-on qu'il y a d'ici à Foris? — Mais que vois-je? Quelles ſont ces créatures étranges, ſi flétries dans leurs traits, ſi ſauvages dans leur accoutrement? Elles ne reſſemblent point aux habitans de la terre, & pourtant elles y marchent comme nous. (*Aux trois Furies.*) Vous paroiſſez m'entendre; êtes-vous des êtres vivans, & pouvez-vous répondre aux queſtions de l'homme? Je vous vois toutes trois placer votre doigt décharné ſur vos lèvres livides & ridées. — Je vous croirois des femmes, ſans cette barbe épaiſſe dont votre menton eſt hériſſé.

MACBETH.

Parlez, ſi vous pouvez parler. Qui êtes-vous?

PREMIÈRE

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Vive Macbeth! Salut, Thane de Glamis.

SECONDE MAGICIENNE.

Vive Macbeth! Salut, Thane de Cawdor.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Vive Macbeth! Un jour tu ſeras Roi.

BANQUO.

Noble Macbeth, pourquoi vous troublez-vous? Pourquoi ſemblez-vous craindre des événemens, qui s'annoncent ſous un aſpect ſi brillant? (*Aux Furies.*) Au nom de la vérité, répondez: êtes-vous des ſpectres fantaſtiques, ou êtes-vous en effet ce que vous paroiſſez être? Vous ſaluez mon illuſtre Collègue d'un titre honorable, & vous lui annoncez dans l'avenir de grandes deſtinées, & l'eſpoir d'une Couronne; vos brillantes prédictions l'ont jetté dans le raviſſement: & moi, vous ne me parlez pas. Si vos regards peuvent pénétrer le ſein de l'avenir, & démêler, dans les germes des événemens, ceux qui doivent proſpérer ou avorter; parlez-moi donc auſſi à moi, qui ne mendie point vos faveurs, & qui ne crains point votre haine.

PREMIERE MAGICIENNE.

Salut!

SECONDE MAGICIENNE.

Salut!

TROISIÈME MAGICIENNE.

Salut!

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tu feras plus petit que Macbeth & plus grand que lui.

SECONDE MAGICIENNE.

Tu feras moins heureux & beaucoup plus heureux que lui.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Tu feras des Rois, quoique tu ne fois pas Roi. Vivent Macbeth & Banquo!

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Vivent Banquo & Macbeth!

MACBETH.

Arrêtez, obfcures Prophéteffes : expliquez-vous plus clairement. Je fais bien que, par la mort de Sinel mon pere, je fuis Thane de Glamis : mais comment puis-je l'être de Cawdor? Le Thane de Cawdor eft vivant, & il eft dans tout l'éclat de la profpérité. Et que je fois jamais Roi, c'eft un événe-

ment où ne peut atteindre mon eſpérance ... ni Thane de Cawdor, non plus. Parlez : d'où tenez-vous ces étranges connoiſſances ? Ou pourquoi arrêtez-vous nos pas ſur ces arides bruyères, par vos vaines prédictions? — Parlez, je vous l'ordonne.

(Les Furies diſparoiſſent).

BANQUO.

La terre, ainſi que l'onde, enfante des bulles aëriennes, filles légères de l'air, qu'un ſouffle diſſipe: ce que nous avons vu n'étoit qu'un néant. — Où ſont-elles évanouies?

MACBETH.

Dans l'air. Ces formes vaines que nous avons priſes pour des corps, ſe ſont perdues, comme l'haleine dans les vents. — Que je voudrois qu'elles n'euſſent pas diſparu ſi-tôt !

BANQUO.

Ces viſions à qui nous venons de parler, avoient-elles quelque réalité? ou bien aurions-nous goûté de cette racine enivrante qui renverſe la raiſon ?

MACBETH.

Vos enfans ſeront Rois!

BANQUO.

Et vous, vous ferez Roi !

MACBETH.

Et Thane de Cawdor auſſi ! N'eſt-ce pas leur prophétie?

BANQUO.

Oui, ce ſont leurs paroles : mais qui vient ici?

SCÈNE VI.

RASSE & ANGUS, MACBETH, BANQUO.

RASSE.

MACBETH, le Roi a reçu avec joie la nouvelle de vos ſuccès, en apprenant les haſards que vous avez courus dans le combat des Rebelles. Son admiration & ſes éloges flottoient incertains entre vous & Magdonel. A la fin, ſatisfait & décidé en voyant le dénouement de cette grande journée, il vous trouve dans les bataillons de l'intrépide Norwégien, ſans effroi des horribles ſpectacles de mort qui vous entouroient, & qui étoient votre ouvrage. Auſſi preſſés que

tombent les grains de la grêle, arrivoient Couriers ſur Couriers : chargé de vos éloges, chacun étaloit avec profuſion devant le Roi les récits pompeux de vos exploits, dans cette étonnante défenſe de ſon Royaume.

ANGUS.

Sa Majeſté nous envoie vous remercier en ſon nom : nous ne ſommes pas chargés de vous payer vos ſervices, mais ſeulement de vous conduire devant le Roi.

RASSE.

Et pour premier gage de plus grands honneurs, il m'a ordonné de vous ſaluer de ſa part Thane de Cawdor. Ainſi, vaillant Thane, je vous ſalue ſous ce nouveau titre d'honneur ; car il vous appartient.

BANQUO.

Quoi ! la vérité ſort-elle des Oracles de l'Enfer ?

MACBETH *ſurpris.*

Le Thane de Cawdor eſt vivant ! Pourquoi me parez-vous d'une dignité, dont un autre eſt revêtu ?

ANGUS.

Il eſt vrai ; celui qui fut Thane de Cawdor vit encore : mais un Jugement fatal va trancher cette vie, qu'il a mérité de perdre. S'il étoit d'intelligence

avec Norway; ou s'il prêtoit aux Rebelles des secours clandestins; ou si, de concert avec eux, il tramoit la ruine de son pays, c'est ce que j'ignore: mais des trahisons capitales, avouées & prouvées, l'ont perdu sans ressource.

MACBETH *à part.*

Thane de Glamis & Thane de Cawdor! Après ces deux titres suit le troisième & le plus brillant. (*A Angus.*) Je vous rends graces de vos soins. (*A Banquo.*) N'espérez-vous pas à présent, que vos enfans seront Rois? Celles qui m'ont salué Thane de Cawdor, n'ont pas promis moins qu'un Trône à vos enfans.

BANQUO.

Cette dignité qui vient de vous être conférée, peut échauffer vos espérances & les élever vers la Couronne, vers un titre plus grand que celui de Thane de Cawdor: mais c'est une étrange aventure! Souvent, pour nous conduire à notre perte, les Ministres des Ténèbres nous jettent quelques vérités: ils nous amorcent par l'éclat de quelques légers succès, pour nous trahir ensuite, & nous précipiter dans les plus funestes abymes. (*A Rosse & Angus.*) Nobles Cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH *à part, & absorbé dans ses pensées.*

Voilà deux prédictions accomplies, qui sont

comme l'heureux prélude du grand événement qui doit les couronner par un Trône. (*A Rosse & Angus.*) Je vous rends graces, dignes Gentilshommes. (*A part.*) (2) Cette inſtigation ſurnaturelle ne peut être criminelle: elle ne peut pas non plus être innocente. — Mais, ſi elle eſt criminelle, pourquoi me donner un gage du ſuccès, en commençant par une vérité qui s'accomplit? Si elle eſt innocente, pourquoi, en cédant à cette tentation, ſon horrible image fait-elle dreſſer mes cheveux ſur ma tête, & battre mon cœur contre mes flancs avec une violence qui n'eſt pas naturelle? L'acte même, à l'inſtant de l'exécution, eſt moins terrible, que ne l'eſt ſon horrible projet dans l'imagination. Ma penſée, qui ne commet encore qu'un meurtre idéal, ébranle ſi violemment toute ma machine, que toutes mes facultés ſont alarmées & ſuſpendues devant cette image ; mon eſprit ne s'arrête à rien qu'à des choſes qui ne m'arriveront point, & ce n'eſt qu'un néant.

BANQUO.

Voyez dans quelle extaſe eſt plongé mon Collègue!

MACBETH *repouſſant la tentation.*

Si la deſtinée veut me faire Roi, ſoit; qu'elle me couronne : mais je ne veux pas faire un pas.

BANQUO.

Ces nouveaux honneurs dont il vient d'être revêtu, ſont comme des habits d'une forme nouvelle, qui ne ſe moulent & ne s'ajuſtent bien ſur notre taille qu'avec le temps & l'uſage.

MACBETH.

Arrive ce qui doit arriver : le temps & les heures courent également dans les jours les plus fâcheux, & amenent l'événement.

BANQUO.

Brave Macbeth, nous vous attendons ; quand il vous plaira de partir ...

MACBETH.

Que votre complaiſance m'excuſe : mon cerveau inſenſé étoit préoccupé d'idées qui déja ſont oubliées. — Honnêtes Gentilshommes, vos ſervices ſont conſignés (*Montrant ſon ſein.*) dans un dépôt où je les lirai chaque jour. — Allons trouver le Roi. (*A Banquo.*) Réfléchiſſez à ce qui eſt arrivé ; &, dans un moment plus opportun (en attendant, nous y rêverons), ouvrons-nous librement nos cœurs l'un à l'autre.

BANQUO.

Très-volontiers.

MACBETH.

Jufques-là, c'eft affez. — Allons, mes amis.
(Tous fortent & fe mettent en marche).

SCÈNE VII.

Le Palais du Roi.

Fanfares. LE ROI, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX & *fuite.*

LE ROI.

L'EXÉCUTION de Cawdor eft-elle confommée? Ceux que j'avois chargés de ce foin ne font donc pas revenus encore?

MALCOLM.

Mon Souverain, ils ne font pas encore de retour: mais j'ai parlé à un homme qui l'a vu mourir. Il m'a rapporté qu'il avoit, fans aucun détour, avoué fa trahifon, imploré le pardon de Votre Majefté, &

montré le plus profond repentir. Nul acte de sa vie ne l'honore autant que la manière dont il l'a quittée. Il est mort en homme qui s'est exercé à mourir, & il a renoncé au plus grand des biens avec l'indifférence dont on perd la plus vaine bagatelle.

LE ROI.

Il n'est donc point d'art qui apprenne à deviner l'ame sur les traits du visage! C'étoit un Noble sur qui se reposoit toute ma confiance.

(*MACBETH & BANQUO arrivent, précédés de RASSE & ANGUS.*

(*A Macbeth*).

O brave & noble cousin! l'ingratitude commençoit à m'accabler d'un poids insupportable. Il me tardoit de te récompenser : mais ton mérite s'est élancé tout d'un coup à une hauteur où ne peut atteindre le plus rapide essor de la reconnoissance. — Je voudrois que tu eusses moins mérité de moi; je verrois encore de la proportion entre tes services & leur salaire : mais il ne me reste que l'aveu, qu'il t'est plus dû que je ne peux te payer.

MACBETH.

Le service & la fidélité que je vous dois, en s'acquittant, se récompensent eux-mêmes. Votre Majesté n'a d'autre rôle à remplir, que d'en recevoir

le tribut : notre obéiſſance eſt dévouée à votre Grandeur : en faiſant tout ce que nous pouvons, nous ne faiſons qu'acquitter notre devoir, vaſſaux engagés à défendre vos jours & votre honneur.

LE ROI.

Sois le bienvenu à notre Cour ; je viens de commencer ta fortune : c'eſt un arbriſſeau que plantent mes mains, je vais le cultiver avec ſoin, & je veux le voir ſe couronner des plus beaux fruits. — Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité de nous, & je déclare publiquement que tu n'as pas moins fait pour notre gloire. Laiſſe-moi t'embraſſer & te ſerrer contre mon cœur.

BANQUO.

Si je prends racine dans le cœur de mon Roi, c'eſt lui qui en moiſſonnera les fruits.

LE ROI.

Ma joie ne connoît plus de bornes : elle éclate & ſe répand hors de moi avec tant d'excès & de violence, que je cherche à la voiler par des pleurs, à calmer ſes tranſports par des idées plus ſombres, par une perſpective plus triſte dans l'avenir. — Mes enfans, & vous que le ſang nous unit ; vous, Grands, qui approchez le plus près de mon Trône ; ſachez aujour-

d'hui, que nous voulons tranſmettre notre Couronne à Malcolm, l'aîné de mes enfans : dès ce moment, nous le nommons Prince de Cumberland. Ce titre n'appartient qu'à lui ſeul, & ne peut être partagé: mais d'autres dignités, comme autant d'étoiles autour de l'aſtre, brilleront ſur la tête de tous ceux qui ont mérité nos bienfaits. — (*A Macbeth.*) Partons pour Invernefs; je veux reſſerrer les liens qui m'attachent à toi.

MACBETH.

Le repos devient fatigue pour moi, dès que je ne ſuis plus employé à votre ſervice. Je veux moi-même être le meſſager qui comblera de joie mon épouſe, en lui annonçant l'arrivée de Votre Majeſté.... Je pars en prenant humblement congé d'elle.

LE ROI.

Salut, mon illuſtre Cawdor!

MACBETH *à part.*

Malcolm, Prince de Cumberland! Voilà un obſtacle qu'il me faut franchir, ou ma chûte eſt certaine; car il ſe trouve dans mon chemin. — Etoiles, cachez vos feux; que la nuit même ne voie pas mes profonds & noirs deſirs; que ma main ſe cache de

mes yeux! Mais qu'il s'accompliſſe, l'acte que mes yeux frémiroient de voir exécuté! (*Il ſort*).

LE ROI *s'entretenant de lui.*

Oui, digne Banquo, c'eſt un Guerrier d'une valeur extraordinaire; & mon ame ſe repaît avec délices du plaiſir de le louer : c'eſt une fête pour moi. Marchons ſur les traces du vertueux Macbeth, dont les ſoins ont pris les devants, pour préparer ſa maiſon à nous recevoir. C'eſt un Héros incomparable.

(*Fanfares. Ils ſortent*).

SCÈNE VIII.

La Scène eſt dans un appartement du Château d'Invernefs.

LADY MACBETH *paroît ſeule, liſant une lettre de ſon mari.*

(*Elle continue de lire à haute voix*).

« Elles ſe ſont préſentées ſur ma route le jour » de ma victoire; & déja une de leurs prédictions » accomplies m'a prouvé qu'elles ſont douées d'une » intelligence au-deſſus des mortels. Lorſque je brû-

» lois du desir de leur faire d'autres questions, elles » se sont changées en vapeur légère, & se sont éva- » nouies. J'étois encore plongé dans l'admiration de » cette rencontre étrange, lorsqu'on m'apporte des » lettres du Roi, qui me nomment Thane de Cawdor; » titre que ces sœurs infernales m'avoient adressé » le premier. Ce n'est qu'après, dans un second » salut, qu'elles m'ont dit : *Et un temps viendra que* » *tu seras Roi.* J'ai cru te devoir cette confidence, » ô toi, chère compagne de ma grandeur : je n'ai » pas voulu te frustrer de ta portion de joie, en » te laissant ignorer les grandes destinées qui me » sont promises. Renferme ce secret dans ton cœur. » Adieu ».

Tu es Thane de Glamis & de Cawdor.... Et tu seras aussi ce qu'on t'a prédit. — Cependant, je crains ton caractère : ton ame est trop tendre, trop (†) pleine de douceur & d'humanité, pour prendre le chemin le plus court. Tu voudrois bien t'agrandir, tu n'es pas sans ambition : mais tu n'as pas la méchanceté qui doit l'accompagner. Tu voudrois bien t'élever à la grandeur; mais par des moyens innocens : tu ne veux pas trahir, & tu voudrois recueillir le fruit de la trahison. Noble Glamis, tu

(†) Trop pleine du lait de l'humaine tendresse.

aſpires à poſſéder un bien qui te crie : « Voilà ce qu'il faut que tu faſſes, ſi tu veux me poſſéder : oui, pour l'avoir, il faut l'action que tu crains de commettre toi-même, bien plus que tu ne déſires qu'elle ne ſoit pas commiſe. — Hâte-toi, viens dans mes bras; que je puiſſe verſer mon ame dans ton ſein, & châtier de mes rigoureux conſeils les lâches ſcrupules qui t'empêchent de ſaiſir le cercle d'or, dont les deſtins & cette aſſiſtance ſurnaturelle, ſemblent avoir déja couronné ton front.

(*Arrive un* COURIER).

Quelles nouvelles m'apportes-tu?

LE COURIER.

Le Roi arrive ici ce ſoir.

LADY.

Ta nouvelle eſt inſenſée. Ton maître n'eſt-il pas avec lui? Si tu diſois la vérité, il m'auroit avertie de me préparer à recevoir le Roi.

LE COURIER.

Daignez me croire, je dis la vérité : mon maître eſt en chemin. Un de mes camarades a été chargé de le devancer. Hors d'haleine, & preſque mort de fatigue, à peine a-t-il eu la force d'accomplir ſon meſſage.

LADY.

Prends bien soin de lui; car il apporte de grandes nouvelles! (*Le Courier sort.*) Oui, pleine de douceur & de charme seroit la voix du corbeau même, qui par ses croassemens, m'annonceroit l'entrée fatale de Duncan sous les lambris de mon château. — Venez tous, Esprits infernaux, qui inspirez les pensées homicides; dépouillez-moi de mon sexe en cet instant, & remplissez-moi toute entière, tête & cœur, d'une cruauté pure & sans mélange de pitié. Epaississez mon sang dans mes veines; fermez tout accès, tout passage aux remords, & que nul mouvement de pitié, nul sentiment de nature ne vienne ébranler mon ame dans son cruel projet, & s'interposer entre lui & l'exécution. Entrez dans mon sein, & changez le lait de mon sexe en noir poison, ministres du meurtre; venez, en quelque lieu que soient vos invisibles substances à épier le moment de nuire au genre humain. — Viens, nuit sombre; enveloppe-toi encore des plus noires vapeurs de l'Enfer, afin que mon poignard affilé ne voie pas la blessure qu'il fait, & ne laisse pas un rayon de clarté par où le Ciel puisse m'entrevoir, & me crier : *Arrête, arrête.*

(*A MACBETH, qui arrive en poste*).

O noble Glamis, illustre Cawdor, (*En l'embrassant.*) plus grand encore par le titre qui t'attend dans l'avenir. Ta lettre a transporté mon ame au-delà de ce

ce préſent obſcur, & j'aſſiſte déja à l'avenir; je le vois, je le ſens.

MACBETH.

Cher objet de mon amour, Duncan vient loger ici ce ſoir!

LADY.

Et quand part-il d'ici?

MACBETH.

Demain : c'eſt ſon projet.

LADY.

Oh! jamais le ſoleil ne verra ce lendemain. — Votre viſage, mon cher Thane, eſt un livre ouvert, où les hommes pourroient lire de dangereuſes connoiſſances. Pour ſurprendre l'occaſion, prenez un air & un maintien conformes aux circonſtances; que vos yeux, vos geſtes, votre langue reſpirent la joie & le bon accueil : paroiſſez aux regards comme la fleur innocente, & ſoyez le ſerpent caché ſous ſon éclat. Il faut pourvoir aux deſtins de l'hôte qui vient ici : vous remettrez à mes ſoins le grand ouvrage de cette nuit. Son exécution va placer dans nos mains le pouvoir ſuprême; elle va nous faire goûter le plaiſir de la ſouveraineté abſolue, pendant toute la durée des jours & des nuits qui ſuivront celle-ci!

MACBETH.

Nous en parlerons plus au long.

LADY.

Songez ſeulement à montrer un front ſans nuage: changer de viſage eſt toujours dangereux. — Laiſſez le reſte à mes ſoins.

(Ils ſortent).

SCENE IX.

Le Théâtre repréſente la porte du Château de Macbeth.

LE ROI *arrive aux flambeaux & au ſon des hautbois*; MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX & MACDUFF, RASSE & ANGUS *l'accompagnent : Suite.*

LE ROI.

Ce château eſt dans une agréable ſituation ; l'air eſt d'une légéreté, d'une douceur qui flatte & pénètre les ſens.

BANQUO.

Cet hôte des étés, le martinet, habitant des Temples, nous annonce, en fixant ici ſon ſéjour, que l'haleine de l'air eſt en ces lieux douce & parfumée. Pas une friſe ſaillante, pas une corniche, pas un ſeul angle commode, où cet oiſeau n'ait ſuſpendu le berceau de ſes enfans. J'ai remarqué que, par-tout où ces oiſeaux font leur nid & leurs petits, on y reſpire un air délicat & pur.

(*Lady Macbeth vient au-devant du Roi*).

LE ROI.

Voyez: voilà notre honorable hôteſſe! — L'amitié qui s'attache à nous, nous cauſe quelquefois de l'embarras, & les peines qu'elle nous donne ſont encore reçues avec reconnoiſſance, comme des marques d'affection. Vous allez prier le Ciel de nous récompenſer des peines & du trouble que vous occaſionne notre préſence, & nous remercier encore de notre importunité comme d'une nouvelle faveur.

LADY.

Tous nos ſervices, fuſſent-ils doublés & quadruplés, ne ſeroient que néant & misère, comparés à la foule d'honneurs brillans qu'il plaît à Votre Majeſté d'accumuler ſur notre Maiſon. Pour reconnoiſſance de vos anciens bienfaits, & des dignités nou-

velles que vous nous avez prodiguées, nous n'avons que nos vœux & nos prières au Ciel.

LE ROI.

Où eſt le Thane de Cawdor? Nous ſuivions de près ſes traces; & nous avions deſſein de vous annoncer nous-même ſon arrivée : mais il eſt excellent cavalier; & preſſé par l'aiguillon de l'amour, auſſi poignant que l'éperon dont il piquoit ſon courſier, il nous a devancé, & il eſt arrivé le premier. Belle & noble Lady, nous ſerons votre hôte cette nuit.

LADY.

Vos humbles ſerviteurs, leurs perſonnes & leur maiſon, & tout ce qu'ils poſsèdent, ſont dévoués à Votre Majeſté : ils ne ſont que vous rendre ce qu'ils tiennent de vous.

LE ROI.

Donnez-moi votre main; conduiſez-moi vers notre hôte : nous l'aimons tendrement, & nous continuerons de lui prodiguer nos faveurs. Voulez-vous bien, aimable hôteſſe?...

(Ils ſortent).



SCÈNE X.

Un appartement dans le Château de Macbeth : des hautbois, des flambeaux. On voit une foule de Pages & de Domestiques occupés au service, & traversant le Théâtre.

MACBETH *seul.*

Si, l'action faite, tout finissoit-là, le plutôt seroit le mieux. Si l'assassinat enveloppoit toutes ses suites, que sa fin fût tout succès, qu'un seul coup pût tout terminer, tout finir; ici-bas, seulement ici-bas... des bords de ce monde, de ce rivage du temps, nous nous lancerions au hasard dans la vie à venir. — Mais, dans ces cas, nous subissons même ici-bas notre jugement. Nous ne faisons qu'enseigner des leçons sanguinaires, qui, une fois données, reviennent sur leur auteur, & le punissent par sa ruine. — La Justice, de sa main équitable, repousse vers nos lèvres la coupe empoisonnée, & nous en fait avaler jusqu'à la lie toute l'amertume. — Il est ici sous la foi d'une double sauve-garde. D'abord je suis son parent & son sujet, deux puissans motifs qui s'opposent à cette action : ensuite je suis son hôte, & c'est moi qui devrois fermer la porte à son meurtrier, au lieu de porter le coûteau dans son

ſein. D'ailleurs ce Duncan a un naturel ſi doux & ſi bon, il a rempli ſa tâche de Roi d'une manière ſi irreprochable, que ſes vertus, comme autant d'anges à la voix d'airain, crieront vengeance du crime infernal d'avoir tranché ſa vie; & la Pitié, comme un tendre enfant nouveau né, porté ſur les vents, ou un Chérubin celeſte monté ſur les inviſibles courſiers de l'air, expoſera la peinture de cet horrible forfait devant tous les yeux, & fera verser des flots de larmes. — Je n'ai d'autre aiguillon qui m'anime à l'exécuter, que la fougueuſe ambition qui s'élance au-deſſus de ſa hauteur, & retombe ſur un autre.

SCÈNE XI.

MACBETH, LADY MACBETH *paroît.*

MACBETH.

Hé bien! quelles nouvelles?

LADY.

Il a bientôt ſoupé! Pourquoi avez-vous quitté la ſalle?

MACBETH.

M'a-t-il demandé?

LADY.

Sans doute : eſt-ce que vous ne le ſavez pas?

MACBETH.

Nous n'avancerons pas plus loin dans ce projet. Il vient de me combler d'honneurs ; & mes ſervices m'ont acquis l'eſtime univerſelle, & une réputation dorée, dont je dois me parer dans l'éclat de ſa première fraîcheur, au lieu de m'en dépouiller ſi vîte.

LADY.

Quoi! cet eſpoir brillant dont votre ame s'étoit environnée elle-même, n'étoit-il qu'une folle ivreſſe? S'eſt-il depuis évanoui dans votre ſommeil? Et ne vous réveillez-vous aujourd'hui, que pour pâlir & friſſonner devant l'idée que vous aviez ſi librement conçue? Avez-vous donc peur de montrer dans l'action même, & dans le courage de l'exécuter, la force qui eſt dans votre déſir? Quoi! vous devez poſſéder un bien, que vous regardez comme l'ornement de la vie, & vous voulez vivre en lâche dans votre propre opinion, en répétant ſans ceſſe : *je voudrois bien ;* mais *je n'oſe* (†)!

(†) Comme le chat affamé du proverbe : le chat voudroit bien pêcher le poiſſon ; mais il n'oſe ſe mouiller la patte.

MACBETH.

Arrêtez, je vous prie : j'ofe faire tout ce qui eft digne de l'homme. Celui qui ofe davantage, ceffe d'en être un.

LADY.

Quelle eft donc la bête ftupide qui vous a porté à me confier à moi ce projet ? Quand vous avez ofé le former, c'eft alors que vous étiez un homme ; & en ofant devenir plus grand que vous n'étiez, vous n'en feriez que plus homme. Ni l'occafion, ni le lieu ne vous fecondoient alors ; & cependant vous vouliez vous-même créer l'une & l'autre. Ils viennent s'offrir aujourd'hui d'eux mêmes ; & l'offre gracieufe de la fortune vous déconcerte & vous anéantit ! J'ai allaité fur mon fein, & je fais combien il eft doux d'aimer le jeune enfant qui fuce mon lait : hé bien, j'arracherois ma mamelle des tendres lèvres de fa bouche enfantine, au moment même où il fouriroit à fa mère, & je lui écraferois la tête, fi j'en avois une fois fait le ferment, comme vous l'avez fait, vous, d'exécuter ceci.

MACBETH.

Si nous allions manquer notre coup ?

LADY.

Nous, manquer notre coup ! Songez feulement à

arrêter, à fixer votre résolution dans un état où elle ne vacille point, & nous ne manquerons pas notre coup. Lorsque Duncan sera endormi; & la fatigue de cette pénible journée va le plonger dans un sommeil profond; j'aurai soin, moi, d'enivrer si bien de vin & de vassel (†) ses deux Chambellans, que leur mémoire, cette gardienne des idées & le dépôt de la raison, s'évanouira en fumée avec les vapeurs de l'ivresse. Lorsque tous leurs sens enivrés seront assoupis dans un sommeil profond comme la mort, que ne pouvons-nous pas exécuter, vous & moi, sur Duncan sans gardes & sans défense? Que ne pouvons-nous pas imputer à ses Officiers pleins de vin, qui porteront le crime de notre grand meurtre?

MACBETH.

Ne mets au jour que des fils; car la trempe de ta nature indomptable ne doit former que des mâles. — En effet, ne pourra-t-on pas croire, lorsque nous aurons teint de sang ses deux Officiers endormis dans son appartement, & frappé avec leurs poignards, que ce sont eux qui auront fait le coup?

LADY.

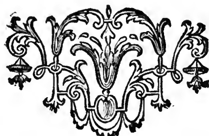
Et qui osera le croire autrement, lorsque nous ferons entendre nos plaintes & nos cris sur sa mort?

(†) Boisson faite avec des pommes, du sucre & de la bière.

MACBETH.

Me voilà décidé ſans retour, & je vais plier toutes mes facultés à cette terrible exécution. Séparons-nous, & ſonge à voiler nos deſſeins ſous les dehors les plus gracieux. Il faut qu'un viſage faux maſque les ſecrets d'un cœur faux.

(*Ils ſortent*).





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une ſalle du Château de Macbeth.

BANQUO *paroît avec ſon fils* FLEANCE, *qui porte un flambeau devant lui.*

BANQUO *à ſon fils.*

A QUEL point de ſa courſe en eſt la nuit?

FLEANCE.

La lune eſt deſcendue ſous l'horiſon : je n'ai point entendu ſonner l'heure.

BANQUO.

La lune ſe couche à minuit.

FLEANCE.

Je crois la nuit plus avancée.

BANQUO.

Tiens, prends mon épée. — Le Ciel eſt bien

économe de lumières cette nuit; tous ses flambeaux sont éteints. — Le sommeil, comme un poids énorme, m'accable, & cependant je voudrois ne pas dormir. Puissances propices du Ciel, réprimez dans mon sein ces odieuses & noires images, que la nature laisse éclorre pendant le repos des sens!

(*MACBETH entre, avec un serviteur portant un flambeau*).

BANQUO *à Fléance.*

Rends-moi mon épée. — Qui s'avance-là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO *reconnoissant sa voix.*

Quoi! c'est vous? Vous ne reposez pas encore? Le Roi est couché. — Il a eu au souper un plaisir extraordinaire: aussi les soins de vos Officiers ont été payés par de généreuses largesses; & ce beau diamant dont il a fait don à votre épouse, comme à la plus aimable hôtesse..... En un mot, il s'est retiré joyeux & satisfait au-delà de toute expression.

MACBETH.

N'étant pas préparés à le recevoir, nous n'avons pu remplir qu'une partie de notre volonté: préve-

nue plutôt, elle ſe ſeroit montrée avec plus d'aiſance & d'éclat.

BANQUO.

Tout s'eſt paſſé à merveille. — La nuit dernière j'ai rêvé des trois ſœurs de la forêt. Il y avoit de la vérité dans ce qu'elles vous ont prédit.

MACBETH.

Je ne ſonge plus à elles. Cependant, dès que nous pourrons nous ménager une heure favorable, nous la paſſerons à nous entretenir un peu de ce prodige, ſi vous voulez conſentir à cette complaiſance.

BANQUO.

Volontiers : à votre loiſir.

MACBETH.

Si vous entrez dans mes vues, quand je ſerai décidé, elles ſont de nature à vous procurer de l'honneur.

BANQUO.

Si je ne riſque pas de perdre l'honneur en cherchant à l'augmenter, & que je puiſſe toujours conſerver mon cœur loyal, & mon hommage fidèle à mon Souverain, je ſuis prêt à écouter vos conſeils.

MACBETH.

En attendant, nuit heureuse & bon repos.

BANQUO.

Je vous rends graces, & recevez le même vœu.

(Banquo & Fleance sortent).

SCÈNE II.

MACBETH *ordonne à son Domestique d'avertir sa Maîtresse de sonner un coup de cloche dès que la boisson du soir sera prête.*

MACBETH.

VA, dis à ta maîtresse de sonner un coup de cloche quand ma boisson du soir sera prête. Va te mettre au lit. *(Le Domestique se retire, emportant le flambeau.)* Est-ce un poignard que je vois-là devant moi, la poignée tournée vers ma main? Viens, que je te saisisse. *(Il avance la main & ne saisit qu'une ombre.)* Tu m'échappes, & cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu pas sensible pour le toucher, comme tu l'es pour les yeux? ou n'es-tu qu'une illusion vaine, produite par un cerveau échauffé?

Pourtant je te vois, & ſous une forme auſſi palpable que celui que je tire en ce moment de ſon fourreau. — Tu me précèdes (*Il tire ſon poignard.*) dans le chemin que j'allois ſuivre, & tu m'offres un inſtrument pareil à celui dont j'avois deſſein de me ſervir. — Mes yeux ſeuls ſont abuſés d'une erreur que mes autres ſens ne partagent point; ou, ſi mes yeux voient la vérité, ils valent ſeuls tous mes autres ſens. — Tu es toujours préſent à mes regards, & ſur ta lame affilée j'apperçois des gouttes de ſang que je n'y avois pas vues d'abord. — Ce n'eſt rien de réel. — C'eſt mon projet ſanguinaire, qui peint cette vaine image à mes yeux déçus. — Maintenant, ſur la moitié du globe, la nature ſemble morte; & des ſonges funeſtes troublent le ſommeil des mortels. Maintenant les Magiciennes paient à la pâle Hécate leur culte & leurs offrandes nocturnes. — Voici l'heure où l'aſſaſſin, au teint have & flétri, s'éveille aux hurlemens du loup, ſentinelle dont il reçoit le ſignal: comme autrefois le raviſſeur Tarquin, marchant à pas alongés, en ſilence & d'un pied ſuſpendu, il s'avance vers ſon crime, comme un fantôme dans les ténèbres. — O toi, terre ſolide & ferme, ſois ſourde à mes pas, ignore la route que je prends; que tes pierres n'aillent pas retentir & révéler où je ſuis, & me ravir l'exécution de ce forfait, tout prêt à ce moment favorable & ſi bien fait pour lui! —

Tandis que je menace, il vit. — On eſt trop froid, quand on s'amuſe à parler dans la chaleur de l'action.

(*Lady Macbeth donne le ſignal convenu par un coup de cloche*).

J'y vais. C'en eſt fait; la cloche m'invite. Duncan, n'entends pas ſes ſons! car c'eſt ta cloche funèbre qui t'appelle au ſein des Cieux, ou au ſein des Enfers.

(*Il ſort, & entre dans l'appartement du Roi, dont il laiſſe la porte ouverte*).

SCÈNE III.

LADY MACBETH *ſeule & dans la nuit, venant vers* MACBETH.

La liqueur qui les a enivrés, n'a fait que me donner plus d'audace; ce qui a glacé leurs ſens, m'a rempli de flamme. — Ecoutons : ſilence! C'eſt le cri de la chouette; hérault ſiniſtre, qui annonce le plus atroce adieu nocturne. (*Elle s'avance vers l'appartement du Roi.*) Il eſt à ſon ouvrage. — Oui, la porte eſt ouverte, & les Chambellans, enſevelis dans l'ivreſſe, dorment d'un ſommeil bruyant, qui ſemble inſulter au devoir de leurs Offices.

J'ai mêlé dans leur boiſſon des drogues ſi aſſoupiſſantes (†), qu'il eſt douteux s'ils reſpirent ou s'ils expirent.

MACBETH *s'avançant vers elle.*

Qui eſt-là ? — Parle.

LADY *à part.*

Hélas! je tremble qu'ils ne ſe ſoient éveillés, & que l'acte ne ſoit pas conſommé. Ce n'eſt pas le coup frappé qui nous perd : c'eſt de l'avoir tenté ſans l'achever. Ecoutons. — J'avois pourtant diſpoſé leurs poignards de façon qu'il ne pouvoit pas s'y méprendre. — Ah! s'il ne m'eût pas offert les traits de mon père endormi (1), j'aurois frappé, moi. — (*Macbeth vient à elle.*) Ah! cher époux!

MACBETH.

J'ai frappé le coup. — N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY.

J'ai entendu le cri de la chouette, & le murmure des inſectes des foyers. — N'as-tu pas parlé?

(†) Que la mort & la nature ſe diſputent autour d'eux, s'ils ſont vivans, ou s'ils meurent.

MACBETH.

Quand?

LADY.

Tout-à-l'heure.

MACBETH.

Comme je defcendois?

LADY.

Oui.

MACBETH.

Ecoute. — Qui couche dans la feconde chambre?

LADY.

Donalbain.

MACBETH *regardant fes mains fanglantes.*

C'eft-là une trifte vue!

LADY.

Trifte vue? Folle penfée!

MACBETH.

Un des Chambellans a ri dans fon fommeil, & l'autre a crié, *au meurtre!* Ils fe font éveillés l'un

l'autre ; je me ſuis arrêté pour les entendre : mais ils ont dit quelques prières, & ſont retombés dans le ſommeil.

LADY.

Ils ſont tous deux logés dans la même chambre.

MACBETH.

L'un s'eſt écrié : *Dieu nous aſſiſte ! Ainſi ſoit-il*, a dit l'autre, lorſqu'ils m'ont vu paſſer avec ces mains de bourreau. J'ai prêté l'oreille à leur frayeur, & n'ai pu dire avec eux, *Ainſi ſoit-il*, lorſqu'ils diſoient, *Dieu nous aſſiſte* !

LADY.

N'approfondiſſez pas tant cette idée.

MACBETH.

Mais pourquoi ne m'a-t-il pas été poſſible de prononcer ces mots, *Ainſi ſoit-il*. J'avois le plus beſoin des bénédictions du Ciel, & le mot, *Ainſi ſoit-il*, s'attachoit à mon goſier, & n'a pu ſortir de ma bouche.

LADY.

Ce n'eſt pas ſous cette face qu'il faut conſidérer ces ſortes d'actions : autrement elles nous feroient perdre la raiſon.

MACBETH.

Il me femble avoir oui une voix qui me crioit: « Tu ne dormiras plus! Macbeth tue le fommeil, le fommeil de l'innocence! le doux fommeil, qui efface dans le cerveau les traces douloureufes des foucis, qui chaque jour fait renaître l'homme à la vie; ce bain qui rafraîchit le corps épuifé de fatigues, ce baume qui guérit les ames bleffées & fouffrantes, ce fecond agent de la puiffante nature, qui répare & renouvelle les fens pour les jouiffances du banquet de la vie ».

LADY.

Que voulez-vous dire?

MACBETH.

Elle crioit toujours: « Plus de fommeil dans toute la maifon. Glamis a affaffiné le fommeil, & Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus! »

LADY.

Quelle étoit donc cette voix qui crioit ainfi? — Eh! pourquoi, brave Thane, votre noble courage s'abaiffe-t-il à forger ces vifions dans votre cerveau malade? Allez, prenez de l'eau, & lavez cette tache qui fouille vos mains: ce feroit un témoin.... — Pourquoi avez-vous ôté les poignards de la place où je

les avois posés : il faut qu'ils y restent? Allez, reportez-les, & souillez de sang les deux Chambellans endormis.

MACBETH.

Moi, je ne veux plus y rentrer : je suis effrayé en songeant à ce que j'ai fait. Y regarder encore une fois! je n'ose.

LADY.

O homme foible dans ses résolutions! — Donnez-moi ces poignards. Les hommes endormis & les hommes morts ne sont que de vaines peintures, & c'est à la crédule enfance qu'il est permis de s'épouvanter d'un démon peint sur la toile. Si le sang de Duncan coule encore, j'en prendrai pour en rougir la face des deux Chambellans; car il faut absolument qu'ils paroissent être les coupables. (*Elle sort*).

(*On frappe à la porte du château*).

MACBETH *resté seul & effrayé.*

Qui frappe ainsi? — Que suis-je donc devenu, que le moindre bruit m'épouvante? — Ah! quelles mains j'ai là! Elles m'aveuglent d'horreur. L'Océan entier pourra-t-il laver ce sang & blanchir mes mains? Non, elles souilleroient l'Océan, & rougiroient ses ondes des taches de mon forfait.

LADY *revient.*

Vois, mes mains ſont de la couleur des tiennes : mais je rougis de porter un cœur ſi blanc & ſi pur. — J'entends frapper à la porte du midi. — Retirons-nous dans notre chambre : quelques gouttes d'eau vont nous laver de cette action ; vois combien cela eſt aiſé... Ah ! Macbeth, ton courage t'a abandonné en chemin. — Ecoutons : on frappe encore plus fort. (*On entend frapper.*) Prenez votre robe de nuit, de crainte que ce ne ſoit nous qu'on demande ; il ne faut pas qu'on nous ſurprenne éveillés & debout à cette heure. Allons, Macbeth, ne reſte pas ainſi miſérablement perdu dans tes réflexions.

MACBETH.

Plutôt que de connoître mon forfait, je voudrois ne plus me connoître moi-même. — Duncan, réveille-toi à ce bruit. Plût au Ciel que tu le puſſes encore !

(*Ils ſe retirent tous deux*).

SCÈNE V.

* LE PORTIER du *Château.*

(*On frappe*).

On frappe ici ; rien n'eſt plus vrai. Si un homme étoit le Portier de l'Enfer, il devroit être bien las

de tourner la clef. Qui eſt là, de par Belzébut? (*On frappe.*) On frappe encore. Jamais un moment de repos. Qui êtes vous? (*On frappe une troiſième fois.*) Tout-à-l'heure. (*Il ouvre.*) Je vous prie, n'oubliez pas le Portier.

(*Entrent* MACDUFF & LENOX).

MACDUFF.

Ami, tu t'es donc couché bien tard, pour dormir ſi tard?

LE PORTIER.

Ma foi, nous vuidions encore des raſades au ſecond chant du coq; & le vin, Seigneur, provoque le ſommeil.

MACDUFF.

Ton maître eſt-il levé? Nous avons dû l'éveiller en frappant à la porte du château. Ah! le voici qui vient.

LENOX.

Bonjour, noble Macbeth.

MACBETH.

Salut à tous deux.

MACDUFF.

Noble Thane, le Roi eſt-il levé?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Il m'a ordonné de l'éveiller de grand matin : j'ai presque laissé passer l'heure.

MACBETH.

Je vais vous conduire vers lui.

MACDUFF.

Je sais que vous prenez cette peine avec plaisir, & cependant c'en est une.

MACBETH.

La peine qu'on prend avec plaisir cesse d'être une peine. — Voici la porte.

(Il conduit Macduff jusqu'à la porte de l'appartement du Roi).

MACDUFF.

Je vais me hasarder à l'appeller ; car tel est l'ordre que j'ai reçu.

(Macduff sort).

LENOX.

Le Roi part-il d'ici aujourd'hui?

MACBETH.

Il a donné ſes ordres pour partir ce matin.

LENOX.

La nuit a été bien orageuſe ! Dans la chambre où nous couchions, les cheminées ont été abattues ; l'on a, dit-on, entendu des voix lamentables dans les airs, d'horribles cris de mort, de lugubres accents annonçant diſtinctement de cruelles calamités, d'affreux événemens conformes à ces déſaſtreux préſages. L'oiſeau des ténèbres a pouſſé des cris aigus toute la nuit. Quelques-uns prétendent que la terre en convulſion a tremblé.

MACBETH.

C'eſt une affreuſe nuit!

LENOX.

Ma mémoire, depuis ma jeuneſſe, ne m'en rappelle aucune qui ſoit comparable à celle là.

MACDUFF *revenant, en courant & pénétré d'horreur, de l'appartement du Roi.*

O horreur ! horreur! horreur! il n'eſt point de cœur qui puiſſe te concevoir, de langue qui puiſſe te nommer.

MACBETH & LENOX.

Quoi donc?

MACDUFF.

La scélérateſſe a fait ici ſon chef-d'œuvre. Le meurtre le plus ſacrilège a briſé le front ſacré du Souverain, & en a fait écouler le ſang & la vie.

MACBETH.

Que dites-vous? La vie....

LENOX.

Eſt-ce du Roi que vous parlez?

MACDUFF.

Venez, entrez dans ſa chambre, & voyez un objet qui vous rendra immobiles d'horreur. — Ah! ne me forcez pas de parler. Voyez vous-mêmes, & parlez après. Qu'on s'éveille, qu'on s'éveille; qu'on ſonne le tocſin. (*Macbeth & Lenox ſortent, & vont à l'appartement du Roi.*) O meurtre! ô trahiſon! Banquo, Donalbain, Malcolm, éveillez-vous. Secouez ce ſommeil paiſible, image de la mort, & venez voir la mort elle-même. — Levez-vous, levez-vous, & voyez une image du dernier jour de l'univers. — Malcolm, Banquo, levez-vous comme de vos tom-

beaux, & avancez comme des ombres, ſi vous voulez ſoutenir l'horreur de ce ſpectacle.

SCÈNE VI.

La cloche ſonne l'alarme.

LADY MACBETH *accourt épouvantée.*

LADY.

QUELLE eſt donc la cauſe?.... Pourquoi cet effrayant ſignal donne-t-il l'alarme au ſommeil de toute la maiſon? Parlez.

MACDUFF.

Aimable Lady, il ne faut pas que vous entendiez ce que je pourrois vous dire. L'impreſſion de cette affreuſe nouvelle donneroit la mort à une femme. — (*Banquo arrive.*) O Banquo! Banquo! notre bon Maître eſt aſſaſſiné!

LADY.

O malheur! Quoi! dans notre maiſon (2)!

BANQUO.

O trop cruel malheur! n'importe en quel lieu!

Macduff, de grace, démentez-vous vous-même, & dites qu'il n'en est rien.

(Macbeth, Lenox, Rasse à demi-nuds).

MACBETH.

Si j'étois mort une heure avant ce malheur, j'aurois terminé une vie heureuse; car de cet instant, il n'y a plus rien d'intéressant dans le monde : tout n'est qu'illusion & folie. Gloire, grandeur, tout est mort. Le vin de la vie est épuisé pour moi, & il ne reste plus que la lie sous cette voûte odieuse.

(Malcolm & Donalbain accourent).

DONALBAIN.

Qu'est il arrivé de fâcheux ?

MACBETH.

Quoi ! vous vivez, & vous l'ignorez ! La source de votre sang est tarie.

MACDUFF.

Votre royal Père est assassiné.

MALCOLM.

Oh ! par qui ?

LENOX.

Ce sont ses Chambellans, suivant les apparences,

qui ont fait ce coup. Leurs mains & leurs visages sont tout souillés de sang; & leurs poignards aussi, que nous avons trouvés, non encore essuyés, sur leur chevet : ils avoient les yeux effarés & fixes. — Ah! il ne falloit pas leur confier la vie d'aucun homme!

MACBETH.

Oui; je me repens à présent de ma fureur, & de les avoir tués.

MACDUFF.

Tués? Pourquoi l'avez-vous fait?

MACBETH.

Eh! quel est l'homme qui peut, dans le même moment, être sage & aliéné d'étonnement, calme & furieux, loyal & insensible? Personne. Mon bras, dans le transport de mon zele, a devancé la raison & ses réflexions (3). Ici étoit Duncan étendu, des taches de sang semées sur la blancheur de son sein défiguré de larges plaies, qui sembloient appeller la ruine & le carnage dans le monde.... Là étoient les meurtriers teints des couleurs de leur forfait, & leurs lâches poignards rouillés d'un sang livide. Quel homme pouvoit à cet aspect se contenir, s'il avoit un cœur pour aimer, & dans ce cœur, du courage pour manifester son amour?

LADY, *feignant de se trouver mal.*

Au secours! qu'on m'emporte de ce lieu.

MACDUFF.

Prenez soin d'elle, secourez-la.

MALCOLM *à part, à Donalbain.*

Pourquoi restons-nous muets ? Ce silence peut nous faire accuser de ce forfait.

DONALBAIN.

Hé que pouvons-nous dire ici, dans un lieu où la mort en embuscade, cachée dans l'ombre, peut fondre & nous saisir! Fuyons : il n'est pas temps encore de verser des larmes.

MALCOLM.

Ni de montrer un chagrin actif & courageux.

BANQUO.

Qu'on emporte Lady.

(*On emporte Lady Macbeth*).

Et lorsque nous aurons achevé de revêtir nos membres demi-nuds exposés ici aux insultes de l'air, rassemblons-nous ; approfondissons cette sanglante

aventure, & tâchons d'en découvrir les auteurs. Les terreurs & les doutes nous agitent. Pour moi, je suis sous la main puissante du Dieu de l'innocence; &, de cet abri, je combattrai l'auteur inconnu de cette horrible trahison.

MACBETH.

Et moi aussi.

TOUS.

Et nous tous.

MACBETH.

Allons, hâtons-nous, & revenons nous assembler tous dans cette salle.

TOUS.

Volontiers.

(*Ils sortent*).

MALCOLM.

Quel parti prenez-vous? Ne nous associons pas avec eux. Montrer une douleur qu'on ne sent pas, est un rôle aisé pour l'homme faux. — Moi, je me retire en Angleterre.

DONALBAIN.

Et moi en Irlande. En séparant nos destins, nous

ferons plus en ſûreté. Dans le lieu où nous ſommes, l'aſſaſſin ſe cache ſous un ſourire; & le plus près du Trône eſt le plus près du poignard.

MALCOLM.

Le bras qui a porté ce coup meurtrier, ne ſe repoſe pas encore, & le parti le plus ſûr pour nous eſt d'éviter ſes traits. Ainſi, montons à cheval, & ne nous faiſons pas un ſcrupule de partir ſans faire nos adieux. Fuyons ſans délai. Il eſt permis de ſe dérober ſoi-même au danger, quand il ne reſte plus de ſûreté ni de merci.

(Ils ſortent).

SCÈNE VII.

Les dehors du Château de Macbeth.

RASSE, *converſant avec un* VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

MA mémoire embraſſe un eſpace de ſoixante-dix années, & dans tout ce temps, j'ai vu paſſer bien des guerres terribles, bien des événemens étranges. Mais ce ſont des jeux auprès de cette affreuſe nuit: elle les efface tous.

RASSE.

RASSE.

Ah! bon Vieillard, tu vois comme le Ciel troublé par le crime de l'homme, menace cet univers d'une sanglante tragédie. D'après l'horloge, le le jour devroit luire; & cependant une sombre nuit étouffe le flambeau qui voyage dans les Cieux. La nuit devient-elle éternelle, ou le soleil a-t-il horreur de se montrer? Que la face de la terre soit ainsi ensevelie dans les ténèbres, lorsqu'elle devroit être animée & dorée de lumière!

LE VIEILLARD.

C'est un phénomène contre nature, comme l'action qui s'est commise. Mardi dernier, on a vu un faucon, prenant son essor vers les hauteurs où est son séjour, surpris par un hibou qui l'a abattu & déchiré.

RASSE.

Et les chevaux de Duncan (prodige étrange, mais certain!), qui étoient si beaux, si légers, les plus doux de leur race, changeant tout-à-coup leur douceur en férocité, ont brisé leurs liens, se sont élancés hors de leurs écuries, & tous se sont révoltés contre toute obéissance, comme s'ils eussent voulu déclarer la guerre à l'homme.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils ont fini par ſe manger l'un l'autre.

RASSE.

Rien n'eſt plus vrai, au grand étonnement de mes yeux, qui ont vu cet horrible ſpectacle.

(MACDUFF paroît).

Voici le digne Macduff. — Hé bien, Seigneur, comment va le monde, maintenant?

MACDUFF *montrant le Ciel & la nuit.*

Quoi! ne le voyez-vous pas?

RASSE.

A-t-on découvert, qui a commis cette action atroce?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

RASSE.

Hélas! funeſte jour! Quel fruit en pouvoient-ils eſpérer?

MACDUFF.

Ils ont été ſubornés. Malcolm & Donalbain, les deux fils du Roi, ſont diſparus & ſe ſont ſauvés. Cette fuite fait tomber ſur eux les ſoupçons.

RASSE.

Ce parricide feroit encore contre nature! — O ambition aveugle, qui te ravira les reffources de ta vie? — Il eft probable que la fouveraineté va écheoir à Macbeth.

MACDUFF.

Il eft déja élu, & parti pour fe faire couronner à Scone (4).

RASSE.

Où eft le corps de Duncan?

MACDUFF.

On l'a porté à Colmes-Hill, au dépôt facré où repofent les cendres de fes Ancêtres.

RASSE.

Venez-vous à Scone?

MACDUFF.

Non, Coufin; je vais à Fife.

RASSE.

Adieu : moi, je vais à Scone.

MACDUFF.

Allez : puiffiez-vous y voir tout prendre un cours

heureux ! Adieu. Je crains bien que nos vieux habits ne nous aillent mieux que les neufs.

RASSE *au Vieillard.*

Adieu, bon homme.

LE VIEILLARD.

La bénédiction du Ciel ſoit avec vous, & avec ceux qui voudroient rendre bons les méchans, & amis les ennemis!

(Ils ſortent).

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Un Appartement dans le Palais du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

BANQUO *seul.*

T'y voilà parvenu; Thane de Glamis, Thane de Cawdor, Roi enfin; tout ce que t'avoient promis les Magiciennes de la forêt, s'est accompli; & je crains bien que tu n'aies fait ici quelque lâche coup de ta main. Mais elles ont dit aussi, que cette Couronne ne passeroit pas à ta postérité; que ce seroit moi, qui serois la tige & le père d'une race de Rois. Si la vérité confirme leur prédiction en ce point, comme elle éclate dans les promesses qui te regardoient, Macbeth, pourquoi les événemens qui s'accomplissent en toi ne me garantiroient-ils pas, que ces Oracles me tiendront parole à moi même; pourquoi n'encourageroient-ils pas mon espérance?... Mais, taisons-nous, on vient....

(*MACBETH, ROI, arrive au son des trompettes, avec sa femme, LENOX, RASSE, & plusieurs Courtisans & Seigneurs*).

MACBETH.

Voici le plus intéressant de nos convives.

LADY MACBETH.

S'il eût été oublié, son absence eût laissé un vuide choquant dans notre fête, & l'eût défigurée.

MACBETH *à Banquo.*

Ce soir, Seigneur, nous donnons un banquet solemnel, & nous y demandons votre présence.

BANQUO.

Il suffit que Votre Majesté me donne ses ordres: ma volonté est attachée pour jamais à la sienne par le lien indissoluble de l'obéissance.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cette après-dînée?

BANQUO.

Oui, Prince.

MACBETH.

Nous aurions desiré votre présence au Conseil que nous tenons aujourd'hui. Vos avis furent toujours pleins de sagesse & de bonheur : mais nous remettrons à demain à vous consulter. Vous proposez-vous de faire une longue course?

BANQUO.

Celle qu'on peut faire, Seigneur, depuis ce moment ju qu'à l'heure du souper; & si mon cheval ne court pas aussi bien que je l'espère, j'emprunterai sur la nuit une heure ou deux.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO.

Non, Seigneur.

MACBETH.

Nous venons d'apprendre que nos sanguinaires cousins sont bien accueillis, l'un en Angleterre, l'autre en Irlande; que, loin d'avouer leur affreux parricide, ils débitent à ceux qui les écoutent d'étranges impostures: mais nous en conférerons demain au Conseil, où nous aurons aussi à discuter une affaire d'Etat qui demande notre présence à tous. Allez, montez à cheval. Adieu, jusqu'à ce soir. Fleance vous accompagne-t-il?

BANQUO.

Oui, Seigneur: il est grand temps que nous partions.

MACBETH.

Je vous souhaite des coursiers légers & sûrs, & je leur recommande leur fardeau. Adieu.

(*Banquo sort*).

(*Aux Courtisans*).

Que chacun dispose à son gré de son temps jusqu'à sept heures du soir. Pour trouver nous-même un nouveau charme dans votre société, nous resterons seuls jusqu'au souper. Allez : que Dieu vous garde!

(*Lady sort avec tous les Seigneurs*).

SCÈNE II.

MACBETH *reste seul avec un* PAGE.

MACBETH.

PAGE, un mot : ces hommes attendent-ils nos ordres?

LE PAGE.

Oui, Seigneur : ils sont à la porte du Palais.

MACBETH.

Va : fais-les entrer. — Être sur le Trône n'est rien

il faut y être en sûreté. — Mes craintes sur Banquo tiennent profondément à mon ame. La nature a imprimé à son caractère un air de souveraineté qui le rend redoutable. C'est déja beaucoup qu'il ait tant d'audace & d'intrépidité. Et à cette trempe inflexible de son ame, il joint une prudence qui guide sa valeur & en assûre les coups. Je ne vois que lui, dont l'existence me tienne dans l'effroi; sous l'ascendant de son caractère le mien fléchit & tremble, comme on dit qu'Antoine s'en laissoit imposer par César. Je l'ai vu gourmander les trois Magiciennes, lorsqu'elles me saluèrent du nom de Roi; il leur ordonna de s'expliquer aussi sur ses destins. Alors, d'une bouche prophétique, elles le proclamèrent père d'une race de Rois. — Elles n'ont donc placé sur ma tête qu'une stérile & vaine Couronne, & dans ma main qu'un Sceptre infructueux, qui doit en être arraché par une main étrangère, sans qu'aucun de mes enfans me succède ? Ainsi, c'est pour la race de Banquo que j'ai souillé mon ame : c'est pour ses enfans que j'ai égorgé le vertueux Duncan; pour eux que j'ai empoisonné mon sein paisible & pur du venin des forfaits; & j'aurai livré à l'infernal ennemi du genre humain le trésor de mon ame immortelle, pour les faire Rois! Les enfans de Banquo Rois! Non, sort ennemi, descends plutôt dans l'arêne

avec moi ; je lutterai contre toi jusqu'à ce que j'expire. — Qui vient là?

(*Le Page entre, suivi de deux Assassins*).

MACBETH *au Page*.

Retire-toi, reste à la porte, & attends mes ordres.

(*Le Page sort*).

(*Aux deux Assassins*).

N'étoit-ce pas hier, que nous avons eu ensemble un entretien?

LES ASSASSINS.

Oui, Seigneur.

MACBETH.

Hé bien, vous avez sans doute réfléchi sur mes confidences? Vous savez à présent que c'étoit lui qui, dans les temps passés, vous a tenus ainsi dans l'oppression; tandis que vous m'en accusiez, moi, qui étois innocent. Je vous ai convaincus de ce fait dans notre dernière entrevue, qui s'est passée à vous en détailler les preuves. Je vous ai fait voir, comment vous aviez été amusés, comment on vous avoit fermé le chemin de la fortune; quels instrumens avoient servi à vous nuire, & quel étoit l'homme qui les faisoit

jouer; & tant d'autres détails, dont la lumière devoit frapper l'eſprit le plus borné, l'entendement le plus ſtupide, & qui tous vous crient : « Banquo en eſt l'auteur ».

PREMIER ASSASSIN.

Il eſt vrai : vous nous l'avez prouvé.

MACBETH.

Oui, & depuis j'ai été plus loin; c'eſt aujourd'hui l'objet de notre ſeconde entrevue. — Vous ſentez-vous dans le caractère une doſe de patience aſſez forte, pour laiſſer ces outrages impunis? Avez-vous été élevés dans une morale qui vous donne du penchant à prier le Ciel pour cet homme de bien & pour ſa poſtérité, lui, dont la main appeſantie ſur vous, vous a courbés juſqu'à la porte du tombeau, & a condamné vos enfans à une indigence éternelle?

PREMIER ASSASSIN.

Nous ſommes des hommes, Seigneur.

MACBETH.

Oui, je ſais que vous êtes comptés dans la claſſe des hommes, comme on range ſous le nom commun de chien, toutes les eſpèces de cet animal. Enſuite chaque eſpèce eſt différenciée, l'une par ſa vîteſſe à

la courſe, l'autre par ſa rampante lenteur, l'autre par ſon odorat ſubtil ; tandis que l'une fait ſentinelle à la porte du logis, l'autre lance le gibier dans les forêts; chacune obéit à la propriété que la bienfaiſante nature a renfermée dans ſon individu ; & de ces qualités diverſes, chacune reçoit un ſurnom qui la diſtingue dans la liſte où toutes ſont confondues ſous une ſeule & même dénomination. Il en eſt de même des hommes. Ainſi, ſi vous avez un rang qui vous ſoit propre dans l'eſpèce humaine, & que vous ne ſoyiez pas abaiſſés & perdus dans la foule confuſe de ſes dernières claſſes, faites-le-moi connoître, & alors je vous confierai, dans le ſecret de votre ame, un projet dont l'exécution vous délivre de votre ennemi, vous attache à notre cœur par les liens d'une amitié ſolide; nous, que ſa vie fait languir, & que ſa mort feroit jouir d'une ſanté fleurie & d'un bonheur parfait.

SECOND ASSASSIN.

Je ſuis un homme irrité par les outrages & les lâches perſécutions du monde, au point que ſuis prêt à tout faire indifféremment pour me venger de lui.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi, je ſuis ſi las de ma lutte continuelle &

infructueuse avec le sort, que j'exposerois ma vie à tous les hasards, pour la rendre plus heureuse, ou pour m'en délivrer.

MACBETH.

Vous savez tous deux que Banquo étoit votre ennemi ?

LES ASSASSINS.

Nous en sommes persuadés, Seigneur.

MACBETH.

Il est aussi le mien; & j'ai pour lui une si mortelle aversion, que chaque minute de son existence m'assassine au cœur. Je pourrois d'un seul coup visible de mon pouvoir le balayer de ma vue sans en donner d'autre raison que ma volonté : mais je ne dois pas le faire. Il est certains Seigneurs, qui sont ses amis & les miens, & dont je ne dois pas perdre l'affection : il me faut déplorer la chûte de l'homme que j'aurai renversé moi-même. Voilà ce qui me fait rechercher votre assistance. J'ai de fortes raisons de couvrir cette action d'un voile, & de la dérober à l'œil public.

SECOND ASSASSIN.

Nous exécuterons, Seigneur, ce que vous nous commanderez.

PREMIER ASSASSIN.

Oui : quand notre vie....

MACBETH.

Votre courage ſe peint dans vos traits. Dans une heure au plus, je vous indiquerai le lieu où vous devez vous poſter : je vous inſtruirai de l'inſtant précis, de la minute (car il faut que cela ſoit fait ce ſoir, & à quelque diſtance du Palais, & ne perdez pas de vue que je veux paroître n'y entrer pour rien) ; & avec Banquo, afin que ce ſoit beſogne faite & parfaite, ſon fils Fleance qui l'accompagne : car ſon abſence n'eſt pas moins importante pour moi que celle de ſon père; il faut qu'il ſubiſſe avec lui le ſort de cette heure fatale. Conſultez-vous enſemble, & prenez votre réſolution. Je vous rejoins dans un moment.

LES ASSASSINS.

Elle eſt priſe, Seigneur.

MACBETH.

Je vous ferai rappeller dans un inſtant. Ne ſortez pas du Palais.

(Les Aſſaſſins ſortent).

C'eſt une choſe arrêtée. — Banquo, ſi ton ame doit s'envoler dans les Cieux, elle les verra ce ſoir !

(Il ſort).

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le Palais.

LADY MACBETH, *un* OFFICIER.

LADY MACBETH.

BANQUO eſt-il ſorti du Palais?

L'OFFICIER.

Oui, Madame ; mais il revient ce ſoir.

LADY.

Avertiſſez le Roi, que je lui demande un moment d'audience : je veux lui parler.

L'OFFICIER.

J'obéis, Madame.

(Il ſort).

LADY.

On n'a rien gagné, on a perdu ſes peines, quand on a obtenu ſon déſir ſans en être plus heureux : le ſort de la victime que nous détruiſons vaut mieux que le nôtre, s'il faut ne goûter, après ſa deſtruction, qu'une joie pleine de trouble.

(*Macbeth entre*).

Hé quoi! cher époux, pourquoi vous enfermer ainsi dans la solitude, ne cherchant pour compagnie que les images les plus funestes, toujours occupé de noires pensées, qui devroient être ensevelies avec ceux qui en sont l'objet? Dès qu'une chose est sans remède, on n'y doit plus songer. Ce qui est fait, est fait.

MACBETH.

Nous avons tranché le serpent; mais nous ne l'avons pas tué : il réunira ses tronçons épars, & il redeviendra ce qu'il étoit; notre impuissante malice restera exposée, comme auparavant, à son dard homicide. Mais que les deux mondes périssent, que toute la nature souffre & se bouleverse, plutôt que de vivre ainsi dans la crainte, ne manger qu'en tremblant, n'avoir qu'un sommeil affligé de ces songes effrayans qui nous agitent les nuits! Il vaudroit mieux être avec le mort, que nous avons envoyé dans son asyle de paix, pour monter à la place où nous sommes, que d'avoir ainsi l'ame sur la roue des remords, dans des tourmens sans relâche. — Duncan repose dans son tombeau : après la fièvre agitée de la vie, il dort enfin d'un tranquille sommeil; la trahison est à bout avec lui. Ni le fer, ni le poison, ni les conspirations domestiques,

domestiques, ni les armées ennemies, rien ne peut désormais attenter à son inviolable repos.

LADY.

Venez, mon cher époux, adoucissez ces regards farouches : soyez serein & joyeux ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH.

Je le ferai, mon amour ; & soyez de même aussi, je vous y exhorte : que votre continuelle attention s'occupe de Banquo. Rendez-lui les premiers honneurs ; caressez-le de vos regards & de vos douces paroles. — Nous ne serons jamais en sûreté, tant qu'il nous faudra, par ces flatteries assidues, adoucir l'éclat importun de notre grandeur, & masquer nos cœurs de nos visages.

LADY.

Ecartez ces vains soucis.

MACBETH.

O ! chère épouse, mon sein est rempli de serpens qui le déchirent. Tu sais que Banquo & son fils Flean ceresspirent ?

LADY.

Mais la nature ne les a pas créés immortels.

MACBETH.

Et voilà ce qu'il y a de consolant ; ils ne sont pas invulnérables. Ainsi sois joyeuse, enjouée. Avant que la chauve-souris ait cessé son vol solitaire, avant que l'escarbot, fidele à la voix de la noire Hécate, ait mêlé ses bourdonnemens assoupissans au murmure monotone de la nuit, on aura consommé un grand & redoutable exploit.

LADY.

Hé! quel exploit?

MACBETH.

Reste dans l'innocente ignorance de ce projet ; ma chère ame : tu y applaudiras quand il sera fait. — Viens, aveugle nuit ; couvre d'un bandeau l'œil sensible du jour pitoyable : de ta main invisible & sanguinaire, anéantis & renverse le grand obstacle qui me tient dans l'effroi. — La lumière s'obscurcit, & déja le corbeau dirige son vol vers la forêt. — Les êtres vertueux du jour commencent à s'assoupir, tandis que les noirs agens de la nuit s'éveillent pour surprendre leurs victimes. (*A Lady.*) Tu es étonnée de mes discours : mais sois tranquille. Les entreprises commencées par le crime, ne s'achèvent que par le crime. C'en est assez.... Je te prie, suis-moi.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréſente un parc, au bout duquel eſt le Palais de Macbeth.

Trois ASSASSINS *arrivent dans le Parc.*

LE PREMIER *au troiſième, qui ſurvient.*

MAIS qui t'a chargé de venir te joindre à nous?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

LE SECOND *au premier.*

Il ne doit pas exciter notre défiance, puiſquè nous le voyons parfaitement inſtruit de notre commiſſion, & de ce que nous avons à faire.

LE PREMIER *au troiſième.*

Reſte donc avec nous. — Le couchant brille encore de quelques traits du jour : maintenant le voyageur atardé double le pas, pour regagner à temps ſon aſyle; & celui que nous attendons ici, ne doit pas être loin de ce parc.

TROISIÈME ASSASSIN.

Ecoutez : j'entends des chevaux.

BANQUO *à la porte du parc.*

Donnez des flambeaux, hola !

SECOND ASSASSIN.

C'eſt ſûrement lui. Tous les Seigneurs qui ſont invités au feſtin, ſont déja rendus à la Cour.

PREMIER ASSASSIN.

Ecoutez : on emmène ſes chevaux.

TROISIEME ASSASSIN.

Il y a près d'un mille de diſtance : mais il a coutume, & tous les cavaliers en ſont autant, de deſcendre ici, & d'aller à pied en ſe promenant juſqu'au Palais.

(*Banquo & Fleançe marchent, précédés d'un flambeau*).

SECOND ASSASSIN *à baſſe voix.*

Un flambeau ! un flambeau !

TROISIÈME ASSASSIN.

C'eſt lui,

PREMIER ASSASSIN.

Tenons-nous prêts.

BANQUO *marchant avec ſon fils.*

Il tombera de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe! (*Tous trois fondent ſur lui*).

BANQUO *percé.*

O trahiſon! — Fuis, Fleance, fuis : tu pourras me venger. — O ſcélérats!

(*Il meurt. Fléance ſe ſauve*).

TROISIÈME ASSASSIN.

Qui donc a éteint le flambeau?

PREMIER ASSASSIN.

N'étoit-ce pas le parti le plus ſûr?

TROISIÈME ASSASSIN, *cherchant ſur la terre.*

Il n'y a qu'un cadavre par terre : le fils s'eſt ſauvé.

SECOND ASSASSIN.

Nous avons manqué la plus belle moitié de notre coup.

PREMIER ASSASSIN.

Allons, allons-nous-en, & annonçons-lui ce qu'il y a de fait.

(Ils sortent du parc).

SCÈNE V.

Le Théâtre représente une vaste salle préparée pour le Banquet royal.

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, RASSE, LENOX & *autres* SEIGNEURS, & *suite.*

MACBETH.

VOUS connoissez chacun votre rang, prenez vos places. Depuis le premier jusqu'au dernier, je vous accueille tous d'un cœur sincère.

LES SEIGNEURS.

Nous rendons graces à Votre Majesté.

MACBETH.

Pour nous, sans place marquée, nous nous mêlerons parmi les convives, avec la modestie qui con-

vient à l'hôte qui les reçoit. Pour la Reine, elle prendra sa place d'honneur; &, dans un moment favorable, nous lui demanderons son compliment & son salut à la compagnie.

(*Les Courtisans & Seigneurs se placent, & laissent un siége au milieu pour Macbeth*).

LADY.

Acquittez-m'en, Seigneur, envers tous nos amis: mon cœur leur dit, qu'ils sont tous les bien venus.

(*Entre le* PREMIER ASSASSIN, *qui, le visage encore taché de sang, se tient à la porte*).

MACBETH *à Lady*.

Voyez, tous vous rendent le salut, & vous adressent leurs remerciemens. — Bon, le nombre des convives est égal des deux côtés. Moi, je m'assiérai ici au milieu. Allons, livrons-nous à la joie. Tout-à-l'heure nous boirons une rasade à la ronde. (*Il va à l'Assassin qu'il a apperçu, & à voix basse.*) Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN.

C'est donc du sang de Banquo.

MACBETH.

J'aimerois mieux te voir hors de cette salle, que lui dedans. Est-il expédié?

L'ASSASSIN.

Seigneur, ſa gorge eſt coupée : c'eſt moi qui lui ai rendu ce ſervice.

MACBETH.

Tu es le premier des hommes pour couper la gorge : mais il a ſon mérite auſſi, celui qui en a fait autant à Fleance. Si c'étoit toi, tu n'aurois pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Mon digne Souverain, Fleance a échappé.

MACBETH.

Voilà mon accès, mes terreurs qui me reprennent. Cet homme de moins, il ne manquoit rien au bonheur de Macbeth. J'étois pur, impénétrable comme le marbre, affermi ſur ma baſe comme le rocher : mon exiſtence, au large, ſe dilatoit, s'étendoit à ſon gré, libre & vaſte comme l'air qui environne tout : mais maintenant je ſuis comprimé, reſſerré, empriſonné, & aſſervi pour toujours aux inſultes de l'inquiétude & de la crainte. — Mais Banquo eſt-il en lieu de ſureté?

L'ASSASSIN.

Oui, mon noble Prince, il eſt en ſûreté dans un

foſſé, avec vingt larges plaies ſur la tête, dont la moindre eſt une mort certaine.

MACBETH.

Reçois-en mes remerciemens.... Ainſi voilà le gros ſerpent écraſé. Le jeune reptile, qui s'eſt ſauvé, eſt d'une nature qui, dans un temps à venir, nourrira auſſi du venin, mais il n'eſt pas dangereux à préſent. — (*A l'Aſſaſſin.*) Va-t'en, & demain, nous en entendrons à loiſir le détail de ta bouche.

(*L'Aſſaſſin ſort. Macbeth ſe rapproche des Convives*).

LADY.

Mon royal époux, vous n'égayez pas la fête : Un feſtin n'eſt plus qu'un repas vendu, quand l'hôte ne joint pas la bonne mine à la bonne chère. C'eſt le bon accueil qui fait qu'il eſt donné. Autrement, il vaudroit mieux manger chez ſoi. Dans un feſtin, c'eſt l'appareil, ce ſont les invitations & la ſolemnité, qui aſſaiſonnent la bonne chère. Sans cela, il ſeroit inſipide de ſe raſſembler.

MACBETH.

Tendre conſeillère, qui me rappellez à mon devoir, que la joie éveille votre appétit, & que la ſanté en ſoit l'heureux fruit !

LENOX.

Votre Majesté est priée de prendre sa place & de s'asseoir.

MACBETH.

Nous verrions ici rassemblé sous cette voûte, tout ce que notre Royaume a de grand, si notre cher Banquo nous avoit gratifiés de sa présence. Puissé-je n'avoir à lui reprocher que son incivilité, & non pas à plaindre quelque malheur qui l'eût arrêté!

RASSE.

Son absence, Seigneur, compromet l'honneur de sa parole. Que Votre Majesté daigne s'asseoir, & nous honorer de son auguste compagnie.

(Macbeth, allant pour s'asseoir, apperçoit l'ombre de Banquo assise à sa place, invisible pour les autres convives : il recule d'effroi).

MACBETH.

Toutes les places sont remplies!

LENOX.

En voici une réservée pour vous, Seigneur.

MACBETH.

Où?

LENOX *montrant le siége qui paroît vacant à tous.*

Ici, Prince : quelle est donc la cause de votre trouble?

MACBETH *aux convives.*

Qui, de vous tous, m'a joué ce tour?

LES SEIGNEURS.

Quoi donc, Seigneur?

MACBETH *parlant au fantôme, que lui seul voit.*

Tu ne peux pas dire que ce soit moi qui l'aye fait : ne secoue point ainsi ta chevelure sanglante, en me fixant.

RASSE.

Gentilshommes, levez-vous de table : Sa Majesté se trouve mal.

LADY.

Non : asséyez-vous, mes nobles amis. Mon époux est souvent dans cet état, & il y est sujet depuis l'enfance. De grace, tenez-vous à vos places : c'est un accès qui ne dure qu'un moment. Dans un clin d'œil, vous le verrez revenu dans son état naturel. Si vous faites trop attention à lui, vous le chagrinerez, & vous augmenterez son mal. Conti-

nuez & ne prenez pas garde à lui. (*A Macbeth, qu'elle tire à l'écart.*) Êtes-vous un homme?

MACBETH.

Oui, & un homme bien intrépide, puisque j'ose envisager un objet capable d'épouvanter Satan même.

LADY, *à part & à voix basse.*

Pure illusion, votre propre ouvrage! C'est une vision créée par votre peur; comme ce poignard dans l'air, qui, m'avez-vous dit, guidoit vos pas vers Duncan. Oh! ces émotions, ces troubles, symptômes qui ne devroient accompagner qu'une crainte fondée, figureroient à merveille dans le conte d'une nourrice assise près d'un foyer l'hiver, & racontant d'après l'autorité de sa grand'mère.... Honteuse foiblesse! Pourquoi vous forger ces fantômes? Vous savez que tout est consommé; vous ne voyez ici qu'un siége vuide.

MACBETH.

Je te prie, regarde de ce côté : vois, là, vois. Hé bien, que dis-tu? (*Lui montrant du doigt le fantôme.*) Hé bien, cet objet est-il inquiétant? (*Au fantôme.*) Si tu ne peux remuer la tête, parle donc. Si les cimetières & les tombeaux doivent nous renvoyer ceux que nous ensevelissons, nos monumens, comme les milans, rejettent donc leur proie, après qu'ils l'ont dévorée. (*L'Ombre disparoît.*)

LADY.

Comment ! n'êtes-vous plus un homme, & la folie a-t-elle éteint votre raiſon?

MACBETH.

Je l'ai vu.

LADY.

Fi ! n'êtes-vous pas honteux? ...

MACBETH.

Ce n'eſt pourtant pas la première fois qu'on a répandu le ſang. Dans les premiers âges du monde, avant que les Loix établies euſſent épuré & policé les ſociétés : oui, dans ces temps-là, & depuis auſſi, il s'eſt commis des meurtres atroces, dont le récit fait horreur. Un temps fut, où, dès qu'un homme avoit la tête briſée, il mouroit, & tout finiſſoit-là. Mais aujourd'hui ces morts aſſaſſinés ſe relèvent de leurs tombeaux, malgré vingt bleſſures mortelles ſur le crâne, & viennent nous chaſſer de nos ſiéges, C'eſt un plus étrange prodige, que le meurtre même!

LADY *ſe rapprochant de la table.*

Mon noble époux, vos illuſtres amis attendent après vous.

MACBETH *revenant aussi près des Convives.*

Ah! pardon, j'oubliois.... Ne vous occupez pas de moi, mes dignes amis. J'ai une étrange infirmité, qui n'est rien pour ceux qui me connoissent. Allons, amitié & santé à tous! Je veux enfin m'asseoir: versez dans ma coupe: remplissez-la. (*Il boit.*) Je bois à tous les convives, & à notre cher ami Banquo, qui nous manque ici. Que je voudrois qu'il fût des nôtres!.... C'est à lui & à vous tous, que je porte la santé; joie & bonheur à tous!

LES SEIGNEURS.

Nos hommages respectueux! nous faisons raison à Votre Majesté.

(*L'Ombre de Banquo reparoît*).

MACBETH.

Loin de moi: ôte-toi de mes yeux! Que la terre s'entr'ouvre & te dérobe à ma vue! Tes os sont desséchés, ton sang est glacé, & tu ne peux voir par ces yeux, que tu fixes sur moi....

LADY.

Ne voyez dans ces accès, honorables Seigneurs, qu'une infirmité naturelle; ce n'est rien de plus: seulement il est fâcheux qu'elle vienne si mal-à-propos troubler le plaisir de notre fête.

MACBETH, *toujours parlant au fantôme.*

Tout ce qu'un homme peut oser, je l'ose. Viens; aborde-moi sous la forme de l'ours féroce de la Sibérie, du rhinocéros armé, ou du tygre d'Hyrcanie, sous toute autre forme enfin que celle que tu m'offres-là, & tu ne verras point mes nerfs agités trembler à ton aspect; ou bien reparois vivant, & viens me défier dans un désert, le fer à la main. Si tu me vois reculer & craindre de te combattre, alors méprise-moi comme un lâche & foible enfant.... Fuis de mes yeux, terrible fantôme : vaine vision, loin de moi! — (*L'Ombre s'évanouit.*) Dès qu'il disparoît, je redeviens un homme. (*Aux Seigneurs qui se levoient pour quitter la table.*) De grace, restez à vos places.

LADY *à Macbeth, à demi-voix.*

Vous avez fait fuir la gaieté; vous avez troublé cette brillante & joyeuse assemblée par un désordre qui a excité l'étonnement. Ces visions ne peuvent elles donc s'offrir à nous, comme ces formes aëriennes dans les nuages d'été, sans qu'elles excitent en nous un pareil trouble?

MACBETH.

Vous me faites perdre le sang froid & le calme où j'étois rentré, lorsque je songe que vous pouvez contempler pareils objets, & conserver le même

incarnat sur vos joues, tandis que les miennes sont toutes pâles de frayeur.

RASSE.

Quels objets, Seigneur?

LADY *à Rasse.*

Je vous prie, ne lui parlez pas : son mal ne fait qu'empirer ; les questions le troublent & le mettent en fureur. Bonsoir à tous : n'attendez pas ses ordres pour vous retirer ; sortez tous promptement.

LENOX.

Nuit paisible, & que Sa Majesté recouvre la santé!

LADY.

Salut, & nuit heureuse à tous!

(*Tous les Convives s'en vont*).

MACBETH, *toujours plongé dans le trouble.*

Il aura du sang, disent-ils; le sang veut du sang. On a vu les pierres se mouvoir, & les arbres parler. Les Devins, qui se connoissent en analogies, ont souvent, par le langage des oiseaux, par le cri des corbeaux (5), découvert au grand jour l'assassin le plus caché. — Quelle heure est-il de la nuit?

LADY.

LADY.

La nuit dispute encore le Ciel au matin.

MACBETH.

Que dites-vous de Macduff, qui refuse de se rendre à nos ordres?

LADY.

L'avez-vous mandé, Seigneur?

MACBETH.

Non; c'est un bruit parvenu jusqu'à moi. Mais j'enverrai vers lui. Il n'y a pas un Thane dans la maison de qui je ne tienne à mes gages un serviteur affidé. — J'irai trouver demain (oui demain, dès le matin), mes trois Magiciennes : il faudra qu'elles parlent encore; car à présent mon penchant m'entraîne à vouloir connoître, peu m'importe par quels moyens, tout ce qui peut m'arriver de pis; & ce sera mon propre avantage. Nul motif alors ne m'arrêtera plus. Me voilà avancé si loin dans le sang, que, si je m'arrêtois à présent, il me seroit aussi fâcheux de retourner en arrière, que d'aller en avant. J'ai dans la tête d'étranges projets, qui de-là passeront dans mes mains : & il faut les exécuter, avant qu'on puisse les pénétrer.

LADY.

Vous avez besoin de sommeil, de ce baume universel de toutes les créatures.

MACBETH.

Oui, allons repoſer. Le trouble étrange qui m'a égaré, eſt l'effet d'une crainte novice encore, & que l'habitude n'a pas aguerrie. Nous ne ſommes encore que des enfans dans cette nouvelle carrière.

SCÈNE VI.

La plaine de bruyères.

Le Tonnerre gronde. Les trois MAGICIENNES *paroiſſent, allant au-devant d'*HÉCATE, *qui vient d'un autre côté.*

PREMIÈRE MAGICIENNE.

QUEL ſujet, Hécate?... Vos regards ſont pleins de colère.

HÉCATE.

N'ai je pas raiſon, vieilles Mégères? Et d'où vous vient tant d'inſolence & d'audace? Comment avez-vous oſé lier avec Macbeth un commerce d'oracles énigmatiques, & de myſtères de mort, ſans que moi, Souveraine de vos enchantemens, & qui dois préſider à la trame de tous les maléfices, aie jamais été appellée par vous pour y prendre part, &

ſignaler la gloire de notre art infernal ? Et ce qui eſt pis encore, c'eſt que tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour un enfant ingrat & pervers, plein de fiel & de rage, qui, comme les autres, ne vous careſſe que pour ſes intérêts & ſes vues particulières, ſans nul amour pour vous-mêmes. Réparez votre faute, diſparoiſſez ; & demain, dès le matin, revenez me trouver à la ſource de l'Achéron. Macbeth viendra vous interroger ſur ſa deſtinée : préparez vos vaſes & vos charmes, & tout l'appareil de votre art. Moi, je m'envole dans l'air ; je vais employer cette nuit à de terribles & fatales opérations. J'ai une grande œuvre à conſommer avant que le jour ſoit à ſon midi. A l'angle du croiſſant pend un nuage épais & humide ; j'irai m'en emparer, avant qu'il deſcende ſur la terre : & ce nuage, diſtillé par des artifices magiques, produira des viſions & des fantômes qui, par la force de leurs illuſions, entraîneront Macbeth à ſa ruine. Il bravera les deſtins, mépriſera la mort, & lancera ſes eſpérances au-delà de toute prudence, de toute pitié, de toute crainte ; & vous ſavez toutes que la ſécurité eſt la plus grande ennemie des mortels.

(On entend une muſique extraordinaire, & pluſieurs voix qui appellent Hécate en chantant).

Ecoutez ! on m'appelle. Voyez-vous ? Mon petit Lutin eſt aſſis ſur ce gros nuage ; il m'attend.

(Elle s'envole dans les airs).

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Allons, hâtons-nous; elle ne tardera pas à être de retour. (*Elles sortent pour aller préparer leur charme*).

SCÈNE VII.

Le Théâtre représente un appartement.

LENOX *paroît avec un autre* SEIGNEUR.

LENOX.

Mes premiers discours n'ont fait qu'éveiller vos pensées, qui peuvent à présent pousser plus loin leurs conjectures. Seulement je dis, que ce malheur a été reçu d'une manière bien étrange. Le bon Roi Duncan a été plaint de Macbeth ! Oui, il étoit mort. — Le brave & vaillant Banquo s'est promené trop tard dans la nuit. Vous pouvez conclure, si vous voulez, que c'est Fleance qui l'a assassiné; car Fleance s'est enfui. Il est dangereux de s'atarder trop le soir. — Comment se défendre de la réflexion, que c'eût été un crime monstrueux pour Malcolm & pour Donalbain, d'assassiner leur bon père? Action exécrable! (*avec ironie.*) Quel regret n'en a pas eu Macbeth? N'a-t-il pas aussi-tôt, dans une rage vertueuse, déchiré en pieces les deux coupables qui étoient à sa merci dans les liens de l'ivresse, & dans les fers du

ſommeil? N'eſt-ce pas de ſa part une noble action? Oui, & pleine de prudence auſſi; car toute ame honnête eût été ſoulevée d'entendre ces deux malheureux nier le crime: en ſorte que j'en reviens à dire qu'il a ſupporté cette nouvelle à merveille; & je penſe, que s'il tenoit les fils de Duncan enfermés ſous ſa clef (ce qui ne ſera pas, s'il plaît au Ciel), il leur feroit voir ce que c'eſt que de tuer un père; & à Fleance auſſi. Mais patience! — D'après certains bruits vagues que j'ai recueillis, parce que Macduff a manqué de ſe trouver à ſa fête, j'apprends qu'il a encouru ſa diſgrace. Seigneur, pouvez-vous m'apprendre où il s'eſt refugié?

LE LORD.

Le fils aîné de Duncan, à qui le Tyran retient ſon légitime héritage, eſt maintenant à la Cour du Roi d'Angleterre. Le vertueux Edouard lui a fait un accueil ſi gracieux, que la malveillance de la fortune ne lui a rien fait perdre de la conſidération due à ſon rang. C'eſt-là que Macduff eſt allé demander au Roi ſon ſecours, & le prier d'éveiller la valeur de Northumberland, & du belliqueux Siward, afin que ſecondés d'eux, & de l'Être qui règne au haut des Cieux & qui approuve notre entrepriſe, nous puiſſions goûter encore la douceur de prendre notre nourriture ſans alarmes, & dormir d'un ſommeil paiſible pendant les nuits, affranchir nos fêtes &

nos banquets des poignards homicides, payer un hommage fidèle à un Maître légitime, & recevoir les honneurs de sa loyale reconnoissance : tous avantages dont la perte nous fait gémir aujourd'hui. — Ce récit a tellement irrité le Roi, qu'il se prépare avec ardeur à tenter quelqu'expédition guerrière.

LENOX.

A-t-il envoyé vers Macduff?

LE LORD.

Oui, & le sombre messager ayant reçu de lui pour réponse décidée à son invitation : *moi! non*, lui a tourné le dos en murmurant, comme s'il lui eût dit : « Vous vous repentirez du moment où vous m'avez chargé du fardeau de cette réponse ».

LENOX.

Et c'est un bon avis pour lui de songer à se tenir dans l'éloignement que lui conseille la prudence. Que quelqu'Ange du Ciel devance Macduff, & vole à la Cour d'Angleterre, annoncer son message, avant qu'il arrive lui-même ; & qu'une prompte bénédiction du Ciel & de rapides secours puissent bientôt soulager notre Patrie souffrante & opprimée sous une main détestable!

LE LORD.

Mes vœux & mes prières accompagnent ses pas.

(*Ils sortent*).

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit une ſombre caverne : au milieu eſt une grande chaudière ſur un braſier ardent.

Le tonnerre gronde, les trois MAGICIENNES *paroiſſent; elles vont compoſer un charme magique, avec une foule d'ingrédiens & de poiſons. Une muſique infernale accompagne l'opération, & ſes ſons lugubres ſont par intervalle entremêlés de coups de tonnerre.*

PREMIERE MAGICIENNE.

Trois fois le chat tigre a fait ouir ſes miaulemens (1).

SECONDE MAGICIENNE.

Trois fois auſſi le jeune hériſſon a fait entendre ſon cri plaintif.

TROISIEME MAGICIENNE.

L'archi-démon nous crie : » Il eſt temps, il eſt temps ».

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tournons en rond autour de la chaudière, & jettons-y les poiſons.

(Elles tournent autour de la chaudière, & jettent dedans divers ingrédiens nécessaires au charme qu'elles veulent opérer) [2].

Crapaud qui, durant l'eſpace d'un mois entier *,
Nuit & jour endormi ſous la froide pierre,
T'es gonflé à loiſir d'un venin corroſif,
Va, deſcends le premier dans la chaudière enchantée;

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail & de ſoins :
Que le feu s'embraſe & que la chaudière bouillonne.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Ajoutons un tronçon d'un ſerpent des marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Du duvet de chauve-ſouris & une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère & un dard de l'aveugle (†),
Une cuiſſe de grand lézard & une aîle de hibou:

(*) Cette Scène eſt en vers rimés.
(†) Serpent.

Faiſons bouillir, épaiſſir ce coulis infernal,
Et compoſons un charme puiſſant & fatal.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail & de ſoins:
Que le feu s'embraſe & que la chaudière bouillonne.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Des écailles de dragon, des dents de loup,
De la momie de ſorcières, un vaſte eſtomac
Du vorace goulu (†) de mer,
Une racine de ciguë, arrachée dans la nuit,
Un foie de Juif blaſphémateur,
Un fiel de bouc, & des tranches d'if
Coupées dans une éclipſe de lune;
Un nez de Turc & des lèvres de Tartare;
Un doigt d'un enfant de fille de joie,
Etranglé en naiſſant & enfoui par ſa mère,
Epaiſſiront le mêlange en gelée ſolide.
Ajoutons encore des entrailles de tigre,
Tous ingrédiens néceſſaires à notre charme.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail & d'ardeur:
Que le feu s'embraſe & que l'airain bouillonne.

SECONDE MAGICIENNE.

Refroidiſſons le tout dans du ſang de ſinge
Et notre charme eſt parfait & ſolide.

(†) Gros poiſſon.

(*Hecate arrive, suivie de trois autres Magiciennes*).

HÉCATE.

Oh! à merveille : j'applaudis à votre ouvrage ;
Et chacune de vous aura part au profit.
Maintenant chantez autour de la chaudière,
Dansant en rond, comme les Sylphes & les Fées ;
Pour enchanter tous les ingrédiens mêlés dans le vase.

LES MAGICIENNES *chantent le couplet suivant*.

Esprits noirs & blancs,
Esprits bleus & gris,
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui savez l'art des mélanges.

SECONDE MAGICIENNE.

A la démangeaison qui chatouille mes doigts, je sens passer près de ce lieu quelque profane : ouvrez les verroux à quiconque frappera.

SCÈNE II.

MACBETH.

Hé bien, noires Sorcières, qui cherchez l'ombre & le silence de la nuit, que faites-vous là ?

TOUTES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Je vous conjure par l'art que vous professez, de me répondre, n'importe quel moyen doit vous conduire à pénétrer le secret de ma destinée. Dussiez-vous, déchaînant tous les vents, les envoyer livrer la guerre aux tours des Temples : dussent les vagues écumeuses bouleversées dans leurs abîmes, engloutir pour jamais la navigation & le commerce : dût la tempête disperser sur la face de la terre les épis des moissons, & déraciner tous les arbres des forêts : dussent les châteaux s'écrouler sur la tête de leurs gardiens ; les palais & les pyramides s'ébouler depuis leur cime jusqu'à leurs fondemens : dût le trésor des germes de la nature confondus, rentrer dans le désordre du chaos, & la destruction ravager jusqu'à se lasser : n'importe ; répondez à mes questions.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Parle.

SECONDE MAGICIENNE.

Fais ta demande.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Nous te satisferons.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Aimes-tu mieux recevoir la réponse de notre bouche, ou de celle de nos Maîtres ? Choisis.

MACBETH.

Evoquez les, faites les moi voir.

PREMIERE MAGICIENNE.

Verfons du fang d'une truie qui ait dévoré fes neuf marcaffins; & de la graiffe exprimée du corps d'un affaffin defféché fur un gibet, & jettons-la dans la flamme.

(La caverne achève de s'obfcurcir, & ce n'eft plus qu'à la lueûr des éclairs qu'on apperçoit les objets).

TOUTES TROIS.

Venez, Puiffances des hautes ou baffes régions: montrez-vous, & rempliffez bien votre office.

(Un coup de tonnerre).

(On voit s'élever une tête, armée d'un cafque).

MACBETH.

Puiffance inconnue, réponds-moi.

PREMIERE MAGICIENNE.

Il connoît ta penfée, écoute fes paroles; mais garde le filence.

LA VISION, *d'une voix tonnante.*

Macbeth! Macbeth! Macbeth! garde toi de Mac-

duff : garde-toi du Thane de Fife. — Laissez-moi partir. — J'en ai dit assez.

(La Vision s'enfonce sous la terre).

MACBETH.

Qui que tu sois, je te rends grace de ton bon avis. Tu as touché juste la fibre de ma crainte. Mais un mot encore.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Il ne souffre pas qu'on lui commande : mais en voici un autre plus puissant que le premier.

(Apparoît une VISION sous la forme d'un enfant ensanglanté).

LA VISION.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH.

Je t'écoute de toutes mes oreilles.

LA VISION.

Sois sanguinaire, intrépide & décidé. Méprise l'homme, & ris-toi de son pouvoir. Nul mortel, né d'une femme, ne peut nuire à Macbeth.

(La Vision disparoît).

MACBETH *transporté de joie.*

Vis donc, Macduff : qu'ai-je besoin de te redouter ? Mais non ; je veux doubler ma sûreté, & ta mort sera mon premier garant ; tu ne vivras pas. Alors, si la peur vient me glacer le cœur, je pourrai lui dire : *Tu mens*, & dormir en paix en dépit du tonnerre.

(Un coup de tonnerre accompagné d'éclairs).

(Alors s'élève le FANTÔME *d'un enfant couronné, avec un arbre dans sa main).*

Quel est ce Fantôme ? Il a l'air d'un fils de Roi, & il porte sur son front enfantin le diadême de la Souveraineté.

TOUTES TROIS.

Ecoute, & ne dis pas une parole.

LE FANTÔME.

Sois intrépide & féroce comme un lion : ne t'embarrasse pas qui s'irrite, s'emporte & conspire contre toi. Jamais Macbeth ne sera vaincu, que lorsque la vaste forêt de Birnam, s'avançant vers la haute montagne de Dunsinane, marchera contre lui.

(Le Fantôme rentre dans la terre).

MACBETH *plein de joie.*

Cela n'arrivera jamais : qui peut faire mouvoir une forêt, & forcer ſes arbres à détacher leurs racines enfoncées ſous la terre ! O douces prédictions ! ô bonheur ! Que la rébellion ne lève jamais la tête, que lorſque le bois de Birnam ſe déplacera ; & Macbeth, au faîte de la grandeur, vivra tout le bail de la nature, juſqu'a ce qu'il paie le tribut des mortels à l'âge & à la commune loi. — Mais il eſt encore un déſir qui fait palpiter mon cœur. Je voudrois ſavoir une choſe : ſatisfaites-moi (ſi pourtant votre art peut aller juſques-là) ; parlez. La race de Banquo régnera-t-elle un jour dans ce Royaume ?

TOUTES LES MAGICIENNES *enſemble.*

Ne cherche point à en ſavoir davantage.

(*La chaudière magique s'enfonce ſous la terre*).

MACBETH.

Je veux être ſatisfait. Si vous me refuſez ce ſecret, qu'une malédiction éternelle vous en puniſſe ! — Apprenez moi, pourquoi cette chaudière a tout-à-coup diſparu, & quel eſt ce bruit que j'entends?

(*Hautbois*).

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Qu'il voye.

SECONDE MAGICIENNE.

Qu'il voye.

TROISIEME MAGICIENNE.

Qu'il voye.

TOUTES TROIS.

Faites-les voir à ſes yeux & affligez ſon cœur. — Paroiſſez comme des Ombres, évanouiſſez-vous de même.

(Huit Rois paroiſſent à la file l'un de l'autre ; l'Ombre de Banquo paſſe la dernière, tenant un verre dans la main, qu'elle porte en paſſant aux yeux de Macbeth).

MACBETH, *avec une fureur qui augmente par degrés.*

(*Au premier.*) Tu reſſembles trop à l'Ombre de Banquo ; diſparois : ta couronne épouvante mes yeux. — (*Au ſecond.*) Et toi, dont le front eſt également ceint d'un cercle d'or, tu as les traits du premier. — Un troiſième encore qui reſſemble au précédent ! Sorcières impures ! pourquoi me montrez-vous ces objets ? — Un quatrième ! Fermez-vous, mes yeux. — (*Au cinquième.*) Quoi ! cette ligne fatale ſe prolongera t-elle juſqu'au dernier jour de l'univers ? — (*Au ſixième.*) Encore un autre ! — Un ſeptième ! Je n'en veux pas voir davantage. — Et

ne

en voilà un huitième qui paroît, portant un verre où j'en découvre une foule d'autres; j'en diſtingue quelques-uns qui portent deux globes (†), & un triple ſceptre. Effroyable vue! (*Sa rage augmente.*) Oui, je le reconnois à préſent; rien n'eſt plus certain: car voilà Banquo tout couvrt de plaies, qui me ſoûrit, & me montre du doigt que c'eſt-là ſa poſtérité. (*Aux Magiciennes.*) Quoi! en ſera-t-il ainſi?

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Oui, Macbeth; tout ce que tu as vu, s'accomplira. (*Macbeth, frappé d'horreur, tombe dans une eſpèce d'abattement.*) Mais pourquoi Macbeth reſte-t-il immobile dans ce léthargique étonnement? Venez, mes ſœurs; réveillons ſes eſprits, & faiſons-lui goûter nos plus joyeux divertiſſemens. Je vais charmer l'air & en faire ſortir des ſons agréables, tandis que vous exécuterez votre antique danſe en rond; il faut que ce grand Roi puiſſe dire avec reconnoiſſance que nous l'avons fêté, & que nous avons payé nos hommages à ſa préſence.

(*On entend une muſique étrange, mais agréable. Les Sorcières danſent en rond autour de Macbeth, & diſparoiſſent*).

(†) Shakeſpéare fait ici ſa cour au Roi Jacques premier, qui venoit de réunir ſur ſa tête les deux Couronnes d'Angleterre & d'Ecoſſe; la Maiſon de Stuart prétendoit deſcendre en ligne directe de Banquo.

MACBETH *se réveillant de sa léthargie.*

Où sont-elles? Quoi! évanouies? — Que cette heure funeste soit maudite dans le calendrier des jours! (*Il se sauve avec horreur de ce lieu.*) Venez, vous qui êtes-là, dehors.

(*LENOX arrive à sa voix*).

LENOX.

Que desire Votre Majesté?

MACBETH.

Avez-vous vu les Sœurs infernales?

LENOX.

Non, Seigneur.

MACBETH.

Ne vous ont-elles pas abordé?

LENOX.

Non, en vérité, Seigneur.

MACBETH.

Que l'air se corrompe par-tout où elles passeront; & malédiction à quiconque se fiera à leurs oracles! — J'ai entendu le galop d'un cheval: qui donc est arrivé?

LENOX.

Deux ou trois Couriers, Seigneur, apportent la nouvelle que Macduff s'eſt ſauvé en Angleterre.

MACBETH.

Il s'eſt ſauvé en Angleterre?

LENOX.

Oui, mon digne Souverain.

MACBETH *à part.*

O temps! tu ruines pendant mes délais mes exploits terribles. Le projet fuit & ne s'accomplit jamais, ſi l'exécution ne le ſuit pas immédiatement. Déſormais les premiers mouvemens de mon cœur feront agir mon bras; & de ce moment, pour couronner mes projets par les actes, je veux que ma penſée ſe confonde avec l'action même! Je veux ſurprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, paſſer au fil de l'épée ſa femme, ſes petits enfans, & tous les malheureux qui lui appartiennent en ligne directe. Sans me vanter d'avance comme un inſenſé, je vais accomplir cette entrepriſe, avant que le projet ſe refroidiſſe. Mais, plus de viſions!... (*A Lenox.*) Où ſont ces Gentilshommes qui ſont arrivés? Viens, conduis-moi vers eux. (*Ils ſortent*).

SCÈNE III.

Le Château de Macduff, dans le Comté de Fife.

LADY MACDUFF, SON JEUNE FILS, RASSE.

LADY MACDUFF.

QU'AVOIT-IL fait, qui pût le forcer à quitter son pays?

RASSE.

Il faut vous armer de patience, Madame.

LADY.

Il n'en a pas eu, lui. Sa fuite est un trait de folie : quand nos actions sont innocentes, nos craintes folles nous accusent & nous font paroître des traîtres.

RASSE.

Vous ne savez pas, Madame, si son évasion est un conseil de sa sagesse ou de sa peur.

LADY.

De sa sagesse? Oui, en effet, laisser sa femme,

laiſſer ſes petits enfans, ſa maiſon, tous ſes titres, dans un lieu d'où il juge à propos de fuir lui-même! Il ne nous aime point, il ne ſent point les mouvemens de la nature. Le chétif roitelet, le plus foible de tous les oiſeaux, pour défendre ſes petits dans ſon nid, combat contre l'affreux hibou. Dans cette conduite, tout eſt crainte, & rien n'eſt amour; & il n'y a point de ſageſſe dans une fuite qui lui fait tourner le dos à la raiſon.

RASSE.

Chère couſine, ſoumettez-vous vous-même à la raiſon; car pour votre époux, il eſt généreux, ſage & judicieux, & il connoît parfaitement ce qu'exigent les circonſtances du temps. Je n'oſe pas trop m'expliquer davantage: mais ce ſont des temps bien cruels, que ceux où nous ſommes des traîtres ſans nous en douter nous-mêmes; où notre imagination, alarmée par nos craintes, ſaiſit avidement tous les bruits, ſans que nous ſachions ce que nous pouvons craindre en effet; & où nous flottons ſur une mer orageuſe, dans les dangers & l'incertitude, à chaque pas que nous faiſons & quelque route que nous ſuivions. Souffrez que je prenne congé de vous; vous ne tarderez pas à me revoir ici. Quand les maux ſont deſcendus à leur dernière criſe, ou ils finiſſent là, ou bien nous remontons heureuſement vers notre pre-

mier état. Mon aimable coufine, que le Ciel veille fur vous !

LADY, *montrant fon fils.*

Il a un père, & pourtant il n'a point de père !

RASSE.

Je ferois un infenfé, fi je m'arrêtois plus long-temps. Ce feroit faire mon malheur & le vôtre. Adieu, je pars. (*Il fort*).

LADY *à fon fils.*

Mon enfant, votre père eft mort : qu'allez-vous devenir? Comment vivrez-vous?

L'ENFANT.

Comme vivent les oifeaux, ma mère.

LADY.

Quoi! vous nourrirez-vous d'infectes & de vers?

L'ENFANT.

De ce que je pourrai trouver : c'eft ainfi que les oifeaux vivent.

LADY.

Pauvre petit oifeau, tu ne craindrois donc jamais le filet, la glu, ni le trébuchet?

L'ENFANT.

Pourquoi les craindrois-je, ma mère? On ne chasse pas les petits oiseaux. — Mon père n'est pas mort, parce que vous le dites.

LADY.

Oui, il est mort. Ah! comment feras-tu pour retrouver un père?

L'ENFANT.

Mon père étoit-il un traître, ma mère?

LADY.

Oui, c'est un traître.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est qu'un traître?

LADY.

C'est un homme qui jure & qui ment.

L'ENFANT.

Et tous ceux qui font cela sont-ils des traîtres?

LADY.

Oui, tout homme qui en agit ainsi est un traître, & mérite l'échafaud.

L'ENFANT.

Et faut-il les pendre, tous ceux qui jurent & qui mentent?

LADY.

Oui, tous.

L'ENFANT.

Et qui eſt-ce qui doit les pendre?

LADY.

Les honnêtes gens.

L'ENFANT.

Mais ceux qui jurent & qui mentent ſont des fous; car ils ſont en aſſez grand nombre pour battre les honnêtes gens & les pendre eux-mêmes.

LADY.

Dieu veuille avoir pitié de toi, pauvre petit ſinge! Tes réponſes ont tout l'eſprit que tu peux avoir à ton âge. Mais comment feras-tu pour retrouver un père?

L'ENFANT.

S'il étoit mort, vous le pleureriez; & ſi vous ne le pleuriez pas, ce ſeroit un ſigne que j'aurois bientôt un nouveau père.

LADY.

Pauvre petit perroquet, comme tu parles!

(*Arrive un* COURIER).

LE COURIER.

Le bonheur ſoit avec vous, belle Lady! Je ne vous ſuis pas connu, quoique je connoiſſe parfaitement votre rang illuſtre & vos vertus: je crains que quelque danger ne ſoit prêt à fondre ſur vous. Si vous voulez ſuivre l'avis d'un homme ſimple & plein d'une groſſière franchiſe, qu'on ne vous trouve pas dans ce lieu. Fuyez d'ici avec vos petits enfans. Je ſuis trop barbare, je le ſens, de vous épouvanter ainſi: mais ſévir ſur vous ſeroit une cruauté féroce, & pourtant ce danger vous menace de près. Que le Ciel vous protège! Je n'oſe m'arrêter plus long-temps. (*Il ſort*).

(*Entrent des* ASSASSINS).

UN ASSASSIN.

Où eſt votre mari?

LADY.

J'eſpère qu'il n'eſt pas dans un lieu aſſez maudit du Ciel, pour qu'il y ſoit trouvé par un homme tel que toi.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT.

Tu mens, scélérat sauvage, qui as le poil hérissé comme un ours.

L'ASSASSIN *poignardant l'Enfant.*

Comment, embryon, petit germe de trahison !

L'ENFANT.

Ma mère, il m'a tué : sauvez-vous, je vous en prie.

(Lady s'enfuit en criant au meurtre. Les Assassins la poursuivent).



SCENE IV.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi d'Angleterre.

MALCOLM & MACDUFF.

MALCOLM.

CHERCHONS quelque retraite ſolitaire; & là, ſoulageons par les pleurs nos triſtes ames.

MACDUFF.

Saiſiſſons plutôt l'épée vengereſſe; &, en braves gens, couvrons de nos armes & ſauvons de ſa ruine notre fortune renverſée dans la pouſſière. Chaque matin de nouvelles veuves, de nouveaux orphelins rempliſſent l'air de leurs cris : chaque jour, de nouveaux gémiſſemens frappent le Ciel, dont les voûtes répondent, comme ſi le Ciel compâtiſſoit aux maux de l'Ecoſſe, & faiſoit éclater dans divers phénomènes les ſignes de ſa douleur.

MALCOLM.

Des maux de ma Patrie, j'en déplorerai ce que j'en crois : j'en crois ce que j'en ai appris; & ce que

j'en pourrai venger & réparer, je le ferai, dès que le temps m'en offrira l'occaſion favorable. Tout ce que vous m'avez raconté pourroit bien être vrai. Cependant le Tyran, dont aujourd'hui le ſeul nom flétrit la langue qui le prononce, jadis fut cru vertueux; vous, vous l'avez tendrement aimé : il ne vous a fait encore aucun outrage. Je ſuis jeune : vous pourriez lui rendre un ſervice de quelqu'importance à mes dépens; & c'eſt prudence d'immoler une foible & innocente victime, pour appaiſer un Dieu irrité.

MACDUFF.

Je ne ſuis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en eſt un. Un bon & vertueux naturel peut fléchir ſous les ordres d'un Monarque. Je vous demande pardon : mes idées ne changent point ce que vous êtes en effet. Les Anges du Ciel brillent encore du même éclat, quoique le plus brillant ſoit tombé; & quand un monſtre offriroit par haſard le front des graces, les graces n'en conſerveroient pas moins leur même phyſionomie.

MACDUFF.

J'ai perdu mes eſpérances.

MALCOLM.

Peut-être ce ſont vos eſpérances mêmes qui ont éveillé mes ſoupçons. Pourquoi avez-vous ſi imprudemment quitté votre épouſe & vos enfans, ces gages ſi tendres, ces liens d'amour ſi puiſſans, ſans prendre congé d'eux? — Je vous conjure, ne voyez pas dans mes ſoupçons des affronts pour vous, mais ſeulement des précautions pour ma ſûreté: vous n'en ſerez pas moins honnête & vertueux, quoi que je puiſſe penſer.

MACDUFF.

Péris, péris, malheureuſe Patrie! Tyrannie, affermis-toi ſur tes fondemens: la vertu n'oſe réprimer tes fureurs. — Et vous, ſouffrez en paix ſes injuſtices envers vous; car ſon titre de Roi eſt confirmé. Adieu, Prince. Je ne voudrois pas être le lâche que vous ſoupçonnez, pour tout l'eſpace de terre qui eſt ſous la main du Tyran, qunad on y ajouteroit encore tous les tréſors de l'Orient.

MALCOLM.

Ne vous offenſez point de mes craintes: ce que je dis, ne vient point d'une défiance décidée contre vous. Je crois bien, que notre Patrie ſuccombe ſous le joug; qu'elle eſt inondée de pleurs & de ſang; & que chaque jour ajoute de nouvelles plaies à

ſes premières bleſſures. Je crois bien encore que plus d'un bras s'armeroit pour ſoutenir mes droits; & j'ai dans mes mains l'offre de pluſieurs milliers de braves ſoldats, que la généreuſe Angleterre eſt prête à me fournir. Mais, après tout, quand j'aurois foulé ſous mes pieds la tête du Tyran, ou que je l'aurois plantée ſur la pointe de mon épée, ma malheureuſe Patrie ſe trouveroit en proie à plus de vices encore qu'auparavant; elle ſouffriroit plus de maux en tout genre de l'homme qui ſuccéderoit au Tyran.

MACDUFF.

Et quel ſeroit donc cet homme?

MALCOLM.

C'eſt moi-même dont je veux parler : je connois en moi tous les germes du vice ſi profondément enracinés, que, quand ils viendront à s'épanouir, le noir Macbeth paroîtra pur & blanc comme la neige; & ſes malheureux ſujets, une fois livrés à mes vexations ſans bornes, ne verroient plus en lui qu'un agneau plein de douceur.

MACDUFF.

Jamais, de toutes les légions de l'Enfer, il ne pourra ſortir un démon plus exécrable & plus pervers que Macbeth, & qui le ſurpaſſe en malice.

MALCOLM.

J'avoue qu'il eſt ſanguinaire, eſclave de la luxure & de l'avarice, faux, trompeur, capricieux, méchant, & infecté de tous les vices qui ont un nom : mais mon inépuiſable paſſion pour la débauche eſt un abyme ſans fond ; vos femmes, vos filles, vos dames reſpectables & vos jeunes vierges, ne pourroient combler le gouffre inſatiable de mon incontinence, & ma paſſion renverſeroit tous les obſtacles que la vertu oppoſeroit à mes deſirs. Macbeth vaut mieux qu'un pareil Roi (3).

MACDUFF.

Une intempérance ſans frein eſt une tyrannie : elle a dépeuplé avant le temps plus d'un Trône fortuné, & précipité une foule de Rois. Mais ne craignez point pour cela de vous charger de la Couronne qui vous appartient. Vous pouvez abandonner à votre paſſion une vaſte moiſſon de voluptés, & paroître encore tempérant, tout le temps que le bandeau du plaiſir ſera ſur vos yeux. Nous avons aſſez de femmes d'une volonté facile; & quelque vorace que ſoit le vautour qui convoite dans votre ſein, il ne le ſera jamais aſſez pour dévorer toutes les beautés qui viendront d'elles-mêmes s'offrir à la Majeſté royale, dès qu'elles auront découvert ce penchant en elle.

MALCOLM.

Avec ce vice, il a germé aussi dans ma malheureuse constitution une avarice si insatiable, que, si j'étois Roi, je ferois trancher la tête aux Grands pour m'emparer de leurs terres; je convoiterois les joyaux de l'un, le château d'un autre; & l'accroissement de ma richesse ne feroit qu'aiguillonner ma passion & l'affamer davantage: j'irois jusqu'à susciter d'injustes querelles à mes sujets fidèles & vertueux, & je les détruirois pour hériter de leur fortune.

MACDUFF.

L'avarice jette des racines plus profondes & plus pernicieuses que l'incontinence, qui du moins ne dure que l'été de la vie; l'avarice a été le glaive qui a égorgé nos Rois. Cependant ne vous alarmez point encore: l'Ecosse a des domaines assez, même de ceux qui vous appartiennent, pour assouvir vos désirs; & les vices sont tolérables, quand ils sont rachetés par d'autres vertus qui les compensent.

MALCOLM.

Moi, des vertus! Je ne m'en connois aucune: toutes celles qui comme autant de graces, ornent un Roi, justice, franchise, tempérance, fermeté, bonté, persévérance, clémence, modestie, piété, patience, courage,

courage, bravoure; je ne me sens aucun goût pour elles, & j'ai tous les vices contraires : le mal, sous toutes ses formes, abonde dans mon sein. Oui, si j'avois le pouvoir en main, je répandrois dans l'abyme infernal tout le lait de la bienveillance humaine; je voudrois troubler la paix de l'univers, & détruire toute union sur la terre.

MACDUFF.

O Ecosse! malheureuse Ecosse!

MALCOLM.

Si vous jugez qu'un tel homme soit digne de régner, parlez; je suis l'homme que je vous ai peint.

MACDUFF.

Digne de régner? Non : il ne l'est même pas de vivre. O Nation misérable! sous le joug d'un Tyran usurpateur, armé d'un sceptre ensanglanté, quand verras-tu renaître tes beaux jours, puisque le rejetton légitime de ton Trône se maudit par sa propre bouche, & blasphème sa naissance? Votre père étoit un saint & vertueux Roi : la Reine, qui vous a porté dans son sein, plus souvent à genoux que sur ses pieds, vivoit chaque jour, comme s'il eût été le dernier de sa vie. Oh! adieu, je vous laisse : ce sont tous ces vices affreux, dont vous vous accusez vous-

même, qui m'ont banni de l'Ecoſſe. O mon cœur, ta dernière eſpérance s'évanouit ici!

MALCOLM.

Macduff, ce noble tranſport, né de ta loyauté ſincère, a effacé de mon ame tous ſes noirs ſoupçons, & réconcilié mes penſées avec l'opinion de ta fidélité & de ton honneur. L'infernal Macbeth, par mille artifices ſemblables, a déja tenté de me ſéduire & de m'attirer ſous ſa puiſſance : & une ſage prudence me défend une crédulité trop précipitée. Mais que le Dieu ſuprême ſoit juge entre toi & moi! De ce moment je m'abandonne à tes conſeils : je rétracte les calomnies que j'ai proférées contre moi ; & j'abjure ici tous les reproches, toutes les imputations dont je me ſuis chargé, comme étrangers à mon caractère. Je ſuis encore inconnu à la femme : jamais je ne fus parjure ; à peine ai-je convoité mon propre bien ; jamais je n'ai violé ma parole ; je ne trahirois pas un démon pour un autre démon ; & la vérité m'eſt auſſi chère que la vie. Le premier menſonge qui ſoit ſorti de ma bouche, tu viens de l'entendre ; il étoit contre moi. C'eſt à toi & à ma malheureuſe Patrie qu'il appartient de gouverner & d'employer ce que je ſuis en effet : & déja, avant ton arrivée en ce lieu, le vieux Siward, à la tête de dix mille braves ſoldats, tout prêts à ſe rendre au lieu marqué,

ſe mettoient en marche pour l'Ecoſſe. Maintenant, nous irons enſemble ; & puiſſe l'événement du ſuccès répondre à la juſtice de notre cauſe ! — Pourquoi gardes-tu le ſilence ?

MACDUFF.

Tant d'idées agréables, & tant d'idées fâcheuſes, entrées enſemble dans mon ame, ne ſont pas aiſées à concilier dans un inſtant !

SCÈNE V.

Entre un MÉDECIN.

MALCOLM *à Macduff.*

NOUS en parlerons encore. (*Au Médecin.*) Le Roi va-t-il paroître ?

LE MÉDECIN.

Oui, Seigneur : ſon palais eſt rempli d'une foule d'infortunés qui attendent de lui leur guériſon. Leur maladie réſiſte aux plus puiſſans moyens de l'art. Mais dès que la main du Roi les touche, ils guériſſent dans le moment, tant le Ciel a doué ſa main royale d'une vertu céleſte !

MALCOLM.

Doćteur, je vous ſuis obligé.

(*Le Médecin ſort*).

MACDUFF.

Quelle eſt la maladie dont il veut parler ?

MALCOLM.

On l'appelle *le Mal du Roi* : c'eſt une miraculeuſe opération de ce bon Prince, & dont j'ai été moi-même ſouvent témoin, depuis mon ſéjour dans cette Cour. Comment il ſe fait exaucer du Ciel, lui ſeul le ſait : mais, ce qui eſt viſible, c'eſt une foule de Peuple affligé d'un mal étrange, tout bouffis & couverts d'ulcères, triſtes objets de pitié & le déſeſpoir de la Médecine : le Roi les guérit en ſuſpendant à leur col une médaille d'or, qu'il accompagne de prières ; & l'on dit qu'il tranſmettra aux Rois (4) ſes ſucceſſeurs ce don ſalutaire & miraculeux. Outre ce prodige, l'Eternel lui a encore accordé le don de prophétie; & ſon Trône eſt enrichi d'une foule de bénédićtions du Ciel, qui annoncent aſſez que ce bon Roi (5) eſt plein de graces devant l'Être Suprême.



SCÈNE VI.

RASSE *arrive : les Perſonnages précédens.*

MACDUFF.

VOYEZ quel eſt cet homme qui entre.

MALCOLM.

C'eſt un de mes Compatriotes, mais je ne le reconnois pas encore.

MACDUFF *à Raſſe.*

Mon noble couſin, ſoyez le bien-venu.

MALCOLM.

Je le reconnois à préſent. Puiſſe le Dieu bienfaiſant détruire bientôt les cauſes qui nous rendent ainſi étrangers l'un à l'autre !

RASSE.

Que Dieu vous entende, Seigneur !

MACDUFF.

L'Ecoſſe ſubſiſte-t-elle encore ?

RASSE.

Hélas ! trop malheureuſe Patrie ! elle eſt épou-

vantée de se voir & de se reconnoître ! On ne peut plus l'appeller notre mère ; elle n'est plus que le tombeau de ses enfans. Pas un être que celui qui n'a ni sentiment ni connoissance, qu'on y ait vu sourire une seule fois. Des soupirs, des gémissemens, des cris douloureux qui déchirent l'air & qu'on ne remarque plus ! Les transports d'une violente douleur y sont regardés avec mépris, comme les convulsions factices de nos fanatiques modernes. La cloche funèbre sonne à chaque instant les funérailles d'un mort, sans qu'on demande seulement, *pour qui ?* La vie des hommes de bien expire plus vîte que la fleur dans le bouton ; ils meurent, avant d'être malades.

MACDUFF.

O récit emphatique, mais trop vrai !

MALCOLM.

Quel est le malheur le plus nouveau ?

RASSE.

Le malheur qui date d'une heure, fait siffler celui qui le raconte : chaque minute enfante un nouveau désastre.

MACDUFF.

Comment se porte ma femme ?

RASSE.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfans ?

RASSE.

Bien auſſi.

MACDUFF.

Et le Tyran n'a pas attenté à leur paix ?

RASSE.

Ils étoient en paix, quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Ne ſoyez point avare de vos paroles : en quel état ſont les choſes ?

RASSE.

Lorſque j'y arrivai, pour porter la nouvelle que j'ai annoncée à regret, il couroit un bruit qu'il s'étoit formé un parti de pluſieurs Braves ; & j'en ai cru la vérité, lorſque j'ai vu l'armée que le Tyran a miſe ſur pied. Il eſt temps maintenant de les ſeconder. Votre préſence en Ecoſſe, d'un coup d'œil, y créeroit des Soldats ; elle armeroit juſqu'aux femmes,

qui combattroient pour s'affranchir de leurs maux affreux.

MALCOLM.

Qu'ils ſe conſolent; nous allons marcher à leur ſecours. La généreuſe Angleterre nous a prêté dix mille Soldats, conduits par le brave Siward : l'Europe n'a point de guerrier plus vaillant & plus conſommé.

RASSE.

Plût au Ciel qu'en retour de cette nouvelle conſolante, j'en euſſe une pareille à vous annoncer! Mais j'ai à proférer des paroles qui ne devroient être exhalées que dans le déſert de l'air, où nulle oreille humaine ne pût les entendre.

MACDUFF.

Qui intéreſſent-elles? Eſt-ce la cauſe générale; ou une douleur privée, qui n'appartienne qu'à un cœur?

RASSE.

Il n'eſt point d'ame, pour peu qu'elle ſoit honnête, qui ne prenne ſa part de douleur dans ce déſaſtre : mais la plus grande portion vous reſte à vous ſeul.

MACDUFF.

Si c'eſt à moi qu'elle s'adreſſe, ne me la retiens pas plus long-temps; hâte-toi de m'en accabler.

RASSE.

Promettez-moi de ne pas déteſter à jamais l'organe ſiniſtre qui va affliger vos oreilles des plus affreux ſons qu'elles aient jamais ouis.

MACDUFF, *mordant ſes lèvres.*

Hom! je devine!

RASSE.

Votre château eſt pris, votre femme & vos petits enfans inhumainement maſſacrés. Vous raconter les circonſtances, ce feroit vouloir ajouter votre mort au meurtre de ces foibles & chères victimes.

MALCOLM.

Ciel pitoyable! (*A Macduff.*) Allons, homme! n'enfoncez point votre chapeau ſur votre front; donnez à votre douleur une voix & des paroles: le chagrin qui reſte muet, murmure dans le cœur gonflé, & le briſe.

MACDUFF.

Mes enfans aussi?

RASSE.

Femme, enfans, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Et faut-il que je sois absent de ce lieu! ma femme tuée aussi!

RASSE.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage. Cherchons notre consolation dans une grande vengeance; c'est le seul remède à ces chagrins mortels.

MACDUFF.

Il n'a point d'enfans! — Tous mes petits enfans! Avez-vous dit; Tous? Quoi! tous? O monstre infernal! Tous! Quoi! tous mes jolis enfans avec la mère! Tous du même coup barbare!...

MALCOLM.

Luttez en homme contre le malheur.

MACDUFF.

Je le ferai : mais je ne puis m'empêcher non plus de le ſentir en homme. Il ne m'eſt pas poſſible d'oublier des objets qui m'étoient ſi chers & ſi précieux. Quoi! le Ciel l'a vu, & n'a pas pris leur défenſe! Coupable Macduff! Ils ont tous été frappés pour toi. Miſérable que je ſuis: ce n'eſt pas pour leurs fautes, c'eſt pour expier les miennes, que le meurtre a fondu ſur eux. Que le Ciel maintenant leur donne la paix!

MALCOLM.

Que ce malheur affile le tranchant de votre épée; convertiſſez votre douleur en rage: n'appaiſez pas votre cœur; embraſez-le de fureur.

MACDUFF.

Oh! je pourrois verſer des flots de larmes comme une femme, & me répandre en de vaines menaces de vengeance. Mais, ô Ciel propice! abrege tout délai, & place, front contre front, cette furie de l'Ecoſſe & moi: place-le à la portée de mon épée; & s'il m'échappe, alors pardonne-lui auſſi.

MALCOLM.

Ces accens ſont d'un homme. Allons trouver le Roi : notre armée eſt prête; il ne nous reſte qu'à

prendre congé de lui. Macbeth est mûr pour sa ruine, & les Puissances du Ciel arment les instrumens de leur vengeance. — Acceptez tout ce qui peut vous consoler. C'est une longue nuit, que celle qui ne trouve jamais le jour.

(Ils sortent).

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Antichambre dans le Château de Macbeth.

Un MÉDECIN & *une* FEMME *de la Reine.*

LE MÉDECIN.

VOILA deux nuits que je veille avec vous : je ne puis entrevoir aucune vérité dans votre rapport. Quand lui eſt-il arrivé la dernière fois de ſe promener ainſi la nuit?

LA DAME.

Depuis que le Roi eſt parti pour combattre, je l'ai vu ſe lever de ſon lit, jetter ſur elle ſa robe de nuit, ouvrir ſon cabinet, prendre du papier, le plier, écrire deſſus, le lire, le cacheter enſuite, puis retourner ſe mettre au lit; & je l'ai vu faire tous ces actes dans le ſommeil le plus profond.

LE MÉDECIN.

Cela annonce un grand désordre dans sa constitution, de jouir des bienfaits du sommeil, tout en faisant les opérations de l'homme éveillé ! Dites-moi, dans ce sommeil ambulant, outre sa promenade & les autres actions dont vous parlez, quelles paroles avez-vous entendu sortir de sa bouche?

LA DAME.

Des paroles, Docteur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pourriez me les confier à moi, & il est très-nécessaire que j'en sois instruit.

LA DAME.

Ni à vous, ni à personne. Je n'ai aucun témoin qui puisse confirmer mon récit.

(Dans le moment entre LADY MACBETH, *somnambule, marchant un flambeau à la main).*

Voyez : la voilà telle que je l'ai vue les autres fois; &, sur ma vie, elle est profondément endormie : observez-la, & restez immobile.

(Tous deux restent sans bouger, & l'observent avec un regard curieux & surpris).

LE MÉDECIN.

Comment s'eſt-elle procuré ce flambeau?

LA DAME.

Il étoit à côté de ſon lit; elle a toujours de la lumière la nuit : tel eſt ſon ordre.

LE MÉDECIN.

Vous voyez que ſes yeux ſont ouverts.

LA DAME.

Oui : mais le ſens de la vue eſt fermé.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle donc-là? Voyez, comme elle ſe frotte les mains.

LA DAME.

C'eſt un geſte qui lui eſt ordinaire : elle a toujours l'air de laver ſes mains : je l'ai vu le faire ſans relâche un quart d'heure entier.

LADY MACBETH *parlant.*

Mais il y a toujours une tache!

LE MÉDECIN.

Ecoutez : elle parle. Je veux écrire ce qu'elle dira, afin de le graver mieux dans ma mémoire.

LADY *se grattant la main avec dépit.*

Disparois donc, exécrable tache.... Disparois, te dis-je. — Une, deux heures. Allons, il est temps de l'exécuter. — L'Enfer est ténébreux. — Fi! mon époux: cela est honteux. Un Guerrier avoir peur! Qu'avons-nous besoin de redouter celui qui viendroit à le savoir, lorsque nul mortel ne pourra nous demander compte de notre puissance? — Mais qui auroit cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans les veines?

LE MÉDECIN *à la Dame.*

Remarquez-vous cela?

LADY.

Le Thane de Fife avoit une femme: où est-elle maintenant? (*Toujours se frottant les mains.*) Quoi! ces mains ne seront jamais pures! — Plus de ces foiblesses, mon époux, plus de ces foiblesses. Vous gâtez tout par ces mouvemens de crainte.

LE MÉDECIN *à soi-même.*

Va-t-en, sors d'ici: tu viens d'apprendre un secret que tu ne devrois pas savoir.

LA DAME.

Elle a aussi révélé des choses qu'elle ne devroit pas

pas révéler, j'en ſuis ſûre. Le Ciel ſait de quelles horreurs elle eſt confidente!

LADY *portant la main à ſon nez.*

Il y a toujours là une odeur de ſang!... Tous les parfums de l'Arabie ne blanchiront jamais cette petite main. (*Elle pouſſe un long ſoupir.*) Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Quel profond ſoupir! Le cœur eſt cruellement bourrelé!

LA DAME.

Je ne voudrois pas avoir un pareil cœur dans mon ſein, pour toutes les grandeurs de l'univers.

LE MÉDECIN.

Vous avez bien raiſon!

LA DAME.

Priez Dieu, Docteur, que.....

LE MÉDECIN.

Cette maladie eſt au-deſſus de mon art. Cependant j'ai connu des hommes qui étoient ſomnambules, & qui ſont morts ſaintement dans leur lit.

LADY.

Lave tes mains, mets ta robe de nuit, tâche de ne pas paroître si pâle. Je te le répete : Banquo est enseveli, il ne peut sortir de son tombeau.

LE MÉDECIN.

Et cela encore?

LADY.

Au lit, au lit : on frappe à la porte : viens, viens; viens, donne-moi ta main. Ce qui est fait, ne peut plus ne pas être fait. Au lit, au lit!

(Elle sort).

LE MÉDECIN.

Va-t-elle de ce pas retourner à son lit?

LA DAME.

Oui, tout droit.

LE MÉDECIN.

Voilà de coupables murmures échappés de son sein! — Des actions contre nature produisent des désordres contre nature. Les consciences souillées de crimes révéleront leurs secrets aux sourds oreillers de leur couche. — Elle a plus besoin d'un Médecin de l'ame, que d'un Médecin du corps. O Dieu! ô Dieu!

pardonnez nous à tous! (*A la Dame.*) Veillez ſur elle, écartez de ſes mains tout moyen de ſe nuire, & tenez toujours vos yeux attentifs ſur ſes mouvemens. Adieu; nuit paiſible. Elle a confondu mon ame & épouvanté mes yeux. Je penſe ; mais je n'oſe parler.

LA DAME.

Adieu, honnête Docteur.

(*Ils ſortent*).

SCÈNE II.

On voit une plaine, & un bois dans l'éloignement.

MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, DES SOLDATS.

MENTETH.

L'ARMÉE Angloiſe approche; elle eſt conduite par Malcolm, ſon oncle Siward & le brave Macduff. La vengeance brûle dans leurs cœurs : leur cauſe eſt d'un ſi grand & ſi cher intérêt, qu'elle réveilleroit l'homme le plus inſenſible, & le rameneroit au

milieu des alarmes & des combats, prêt à verser son sang pour elle.

ANGUS.

Nous ferons bien d'aller les joindre près de la forêt de Birnam : c'est par cette route qu'ils s'avancent.

CATHNESS.

Sait-on, si Donalbain est avec son frère?

LENOX.

Non, & cela est sûr. J'ai une liste de la jeune Noblesse : parmi eux est le fils de Siward, avec une troupe de jeunes gens dans la premiere fleur de l'âge.

MENTETH.

Que fait le Tyran?

CATHNESS.

Il fait fortifier, par mille travaux, le fort château de Dunsinane. Quelques-uns disent, qu'il est devenu fou : d'autres, qui le haïssent moins, l'appellent un vaillant démon. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que dans sa cause inique & désespérée il ne peut maitriser son trouble, & suivre une marche réglée.

ANGUS.

Il sent maintenant ses meurtres secrets se tourner contre lui-même. Chaque instant lui apprend une désertion qui lui reproche sa trahison. Ceux qu'il commande, n'obéissent qu'à l'autorité, & nullement à l'amour. Il commence à sentir, que la Souveraineté se détache de sa personne & le quitte de toutes parts, comme la robe d'un géant sur un nain qui l'auroit volée.

MENTETH.

Qui pourra blâmer ses sens fatigués de lui, de se troubler & de frissonner d'horreur? Toutes ses facultés s'indignent d'être associées à un pareil monstre.

CATHNESS.

Marchons : allons porter notre obéissance à qui elle est légitimement due. Allons nous joindre au sauveur de ce malheureux Etat; &, pour guérir les maux de notre Patrie, versons avec lui tout notre sang.

LENOX.

Tout ce qu'il en faudra du moins, pour arroser le jeune rejetton de la Souveraineté, & noyer les épines malfaisantes qui l'empêchent de fleurir. Dirigeons notre marche vers Birnam.

SCÈNE III.

Le Château de Dunsinane.

MACBETH, LE MÉDECIN, COURTISANS & MESSAGERS.

MACBETH *aux Messagers.*

Ne m'importunez plus de vos rapports : soit, qu'ils fuient tous. Jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne joindre Dunsinane, je ne puis éprouver de crainte. Qu'est ce que ce Malcolm? un enfant. N'est-il pas né d'une femme? Les esprits, qui connoissent tous les événemens sinistres, l'ont déclaré : *Ne crains rien, Macbeth ; nul homme né d'une femme n'aura jamais de pouvoir sur toi.* — Fuyez donc, perfides Thanes, & allez vous confondre avec les Anglois efféminés. L'ame qui règne en moi & le cœur que je porte, ne seront jamais flottans dans l'irrésolution, ni ébranlés par la peur.

(*Entre un* PAGE *tout pâle de frayeur*).

Que les démons t'entraînent & te noircissent, toi, misérable, avec ta face blême ! — Où as-tu pris ce visage d'imbécille?

LE PAGE.

Seigneur, il y a dix mille....

MACBETH *l'interrompant.*

Oisons comme toi, lâche!

LE PAGE.

Soldats, Seigneur.

MACBETH *en fureur.*

Va-t-en, va piquer ta face, & colorer de sang ces traits de terreur : tu es blanc comme le lys. Quels Soldats! Coquin, la mort à ton ame! Ces joues pâles communiquent la peur. Quels Soldats! mine blafarde!

LE PAGE.

Une armée d'Anglois, Seigneur : je dis la vérité.

MACBETH, *que la crainte gagne.*

Ote ton visage de devant mes yeux. — (*Il appelle.*) Seyton! — Je me sens le cœur malade, quand je vois.... — Seyton, dis-je! (*A demi-voix.*) Cet assaut va m'affermir pour toujours, ou me perdre en ce moment. — J'ai assez vécu. Ma vie, dans son déclin, est déja flétrie, comme la feuille jaunie de l'automne; & tout ce qui devroit accompagner

la vieillesse, comme l'honneur, l'amour, l'obéissance, les cortéges d'amis, je ne dois pas y prétendre : à leur place, ce seront des malédictions à basse voix, des hommages de bouche, un vain son de paroles, que le cœur souffrant voudroit, mais n'ose refuser. — Seyton!

SEYTON *vient.*

Quels sont les ordres de Votre Majesté?

MACBETH.

Quelles nouvelles y a-t-il encore?

SEYTON.

Toutes sont confirmées, Seigneur, tout ce qu'on vous a annoncé.

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce que ma chair hachée laisse mes os à nud. — Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Vous n'en avez pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux m'en revêtir. Fais préparer plus de chevaux : parcours le pays, fais pendre ceux qui par-

leront de crainte. Donne-moi mon armure. — Comment va votre malade, Docteur?

LE MÉDECIN.

Elle n'est pas tant malade de corps, Seigneur, qu'elle est obsédée d'imaginations qui se succèdent dans sa tête, & qui la privent du sommeil.

MACBETH.

Guéris-la de ce mal. Ne peux-tu donc guérir une ame malade, arracher de la mémoire un chagrin qui y est enraciné, effacer du cerveau les traces qui y sont imprimées; & par la vertu de quelque bienfaisant antidote d'oubli, nettoyer le sein de cet amas impur d'idées malfaisantes qui oppressent le cœur?

LE MÉDECIN.

C'est au malade en pareil cas à se guérir lui-même.

MACBETH, *l'esprit troublé.*

Va, jette la médecine aux chiens: je ne veux rien de ton art. — (*A Seyton.*) Allons, revêts-moi de mon armure; donne-moi ma lance. — Seyton, envoie la cavalerie. — Docteur, les Thanes m'abandonnent. — Allons, fais diligence. — Docteur, si tu pouvois, à l'inspection de l'eau de mon Royaume, deviner sa maladie, & lui rendre, par ton art, son ancienne &

primitive ſanté, je te comblerois d'applaudiſſemens, & ferois répéter ton nom à tous les échos. Extirpe-moi ce mal, te dis-je. Quelle potion de rhubarbe, ou autre purgatif, balaieroit ces Anglois d'ici? Sais-tu de leurs nouvelles?

LE MÉDECIN.

Oui, Seigneur, les préparatifs que je vois faire à Votre Majeſté, nous annoncent au moins leur approche.

MACBETH *à Seyton.*

Apporte la moi dans mon appartement.... Je ne craindrai ni la mort, ni le poiſon, tant que la forêt de Birnam ne viendra pas à Dunſinane.

LE MÉDECIN *à part.*

Si j'étois échappé de Dunſinane, & hors de péril, l'ardeur du gain auroit bien de la peine à me rentraîner ici.

(*Ils ſortent*).



SCÈNE IV.

La Forêt de Birnam.

MALCOLM, SIWARD & SON FILS, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, *suivis de l'Armée.*

MALCOLM.

Cousins, j'efpère qu'il n'eft pas loin le jour, où nos afyles feront en fûreté.

MENTETH.

Nous n'en doutons nullement.

SIWARD.

Quelle eft cette forêt qui eft là devant nous ?

MENTETH.

C'eft le bois de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque Soldat coupe une branche & la porte devant lui. Par-là nous cacherons la maffe de notre armée, & mettrons en défaut les rapports des efpions fur fa force.

SOLDATS.

Vous allez être obéï.

SIWARD.

Nous n'apprenons d'autre nouvelle, ſinon que le Tyran reſſerré ſe tient toujours dans Dunſinane, & qu'il nous laiſſera former le ſiége de la Ville.

MALCOLM.

C'eſt-là ſa plus ſûre reſſource; perſonne ne lui rend que des ſervices forcés : tous les cœurs ſont aliénés.

MACDUFF.

Que notre prudence, avant de juger, ſoit attentive à l'événement décifif, & déployons toute notre adreſſe & toute notre ſcience militaire.

SIWARD.

Le temps approche, qui, par une déciſion claire, va fixer notre ſort & nos fortunes. Les idées ſpéculatives ne donnent que des eſpérances mal ſûres : mais les coups & le combat ſont des arbitres qui donneront une déciſion & une iſſue certaine. Allons chercher l'événement, & faiſons avancer l'armée. (*Ils ſortent*).

(*L'Armée traverſe le Théâtre avec des branches d'arbre à la main*).

SCENE V.

Le Château de Dunſinane.

MACBETH, SEYTON, SOLDATS, *Tambours & Drapeaux.*

MACBETH.

PLANTEZ notre étendart ſur le bord des remparts. Le cri continuel eſt : *ils viennent.* Mais la force de notre château ſe rit d'un ſiége. Qu'ils reſtent là à ſe morfondre, juſqu'à ce que la famine & les maladies les conſument. S'ils n'étoient pas renforcés par une troupe de ſoldats qui devroient combattre pour nous, nous aurions pu aller ſans crainte à leur rencontre, nous meſurer corps à corps avec eux, & les renvoyer battus dans leurs foyers. — Quel eſt ce bruit confus ?

(On entend des cris confus d'une troupe de femmes).

SEYTON.

Ce ſont les cris des femmes, mon noble Souverain.

MACBETH.

J'ai preſque oublié les impreſſions de la crainte : il fut un temps où mes ſens auroient été glacés, ſi

j'eusse entendu des cris dans la nuit; où mes cheveux, à une nouvelle effrayante, se dressoient & s'agitoient comme s'ils eussent été pleins de vie : mais je me suis rassasié d'horreurs. A présent, il n'est plus d'atrocités ni de terreurs qui puissent alarmer mon ame familiarisée avec mes idées sanguinaires.... Mais quelle est la cause de ces cris?

SEYTON.

Seigneur, la Reine est morte.

MACBETH.

Elle auroit dû mourir plus tard, & attendre que nous eussions plus de loisir pour recevoir cette nouvelle. Ainsi le lendemain, puis le lendemain & un autre lendemain encore, s'avance d'un jour à l'autre d'un pas insensible, & tous nos jours passés n'ont fait qu'éclairer des insensés dans le chemin qui mène à la sombre mort. Finis, finis, court flambeau : la vie n'est qu'une ombre ambulante : elle ressemble à un pauvre Comédien, qui s'enfie d'orgueil & de courroux sur le théâtre l'espace d'une heure, & disparoît après; & il est oublié pour jamais. C'est une fable, contée par un imbécille, avec un grand fracas de mots & de gestes emphatiques, & qui au fond ne signifie rien.

(*Arrive un* Courier).

Tu viens ici faire uſage de ta langue : vîte, ton hiſtoire en peu de mots.

LE COURIER.

Mon illuſtre Souverain, je voudrois vous apprendre ce que je puis dire que j'ai vu : mais je ne ſais comment vous l'annoncer.

MACBETH.

Allons, parle, dis-le.

LE COURIER.

Comme je veillois à mon poſte ſur la colline, j'ai jetté ma vue ſur le bois de Birnam, & auſſi-tôt il m'a ſemblé que la forêt en mouvement marchoit.

MACBETH, *le frappant.*

Vil impoſteur !

LE COURIER.

Déchargez ſur moi votre courroux, ſi je ne dis pas la vérité : à la diſtance de trois milles, vous pouvez vous même le voir ; oui, voir la forêt qui s'avance.

MACBETH.

Si ton rapport eſt faux, tu ſeras ſuſpendu vivant

au premier arbre, jusqu'à ce que la famine vienne s'attacher à toi. Si ton récit me flatte, peu m'importe; & je ne m'embarrasse point, si tu prends ce soin pour me plaire. — Ma confiance s'ébranle, & je commence à soupçonner que l'oracle équivoque de l'esprit infernal a menti sous l'apparence de la vérité : *Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne joindre Dunsinane* (1). — Aux armes, aux armes, & sortons! — Si le spectacle qu'il garantit, paroît en effet, il n'y a pas moyen ni de fuir de ce lieu, ni de rester dans cette Ville. — Je commence à être las du soleil, & mon désir seroit que toute la machine de l'univers pérît en ce moment. — Qu'on sonne l'alarme : vents, soufflez : viens, destruction : du moins nous mourrons le harnois sur le dos.

(*Ils sortent*).



SCENE

SCÈNE VI.

On voit l'Armée Angloiſe devant la Ville de Dunſinane.

MALCOLM, SIWARD, MACDUFF, *& leurs Soldats portant des branches d'arbres* (1).

MALCOLM *aux Soldats.*

HALTE : nous ſommes aſſez avancés. Jettez ces rameaux qui vous maſquent, & montrez-vous ce que vous êtes. — Vous, mon vaillant oncle, avec mon couſin, votre noble fils, vous commanderez la première attaque. Le brave Macduff & nous, nous nous chargeons d'agir par-tout ailleurs où il en ſera beſoin, ſuivant le plan arrêté entre nous.

SIWARD *ſe ſépare.*

Adieu : que le ſuccès vous ſuive. Si nous pouvons joindre ce ſoir l'armée du Tyran, je conſens à être vaincu, ſi nous ne livrons pas bataille.

MACDUFF.

Que toutes nos trompettes ſonnent : faites retentir

dans toute leur force la voix de ces hérauts bruyans du carnage & de la mort.

(On entend des alarmes successives).

MACBETH *paroît.*

Ils m'ont comme enchaîné à un poteau; je ne peux fuir : mais, comme un ours féroce, il faut que je combatte dans l'arêne. Où est-il le mortel qui n'est pas né d'une femme? Voilà l'homme que je dois craindre, & nul autre.

(Le jeune Siward paroît).

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

Non, quand tu porterois le nom du plus affreux démon des enfers.

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Satan lui-même ne pourroit prononcer un nom plus abhorré de mon oreille.

MACBETH.

Non, ni plus terrible pour toi.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, exécrable Tyran : mon épée va te prouver que tu as dit un menſonge.

(Ils combattent : le jeune Siward eſt tué).

MACBETH.

Tu étois né d'une femme. Je brave l'épée, & me ris de toutes les armes dans la main d'un mortel né d'une femme. *(Il ſort).*

(Les bruits de guerre continuent).

(MACDUFF paroît dans le lieu d'où Macbeth vient de ſortir).

MACDUFF.

C'eſt de ce côté que le bruit s'eſt fait entendre. Tyran, montre-toi donc à mes yeux ! Si tu péris d'une autre main que de la mienne, les ombres de ma femme & de mes enfans ne ceſſeront de m'obſéder. Je ne puis me réſoudre à frapper ces malheureux Kernes, dont les bras mercenaires portent à regret leurs lances. Toi, toi, Macbeth ! ou je renferme dans le fourreau mon épée oiſive, ſans coup férir. Tu devrois te trouver ici. Le bruit confus que j'ai entendu, annon-

çoit un Guerrier du premier rang. Fortune, fais que je le trouve, & je ne te demande plus rien.

(Il ſort : le bruit de guerre continue).

(MALCOLM & SIWARD paroiſſent).

SIWARD.

De ce côté, Seigneur, le château s'eſt bientôt rendu. — Les ſoldats du Tyran combattent autant pour nous que pour lui. Les nobles Thanes font des merveilles. La journée ſe déclare pour nous, & il reſte peu de choſe à faire.

MALCOLM.

Nous avons rencontré des ennemis qui détournoient de nous leurs coups, & frappoient en l'air.

SIWARD.

Entrons, Seigneur, dans le château.

(Ils ſortent : même bruit de guerre).



SCÈNE VII.

MACBETH *reparoît.*

MACBETH.

POURQUOI jouerois-je ici, comme un insensé, le Héros Romain, & me donnerois-je la mort avec mon épée? Tant que je verrai des hommes vivans, les blessures seront bien mieux placées sur eux.

(*MACDUFF arrive*).

MACDUFF.

Tourne-toi, monstre infernal, regarde-moi en face.

MACBETH.

De tous les hommes, tu es le seul que j'aie évité: mais fuis; mon ame n'est déja que trop chargée du sang des tiens.

MACDUFF.

Je n'ai point de paroles pour toi. Ma réponse est dans mon épée; toi, monstre sanguinaire, & pour qui il n'est point de noms assez affreux. (*Ils combattent*).

(*Bruit de guerre*).

MACBETH.

Tu perds tes efforts. Tu pourrois aussi facilement

imprimer ſur l'air fuyant & mobile les coups de ton épée, que me bleſſer. Que ton fer s'adreſſe à des têtes qui ne ſoient pas invulnérables : ma vie eſt défendue par un charme impénétrable, & nul mortel né d'une femme n'a le pouvoir de l'entamer.

MACDUFF.

N'eſpère donc plus dans le charme qui fait ta confiance : que le Génie, que tu as ſervi juſqu'à ce jour, t'apprenne que Macduff a été arraché violemment avec le fer, du ſein de ſa mère, avant le terme de la nature.

MACBETH.

Malédiction ſur la langue qui me révèle ce myſtère! Elle a tué le courage dans mon ame conſternée ; & que déſormais on n'ajoute plus de foi à ces Démons impoſteurs qui nous amuſent avec leurs oracles à double ſens, & dont l'énigmatique promeſſe, vraie pour notre oreille, eſt fauſſe à notre eſpoir. — Je ne veux point combattre contre toi.

MACDUFF.

Rends-toi donc, lâche, & vis pour être montré en ſpectacle au Peuple étonné. Nous te garderons, comme ces monſtres extraordinaires, dans un cachot, avec ton effigie peinte à la porte & cette inſcription au bas : *C'eſt ici qu'on voit le Tyran.*

MACBETH.

Je ne me rendrai point, pour baiser la poussière devant les pas du jeune Malcolm, & pour me voir aboyé par les malédictions de la Populace. Quoique la forêt de Birnam ait marché vers Dunsinane, & que toi, mon adversaire, tu ne sois pas né d'une femme, je veux encore tenter la fortune une dernière fois. Vois : je couvre mon corps de mon bouclier belliqueux. Attaque-moi, Macduff; & que l'Enfer confonde celui de nous deux qui criera le premier : *Arrête; c'est assez.*

(Ils sortent de la Scène en combattant. Bruit de guerre).

SCÈNE VIII.

On entend battre la retraite.

Un instant après, MALCOLM, SIWARD, RASSE, & *plusieurs Thanes, suivis de Soldats, arrivent avec leurs drapeaux, au bruit des fanfares.*

MALCOLM.

Je voudrois que ceux de nos amis, qui nous manquent, fussent arrivés & en sûreté ici avec nous.

SIWARD.

Il faudra en perdre quelques uns. Cependant, en voyant ici tous ceux qui nous entourent, c'est acheter à bon marché une si grande journée.

MALCOLM.

Macduff nous manque, & je ne vois point votre noble fils.

RASSE *à Siward.*

Votre fils, Seigneur, a payé la dette des Guerriers : il n'a vécu que les années nécessaires pour former l'homme ; & dès son entrée dans cet âge, il a signalé sa valeur dans le poste où il a combattu sans reculer : mais il a péri en brave homme.

SIWARD.

Il est donc mort?

RASSE.

Oui ; & on l'a emporté du champ de bataille. Ne mesurez pas votre douleur & vos regrets sur son mérite ; car ils n'auroient point de bornes ni de terme.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par devant?

RASSE.

Oui, au front.

SIWARD.

Oui? Eh bien! que Dieu reçoive ſon ame guerrière! Euſſé-je autant de fils que je pourrois compter de cheveux, je ne leur ſouhaiterois pas une plus belle mort; & je borne à ce vœu tous ſes honneurs funébres.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets; & je veux, moi, lui donner des miens un témoignage plus éclatant.

SIWARD.

Il a tout ce qu'il mérite: ils aſſurent qu'il a quitté la vie en brave, & qu'il a payé ſon tribut. Ainſi, que Dieu ſoit avec lui!

(MACDUFF arrive, avec la tête de Macbeth à la main).

Voici de nouveaux ſujets de joie.

MACDUFF.

Roi, ſalut: car vous l'êtes. Voyez où repoſe la tête de l'exécrable Uſurpateur. La nature eſt enfin délivrée de ce monſtre. Je vous vois entouré des Pairs de votre Royaume, qui tous répètent mon hommage dans le fond de leurs cœurs. Que leurs voix s'uniſſent

à la mienne, & redisent avec moi : *Vive le Roi d'Ecosse!*

Fanfares : tous crient :

Vive le Roi d'Ecosse!

MALCOLM.

Nous ne laisserons pas écouler une longue suite de jours, avant que notre reconnoissance compte avec les services de votre zèle, & qu'elle nous acquitte envers vous (2). Thanes & Seigneurs de mon Sang, désormais soyez Comtes, & les premiers que jamais l'Ecosse ait vus honorés de ce titre. Ce qui nous reste à faire, tous les actes nouveaux que demande la nouveauté de cette révolution; rappeller dans leur Patrie nos amis exilés, ou qui ont fui d'eux-mêmes les piéges de l'inquiete tyrannie; faire comparoître les cruels Ministres de ce Bourreau couronné, & de sa Reine infernale, qui, à ce qu'on croit, s'est détruite de ses propres mains: ces devoirs, & tous les autres qui nous regardent, avec le secours du Dieu du Ciel, nous les exécuterons en temps & lieu, & dans les formes que dicte la prudence. Je vous rends graces à tous ensemble, & à chacun de vous en particulier; & je vous invite tous à venir à Scone assister à notre Couronnement.

(Tous sortent au bruit des fanfares).

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

Acte premier.

PAGE 267. (1) Adversus eos *Bancho* cum copiis missus, primos adortus, magnâ strage concîdit. Hi ferè primores Gentis erant, reliqui facilè ad naves compulsi. *Bancho* magnâ pecuniâ cæsorum sepulturam vendidisse dicitur, quorum sepulchra, aiunt, adhuc in *Æmoniâ insulâ* ostendi. *Histoire d'Ecosse.*

Page 279. (2) Quâdam enim nocte cum longiusculè abesset, à Rege visus est tres fœminas formâ augustiore quàm humanâ vidisse; quarum una *Angusiæ Thanum*, altera *Moraviæ*, tertia Regem eum salutasset. Hoc somno animus, cupiditate & spe æger, vehementer incitatus, omnes Regni adipiscendi vias secum volvebat. *Hist. Rer. Scot. lib.* 7.

Buchanam observe que cette vision n'étoit qu'un songe de Macbeth. Shakespéare a mis ce songe en action.

Acte second.

Page 305. (1) Cela est plein d'art. D'après les portraits que le Poëte avoit faits de la femme & du mari, on auroit cru que le crime auroit été exécuté par la femme : mais cette nuance est pleine de vérité & de justesse; car quoique l'ambition ait étouffé en elle tous les sentimens de la nature, la ressemblance d'un objet, qu'elle étoit accoutumée à regarder avec intérêt & respect, fait que ses passions dénaturées font place un instant aux mouvemens de l'instinct & de l'humanité.

Page 310. *. SCÈNE IV.

UN PORTIER *du Château.*

(*On frappe.*) On frappe ici; c'est la vérité. Si un homme

étoit Portier de l'Enfer, il devroit être bien las de tourner la clef. (*On frappe.*) Frappe, frappe. Qui est-là, de par Belzébut? C'est un Fermier qui s'est pendu, las d'attendre la moisson. Allons, viens à bonne heure; apporte avec toi force draps, & tu pourras suer ici à ton aise. (*On frappe.*) Frappe, frappe. Qui est-là, au nom d'un autre Diable? Par ma foi, c'est un Docteur de l'Equivoque (1), qui jureroit devant les deux plats d'une balance, & parieroit pour l'une ou l'autre indifféremment; qui a commis assez de trahisons au nom de Dieu, mais qui pourtant n'en impose pas au Ciel avec ses équivoques. Hola, entrez, Monsieur le Docteur de l'Equivoque. (*On frappe.*) Frappe, frappe, frappe. Qui est-là? Ma foi, c'est un Tailleur Anglois qui vient pour escamoter du drap à un haut-de-chausse à la françoise (2). Allons, entrez, Monsieur le Tailleur; vous pouvez chauffer ici votre fer à repasser. (*On frappe.*) Oui, frappe, frappe. Jamais un moment de repos. Qui êtes-vous? Cette place est trop froide pour un enfer; je ne veux plus être ici le Portier du Diable. J'avois eu l'idée de laisser entrer un homme de toutes les professions qui vont, par le plus court chemin, au feu de joie éternel. (*On frappe.* Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure. (*Il ouvre.*) Je vous prie, n'oubliez pas le Portier.

(*Entrent* MACDUFF & LENOX).

MACDUFF.

Ami, tu t'es donc couché bien tard, pour dormir encore?

(1) Un Jésuite : Ordre de Religieux qui causa de grands troubles sous le règne d'Elisabeth & de Jacques premier, & qui inventa la doctrine de l'Equivoque. *Pope.*

(2) Ce mauvais bon mot consiste en ce qu'un haut-de-chausse françois étant fort court & fort étroit, il faut qu'un Tailleur soit bien habile pour en retrancher un morceau d'étoffe.

LE PORTIER.

Ma foi, nous vuidions encore des rasades au second chant du coq; & le boire, Seigneur, est un grand provocateur de trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont-elles les trois choses que provoque le boire ?

LE PORTIER.

Ma foi, c'est le rouge au nez, le sommeil & l'envie de pisser. Pour l'incontinence, on peut dire qu'il la provoque & ne la provoque pas : il en donne bien le désir, mais il en ôte la faculté; en sorte qu'on peut dire que le vin est un maître d'équivoque avec la volupté : il la cause & la détruit; il l'aiguillonne, & puis l'arrête en chemin; il l'excite, & puis la décourage. Pour conclure, il mène l'homme par l'équivoque au sommeil; & en lui donnant un démenti, il l'abandonne.

MACDUFF.

Je crois, l'ami, que le vin t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

Il l'a fait, Seigneur; mais je lui ai payé sa trahison, & je crois que je suis trop fort pour lui, quoiqu'il ait embarrassé mes jambes quelque temps : mais j'ai trouvé un expédient pour me débarrasser de lui.

MACDUFF.

Ton Maître est-il levé ? Nous avons dû l'éveiller en frappant à la porte. — Ha ! le voici.

LENOX.

Bonjour noble Macbeth!

Page 315. (2). Cela est très-beau. Si elle eût été innocente

il n'y auroit eu que le meurtre même qui l'auroit naturellement affectée, & non pas aucune des circonstances qui l'aggravoient. Dans l'état des choses, son rôle étoit de paroître grandement troublée de la nouvelle ; en conséquence, comme une personne qui a toutes ses pensées autour d'elle, elle cherche une circonstance aggravante qu'on pourra croire de nature à l'affecter le plus personnellement, sans faire attention qu'en s'attachant à cet accessoire, elle montroit plutôt de l'intérêt pour elle-même que pour le Roi assassiné. Son mari, au contraire, qui s'étoit repenti de l'action, & qui, en ce moment, étoit en proie aux horreurs qui suivent un meurtre récent, dans son exclamation, donne toutes les marques de douleur pour l'action même.

Page 317. (3) *Sa peau d'argent, marquée de son sang d'or.* Cette allusion, dans la circonstance, est si ridicule, qu'elle fait bien voir que ce n'est que la vaine déclamation d'un homme qui n'est nullement affecté du sentiment qu'il veut contrefaire ; tout son discours est un mêlange peu naturel de pensées communes ou recherchées, qui montrent qu'il ne fait que jouer un rôle.

Page 323. (4) Scone étoit la Place où les Rois d'Ecosse étoient couronnés, sur une pierre enfermée dans une chaire de bois qui servoit à leur inauguration.

Regem opportunum insidiis ad *Ennernesam* nactus, septimum jam regnantem annum, obtruncat; ac manu collectâ *Sconam* profectus, populari favore fretus, Regem se dicit. *Buchanani Rer. Scoticar. Hist.*

Acte troisième.

Page 352. (5) Luther parle d'un certain Allemaigne, qui, voyageant, tomba parmi des voleurs. Au moment où ils lui coupoient la gorge, ce malheureux apperçut une compagnie de corbeaux. Il leur cria : *ô corbeaux : je vous prends à témoin*,

vengez ma mort! Deux ou trois jours après, ses assassins buvant dans un cabaret, virent une compagnie de corbeaux qui s'abattit sur le faîte de la maison. A leur vue, ils se mirent à rire, & l'un d'eux dit : *Tenez, voilà les témoins qui doivent venger la mort de l'homme que nous avons tué dernièrement.* Le Cabaretier, surpris de ces paroles, courut faire son rapport au Magistrat, qui les fit arrêter; & sur leurs réponses contradictoires, les pressa si vivement, qu'ils avouèrent tout, & subirent la peine qu'ils méritoient.

Histoire de l'Homme, par Wanly.

Un autre vagabond avoit tué son camarade, qui avoit passé la nuit avec lui, couché dans une grange; & après avoir écarté le cadavre loin de la vue, il s'enfuit dès le point du jour. Le maître du logis trouva à son lever des traces du meurtre, & découvrit bientôt le corps mort. Pendant ce temps-là le meurtrier avoit déja fait bien du chemin. Cependant des Moissonneurs, qui étoient dans les champs, l'avoient remarqué, au bruit que faisoient une troupe de corbeaux & de geais qui le suivoient & l'assailloient sans relâche, & qui furent effrayés de la nouveauté d'une chose si extraordinaire. Le meurtrier gagnoit toujours pays, & pouvoit déja se croire en sûreté, lorsqu'il vint des hommes qui le poursuivoient, & qui demandèrent aux Moissonneurs s'ils n'avoient pas vu passer un homme par ce chemin. Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient vu qu'un, qui étoit poursuivi & obsédé par des corbeaux & des geais; ce qui leur avoit fait soupçonner que ce pouvoit être quelque scélérat, & que, s'ils faisoient diligence, ils ne pouvoient pas manquer de l'atteindre. Ce misérable fut en effet rattrapé & rompu. Au moment de son exécution, je l'ai entendu reconnoître, au milieu des soupirs & des prières, la Providence de Dieu, qui avoit découvert son crime par un moyen si extraordinaire.

Montanus, de Providentiâ.

Acte quatrième.

Page 359. (1) Le chat, de temps immémorial, a été l'agent & le favori des Sorcières. Cette opinion superstitieuse remonte jusqu'au Paganisme, & est très-ancienne. En voici peut-être l'origine. « Lorsque Galenthia fut changée en chat par les Destins, ou par les Sorcières, dit Pausanias, Hécate prit pitié d'elle, & la fit sa Prêtresse : office dont elle continue les fonctions jusqu'à ce jour ». Hécate elle-même, lorsque Tiphon força tous les Dieux & les Déesses de se cacher sous les formes d'animaux, prit celle d'un chat; *Fele soror Phœbi latuit*, dit Ovide.

Page 360. (2) L'opinion populaire sur les Sorcières, est que le Diable leur apprend à faire des onguents des entrailles & des membres des enfans. Après leur sépulture, elles les enlèvent de leurs tombeaux, les font bouillir dans une chaudière, & en font un onguent par la vertu duquel elles s'élèvent dans les airs.

Page 375. * L'ENFANT.

Et vous, comment ferez-vous pour retrouver un mari?

LADY MACDUFF.

J'en peux trouver vingt sur la première place publique.

L'ENFANT.

Vous en acheteriez donc pour en revendre?

Page 383. (3) Undè cùm Macduffus ad præsentiam Malcolmi devenisset, & suadere incepisset ut ad patrios fines rediret, apericns tam nobiles quàm vulgus ejus adventui applausuros; is Macduffi fidem experiri volens, ob tria dicebat se Regno inutilem : primum, quòd luxurio us erat, & per consequens Principum Filiabus, & fortassè (quod est multò deterius) Conjugibus abuteret; secundum, quòd avarus esset & omnia cuperet. Ad

quæ

quæ duo Macduffus : In Scotiæ, inquit, Regno ſeptentrionali & frigido formoſiſſimam habebis conjugem, quæ ſola tibi ſufficit; nullus eſt in Angliâ aut Scotiâ Princeps, qui non libenter Filiam ſuam tibi conjugem tradat. Pro avaritiâ, potes omnibus bonis Regni prout voles uti; amore & pace, quidquid petieris, Populus tibi non negabit. Ad hæc Malcolmus objecit, inquiens : Sum mendax, doloſus, & inſtabilis; cui tale reſponſum Macduffus dediſſe fertur : Abito ergò generis noſtri, abito hominum monſtrum, regno quolibet indignum. Cùm fidelitatem & honeſtatem Macduffi Malcolmus perceperit, veram cauſam, quare illa objecerit, animo patefecit; & eum juſſit eſſe bono animo, in divinâ clementiâ ſperaret, ei omnia ejus bona oblata duplicaret. *Johann. major, Hiſt. de geſtis Scotorum, lib. 3, cap. 7.*

Page 388. (4) Il faut avouer que Shakeſpéare commet ſouvent de grandes erreurs dans l'Hiſtoire & dans la chronologie. Cependant il en a évité une ici avec beaucoup d'adreſſe. Il vouloit donner à entendre que le ſecret de guérir le *mal du Roi* devoit paſſer aux Rois Succeſſeurs, voulant faire un compliment à Jacques premier. Mais Edouard le Confeſſeur fut le premier qui prétendit à ce don. Comment donc auroit-on pu, dans ce temps-là, ſavoir & dire que ce don ſeroit héréditaire? Le Poète a tout concilié, en nous apprenant qu'Edouard avoit auſſi reçu le don de prophétie.

Ibid. (5) Jean Stowe, en parlant du Roi Edouard le Confeſſeur, dans ſes Annales, page 98, dit que « Dieu, pendant ſa vie, l'avoit beaucoup diſtingué par de grands miracles, au nombre deſquels eſt le ſuivant. Une jeune femme mariée, mais ſans enfans, avoit un mal à la mâchoire & ſous les joues ſemblable à des glandes; & cette maladie lui avoit tellement défiguré le viſage, & il en ſortoit une puanteur ſi grande, »

qu'elle pouvoit à peine oser parler à aucun homme. Cette femme, pendant son sommeil, reçut l'avis d'aller trouver Edouard, & de le prier de lui laver le visage avec de l'eau, & qu'ainsi elle obtiendroit sa guérison. Elle alla à la Cour; & le Roi ayant été informé de la chose, ne refusa pas de le faire. S'étant fait apporter un bassin plein d'eau, il y plongea une de ses mains, & en lava le visage de la femme, & toucha la partie affligée; & il répéta plusieurs fois la même chose, faisant même dessus le Signe de la Croix, laquelle ayant été ainsi lavée, la croûte dure ou la peau qui la couvroit s'adoucit, & se déchira d'elle-même; & le Roi mettant sa main dans les trous, de petits vers qui remplissoient ces glandes en sortirent, avec du pus & du sang corrompu. Le Roi la pressa encore de ses mains pour en faire sortir la corruption, & ne dédaigna pas d'endurer la puanteur que le mal lui occasionnoit, jusqu'à ce qu'il en eût fait sortir toute la corruption à force de le presser. Après cela il lui fit donner une pension assez suffisante pour fournir à tous ses besoins quotidiens, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement guérie, ce qui arriva une semaine après; & au lieu qu'elle avoit toujours été stérile auparavant, dans un an elle eut un enfant de son mari; & quoique ceci paroisse étrange, cependant les Normands disent qu'il fit souvent la même chose dans sa jeunesse, quand il étoit en Normandie ».

Acte cinquième.

Page 416. (1) Macbeth avoit une telle confiance en ses prophéties, qu'il croyoit qu'il ne seroit jamais vaincu, jusqu'à ce que le bois de Birnam fût apporté à Dunsinane. Malcolm commanda à ses Soldats de prendre chacun une branche de quelque arbre à sa main aussi grosse qu'il pourroit la porter; & quand Macbeth les apperçut venir de cette sorte, il se ressouvint de la prophétie qu'il avoit entendue long-temps auparavant, de la venue du bois de Birnam au château de Dunsinane,

& qui alloit alors, selon toutes les apparences, s'accomplir. Les Soldats de Malcolm venant à jetter leurs branches, & Macbeth appercevant leur nombre prodigieux, il prit la fuite. *Hist. d'Ecosse.*

On dit que dans la bataille dont on a parlé ci-dessus, où Macbeth fut tué, Siward, Comte de Northumberland, vainquit les Ecossois. Un des fils de Siward manqua d'être tué; de quoi son père eut bien lieu d'être fâché. Cependant lorsqu'il apprit qu'il étoit mort d'une blessure qu'il avoit reçue en combattant vaillamment, le visage tourné vers l'ennemi : « Je me réjouis, dit-il, même de tout mon cœur; car je ne voudrois pas souhaiter à mon fils, ou à moi-même, aucun autre genre de mort ».

OBSERVATIONS

SUR LE CARACTÈRE DE MACBETH.

L'ESPRIT (†) humain, suivant les circonstances & les différentes situations où il se trouve, éprouve divers changemens extraordinaires. L'homme gai devient sérieux : l'homme doux devient chagrin & fantasque. L'indolent abandonne sa retraite : l'homme actif tombe dans la paresse & l'inertie. Un caractère que la nature avoit formé tendre & affectueux, peut devenir cruel & vindicatif. Ces changemens sont produits par des passions violentes & désordonnées, dont les ravages bouleversent l'ame & la dénaturent.

Macbeth en offre un exemple frappant. Les vers suivans peignent son ame & son caractère dans leur état naturel, avant que les circonstances l'eussent perverti par degrés.

(†) Ces réflexions sont de Richardson.

(*Page* 264.) « Le brave Macbeth — (il a bien mérité ce nom), » affrontant la fortune, & brandissant son épée fumante du sang » des Rebelles, comme le favori de la valeur, s'est frayé un pas- » sage ».

Ajoutez à cette esquisse les traits particuliers dessinés par sa femme.

(*Page* 286.) « Cependant je crains ton caractère; ton ame » est trop tendre, trop pleine de douceur & d'humanité, pour » prendre le chemin le plus court. Tu voudrois bien t'aggrandir; » tu n'es pas sans ambition : mais tu n'as pas la méchanceté qui » doit l'accompagner ».

Ainsi Macbeth est vaillant, soumis à son Souverain, doux, honnête; ambitieux à la vérité, mais ambitieux sans crime. Bientôt après nous le voyons trompeur, perfide, barbare & vindicatif. Tous les principes de son tempérament ont éprouvé un changement total. Cette révolution n'a pu s'opérer sans de violents combats, sans un concours de circonstances successives qui ont enflammé son ambition, & détruit peu à peu tous ses principes vertueux.

L'accroissement de l'ambition de Macbeth fut si imperceptible, & sa trahison si peu attendue, que les Historiens d'un siecle ignorant, peu accoutumés à expliquer des événemens extraordinaires par des causes simples & morales, & étant d'ailleurs fortement adonnés à une croyance superstitieuse dans le pouvoir des sortilèges, attribuèrent ce changement à un Agent surnaturel; & Shakespéare avec le dessein d'embellir cette fiction & de la rendre intéressante, l'a adoptée dans toute son étendue. Laissons les fictions du Poete, & faisons quelques observations sur le pouvoir de l'imagination.

Tout homme qui a en soi les semences des passions violentes, en sent l'influence & les mouvemens, avant qu'il se présente une

occasion de les satisfaire. L'homme de plaisir se figure des songes de jouissances. L'avare se fait des idées d'une opulence imaginaire. La dignité, la pompe & la considération sont toujours présentes à l'ambitieux ; & le laurier des conquêtes au guerrier. Quiconque voudroit sonder son ame, distinguer les passions dont le germe est dans son sein, devroit remarquer les différentes opérations de son imagination ; & en faisant attention aux objets qu'elle se représente avec le plus de plaisir, il peut décider avec assez de justesse la nature de son cœur, & les principes par lesquels il est le plus ordinairement gouverné. Les écarts de l'imagination, excepté dans les esprits tout-à-fait extravagans, sont ordinairement encouragés par la probabilité du succès : ils ne heurtent pas non plus de front les principes de morale & de probité. Nul homme qui se plaît dans les rêveries d'un bonheur imaginaire, ne souille ses mains du sang de l'innocent, & ne souffre pas que son imagination le peigne à ses propres yeux injuste ou perfide. Cependant, par ces jouissances imaginaires, toutes innocentes qu'elles paroissent, nos passions deviennent plus actives & plus ardentes.

Lorsque l'ame est agitée de passions, les pensées qui se présentent à notre esprit sont analogues au caractère de ces passions. Montrez une belle vallée à l'avare & au Poëte : des images riantes & agréables s'élèvent dans l'ame de ce dernier ; il voit les Dryades présider aux bosquets, & les Naïades aux fontaines ; l'avare n'y voit que des terres & du *bien* ; il calcule le produit des plaines & des champs de bled, & porte envie au possesseur.

Ainsi, si l'influence des passions gouverne nos idées, celles-ci, en revanche, nourrissent & excitent les passions. Si quelqu'objet nous paroît plus frappant que de coutume, il nous communique une plus forte impulsion, excite en nous un desir plus vif. Lorsque l'amant découvre, ou s'imagine découvrir quelques

nouveaux charmes dans sa maîtresse, si son visage brille d'une rougeur plus agréable, si ses manières & son attitude semblent plus engageantes, son amour en devient plus ardent. Ainsi des représentations imaginaires aiguillonnent plus nos désirs que des objets réels, & nos passions se fournissent elles-mêmes l'aliment qui les enflamme.

D'abord l'homme borne ses désirs aux objets qui sont à sa portée. L'ambitieux le plus actif, resserré dans un cercle étroit, ne désire jamais une gloire qu'il ne peut atteindre; mais il est jaloux de se distinguer dans sa condition. Si cependant, en réussissant dans ses premières entreprises, le succès lui découvre des objets plus élevés à la portée de son espérance, alors son ambition croît & devient plus violente.

La proximité de l'objet augmente encore & excite notre passion, lorsqu'il n'y a point d'objets intermédiaires qui en détournent notre attention. Un héritier débauché qui désire ardemment la mort d'un père avare, a plus d'impatience pendant ses derniers momens, qu'il n'en a eu pendant le cours de sa vie. Plus l'heure d'un rendez-vous approche, plus un amant sent son cœur palpiter. « Le Roi Jacques, dit M. Hume, fatigué de ses turbulens » & factieux sujets, jetta un œil d'envie sur la succession de » l'Angleterre; & plus la Reine avançoit en âge, plus il sentoit » accroître le désir qu'il avoit de monter sur le Trône ».

Le succès, en nous donnant de la vanité, fortifie notre ambition. Lorsqu'un hasard inattendu nous élève à une haute dignité, nous nous croyons doués d'un mérite supérieur, & en droit de prétendre à de plus grands honneurs. Alexandre, après la conquête de la Perse, devint plus vain & plus ambitieux qu'auparavant.

Macbeth a repoussé les incursions des Islandois, & vaincu une armée nombreuse de Norwégiens; il est récompensé par son Roi & révéré par ses concitoyens. Son imagination échauffée

par les ſuccès & par ces honneurs inattendus, briſe ſon frein & aſpire à la Souveraineté.

Le premier obſtacle qui ſe rencontre ſur le chemin de nos déſirs, vient de la réſiſtance de notre conſcience. Lorſqu'on veut ſuggérer à Macbeth l'idée de s'emparer de la Couronne, il paroît étonné & même choqué. Il examine avec étonnement ſon propre cœur : cette coupable penſée le fait reculer d'horreur.

(*Page* 179.) » Cette inſtigation ſurnaturelle ne peut être criminelle; elle ne peut pas non plus être innocente. — Mais ſi elle » eſt criminelle, pourquoi me donner un gage du ſuccès, en » commençant par une vérité qui s'accomplit? Je ſuis déja » Thane de Cawdor. Si elle eſt innocente, pourquoi, en cé» dant à cette tentation, ſon horrible image me fait-elle dreſſer » les cheveux ſur la tête, & battre mon cœur contre mes flancs » avec une violence qui n'eſt pas naturelle ? ».

Macbeth renonce à l'entrepriſe ſans renoncer à ſa paſſion. Il la conſerve dans toute ſa véhémence : il y perſévère; elle le fatigue & l'importune. Il déſire encore : mais contenu par ſes principes de morale, ~~il eſt incapable de marcher~~ en avant par le crime, & il ſe laiſſe aller à des idées romaneſques.

» Si la deſtinée veut me faire Roi, ſoit; qu'elle me couronne : » mais je ne veux pas faire un pas ».

Il paroît par ce paſſage, que, dans le trouble de ſa paſſion, irréſolu, inquiet de l'événement, & craignant d'avancer, il a abandonné le deſſein d'aſſaſſiner Duncan, & s'eſt formé un eſpoir extravagant d'hériter de la Couronne par droit de ſucceſſion. Il recouvre par-là un peu de tranquillité.

(*Page* 280.) « Arrive ce qui doit arriver. Le temps & les » heures courent également dans les jours les plus fâcheux, & » amènent l'événement ».

Cet état de tranquillité dure jusqu'à ce qu'un obstacle inattendu vienne lui donner l'alarme. Duncan dit :

(*Page* 280.) » Mes enfans, & vous, que le sang nous unit ; » vous, Grands, qui approchez le plus près de mon Trône, » sachez aujourd'hui que nous voulons transmettre notre Cou- » ronne à Malcolm, l'aîné de mes enfans. Dès ce moment nous » le nommons Prince de Cumberland ».

La surprise & la sensation douloureuse occasionnées par la vue de ce nouvel obstacle, agitent l'ame de Macbeth, & rallument son ambition.

(*Page* 284.) « Malcolm, Prince de Cumberland ! — Voilà un » obstacle qu'il me faut franchir, ou ma chûte est certaine ; car » il se trouve dans mon chemin ».

Mais sa conscience & son humanité alarmées de nouveau, viennent déconcerter ses résolutions, & lui montrer toute l'horreur de ses projets.

» Etoiles, cachez vos feux ; que la nuit même ne voie pas mes » profonds & noirs désirs ! »

L'aversion & l'horreur qu'excite d'abord en nous l'idée d'un grand crime, sont des impressions purement passives, qui s'affoiblissent d'autant plus qu'elles se répètent plus souvent. L'ame oppose d'abord une violente résistance : mais elle se fatigue bientôt, & le sentiment s'affoiblit de plus en plus. Macbeth, dans l'entretien suivant, paroît réconcilié avec l'idée de la trahison : il y pense avec tranquillité & sans horreur ; & toute l'opposition qu'il éprouve dans la suite ne provient plus de ses sentimens, mais de ses réflexions.

Macbeth raisonnant avec inquiétude sur les conséquences de son dessein, réfléchissant sur les opinions du genre humain, sur la haine & l'infamie qu'il doit encourir, vaincu par la crainte, abandonne encore son entreprise.

(*Page* 293.) « Si, l'action faite, tout finissoit-là, le plutôt » seroit le mieux. Si l'assassinat enveloppoit toutes ses suites; » que la fin fût tout succès; qu'un seul coup pût tout terminer, » tout finir ici-bas, seulement ici-bas.... des bords de ce monde, » de ce rivage du temps, nous nous lancerions au hasard dans » la vie à venir. — Mais, dans ce cas, nous subissons même ici-» bas notre jugement. Nous ne faisons qu'enseigner des leçons » sanguinaires, qui, une fois données, reviennent sur leur au-» teur, & le punissent par sa ruine, &c. »

Cependant les symptômes du décroissement de la vertu sont manifestes. Ceux qui ne sont détournés du crime que par la crainte du châtiment, & par égard pour les opinions des hommes, montrent une constitution vicieuse & dépravée. Lorsque le sentiment de l'honneur est corrompu, la vertu meurt. Macbeth, conduit par de funestes préjugés, & se flattant de l'espérance de l'impunité, se détermine enfin, & en engage d'autres à exécuter ce noir dessein.

(*Page* 298.) « Me voilà décidé sans retour, & je vais plier toutes mes facultés à cette terrible exécution ».

Lorsque l'ame est dans un état sain & naturel, toutes ses opérations sont nettes & régulières : mais lorsqu'elle est préoccupée par des passions violentes, ses opérations sont troublées & irrégulières. Distraite, elle néglige les notions qu'elle reçoit des sens. Le Soldat, dans le champ de bataille, brûlant de signaler sa valeur, ne s'apperçoit qu'il est blessé, qu'au moment où il tombe. L'ame de Macbeth, agitée par des passions tumultueuses, ne fait que des opérations extravagantes, interrompues & sans liaison, & la raison jette par intervalle quelques foibles rayons qui ne font qu'augmenter l'horreur de ce désordre.

(*Page* 302.) « Est-ce un poignard que je vois là devant moi? » la poignée est tournée vers ma main! &c. »

Considérons maintenant la révolution qui s'opère dans l'ame de Macbeth, après qu'il a satisfait sa malheureuse passion. Revêtu de la Royauté, il a atteint le but de ses désirs. Jouira-t-il du repos & du bonheur dans la dignité qu'il a achetée si cher ? Non.

Une passion satisfaite cesse d'agir ; elle n'existe plus, & l'ame reste vuide : mais les principes ou les penchans qui ont été suspendus & repoussés, restent toujours dans l'ame ; & lorsque l'opposition cesse, ils s'élèvent de nouveau, & reprennent leur empire. Dès que le crime est consommé, ils reviennent avec violence sur le coupable, ils l'accusent & le condamnent. Macbeth réfléchit avec étonnement sur sa conduite, & son ame, saisie d'horreur, frissonne à la vue de l'atrocité de son crime. Il se voit l'objet de la haine & de l'indignation universelle. Les sentimens de Religion, d'abord foibles & méprisés, reprennent leur force : il craint que le Ciel & la Terre ne se soulèvent contre lui ; son imagination se remplit d'affreuses images, & son ame, de remords & de terreurs.

(*Page* 305.) « J'ai frappé le coup. — N'as-tu pas entendu un » bruit ? &c. »

Macbeth, ébloui par l'éclat de la Royauté, & incité par une vive ambition, chérissoit les opinions qui approchent de l'impiété ; & les idées d'un châtiment dans une vie future l'affectoient peu. Mais lorsqu'il a accompli l'acte sanglant, le moindre bruit l'effraie ; & tandis que d'autres invoquent le Ciel, il ne peut joindre ses prières aux leurs.

(*Page* 328.) « Être sur le Trône n'est rien ; il faut y être en » sûreté. Mes craintes sur Banquo tiennent profondément à mon » ame, &c. »

Si un homme d'une rare sensibilité vient à être égaré par quelque passion funeste, & à commettre des actes de cruauté & d'oppression, en réfléchissant après sur sa conduite, il concevra

plus vivement l'indignation qu'elle excite dans les autres, qu'une ame moins délicate & plus grossière, qui n'a qu'une très-petite idée des obligations sociales, & qui, craignant moins le châtiment, est beaucoup moins violente dans sa haine. Il suit de là que, dans la carrière du crime, les hommes nés les plus sensibles deviennent les plus cruels & les plus sanguinaires. Sylla & Auguste, naturellement cruels, après qu'ils eurent atteint le but de leurs désirs, n'eurent point d'appréhensions imaginaires du châtiment qu'ils méritoient, & finirent leurs jours en paix. Néron & Hérode, nés avec un caractère plus doux & plus aimable, mais emportés par des passions déréglées, commirent des actes de cruauté, en ressentirent toute l'horreur, craignirent la vengeance des hommes; & afin de l'éviter, ils se plongèrent de plus en plus dans le sang.

La sensibilité est donc par elle-même un don précieux : mais dans les ames corrompues, en augmentant les terreurs du coupable, elle irrite la haine & l'inhumanité. L'empire du vice est si dangereux, qu'étant une fois établi dans l'ame, il tourne à ses desseins affreux les principes de la vertu même. Lady Macbeth, d'un caractère invariablement sauvage, conçoit & projette, sans aucuns combats intérieurs, les crimes les plus noirs. Macbeth, d'un caractère plus doux, & *plein du Lait de la tendresse humaine*, se débat & résiste. Lady Macbeth l'encourage & l'excite. Il combat le crime, tremble, & est rempli d'horreur. Lady Macbeth jouit d'une tranquillité parfaite, n'est ni émue, ni effrayée, & reproche à son époux ses craintes.

Macbeth, excité par ses terreurs, médite un autre acte de barbarie. Lady Macbeth, loin de craindre les conséquences, ou d'avoir projetté un autre assassinat, ignore même ses intentions: mais dès qu'elle en est informée, elle y acquiesce sans répugnance.

Macbeth, toujours poussé par ses terreurs, entasse cruauté sur cruauté; & ainsi, au lieu d'étouffer ses craintes, il les augmente; sa douleur croît, & le rend encore plus barbare & plus défiant.

(*Page* 353.) « Il n'y a pas un Thane dans la maison de qui je » ne tienne à mes gages un serviteur affidé ».

Enfin il trouve le châtiment que méritoient ses horribles cruautés.

Ainsi, en considérant l'origine & les progrès d'une passion, & ses fatales suites, lorsqu'on l'a satisfaite, l'on conçoit comment une ame honnête & bienfaisante peut se corrompre & devenir plus inhumaine & plus féroce que les hommes nés durs & insensibles.

Il est nécessaire de lire le court Errata qui suit.

ERRATA.

On a omis, page 279, *ligne* 8, Je suis déja Thane de Cawdor.

Page 254, *ligne* 12, *lisez*, veut s'élever au-dessus de sa hauteur & se précipite.

On a omis le couplet suivant, qui appartient à la page 377, *lig.* 16.

Je n'ose m'arrêter plus long-temps.

L'ADY MACDUFF.

Où fuirai-je? Je n'ai fait aucun mal. Mais j'oubliois que je suis dans ce bas monde, où faire le mal est souvent un mérite, tandis que faire le bien est quelquefois regardé comme une dangereuse folie. Eh que me sert donc, hélas! cette excuse d'une femme foible & sans défense, de dire que je n'ai fait aucun mal? — Quels sont ces visages affreux?....

(*Entrent des* ASSASSINS).

UN ASSASSIN.

Où est votre mari? &c.

FIN.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin, 1778.

